16e année chaque mois

n° 170 janvier 1968

FICTION

autres éditions : anglaise, allemande, espagnole, japonaise.

NOUVELLES

RUBRIQUES

Couverture de Philippe Druillet

Un van Vogt inédit

A.E. van Vogt est l'auteur de trois cycles qui ont marqué l'âge d'or de la science-fiction. Le Club du Livre d'Anticipation vous a déjà présenté les deux premiers : celui du non-A et celui des Fabricants d'Armes. Aujourd'hui, voici le troisième, composé de deux romans traduits pour la première fois en français : **L'EMPIRE DE L'ATOME** et **LE SORCIER DE LINN.**

Ces ouvrages relatent la chronique de l'empire de Linn, situé dans un lointain futur où les astronefs atomiques coexistent avec un armement composé d'épées et de flèches. Au sein de cette société humaine dégradée, à la cour de Linn où se succèdent les assassinats et les intrigues, naît un mutant : le Seigneur Clane Linn. Van Vogt rapporte la lutte de celui-ci contre les intrigues de sa propre famille, son combat contre Czinczar, le chef barbare venu du satellite Europe, et son incursion dans une autre galaxie où il affronte les Riss, race non humaine qui veut asservir la Terre. Pour parvenir à ses fins, Clane le Mutant devra pénétrer jusque dans la structure intime de l'Univers et le manipuler à la manière d'un Dieu.

On retrouve ici, au meilleur de son inspiration, le van Vogt épique et visionnaire du non-A.

En février, le C.L.A. présentera ensuite le célèbre roman d'Edmond Hamilton, **LES ROIS DES ETOILES,** et sa suite inédite : **RETOUR AUX ETOILES.**

BON DE COMMANDE

à adresser aux Editions OPTA **« F »**

24, rue de Mogador - Paris (9e)

Cocher d'une croix le carré correspondant au volume désiré.

	Francs français et suisses	Francs belges
☐ *Le monde du non-A* *Les joueurs du non-A* par A.-E. VAN VOGT	30	300
☐ *La nuit du jugement* *La dernière aube* par CATHERINE L. MOORE	29	290
☐ *Au cœur de la Terre* *Pellucidar* par EDGAR RICE BURROUGHS	30	300
☐ *Le livre des robots* par ISAAC ASIMOV	28	280
☐ *Le silence de la Terre* *Voyage à Vénus* *Cette hideuse puissance* par C. S. LEWIS	40	400
☐ *Tanar de Pellucidar* *Tarzan au cœur de la Terre* par EDGAR RICE BURROUGHS	30	300
☐ *Histoire du futur* (tome 1) par ROBERT HEINLEIN	30	300
☐ *L'empire de l'atome* *Le sorcier de Linn* par A.-E. VAN VOGT	30	300

Franco de port. Supplément d'un franc pour envoi recommandé.

NOM : . . . . PRENOM : . . . .

ADRESSE : . . . .

Mon règlement ci-joint est effectué par :

(Rayer les mentions inutiles)
— **un chèque bancaire ou un mandat-poste**
— **un virement chèque postal**
— **un mandat de versement**
} **C.C.P. OPTA Paris 15.813.98**

Pour la Belgique :
M. Duchâteau, 190, Av. Messidor
BRUXELLES 18 - C.C.P. 3600-41

Pour la Suisse :
M. Vuilleumier, 56, bd St-Georges
GENEVE - C.C.P. 12.6112

Au prochain sommaire de "Fiction" :

ROGER ZELAZNY

La mort et son exécuteur

Le prince Siddharta affronte Yama, dieu de la mort, dans le monde mythologique déjà décrit dans "Nouvelle aurore"

FRITZ LEIBER

L'Infra-Monde

Un homme en lutte contre les étranges fantasmes nés de son subconscient

---

J.G. BALLARD

La dame aux albatros

En une contrée imaginaire, une histoire envoûtante, ballade et légende d'ailleurs

Nouvelles déjà parues des auteurs de ce numéro

SOPHIE CATHALA	122	Un gentil petit bled
	S.5	Poète, prends ton luth
	140	Les rencontres
	159	Le manteau
GORDON R. DICKSON	51	La semaine de huit jours
	59	Les deux font la paire
	61	Simple affaire de technique
	73	Noël sur Cidor
	112	Le village hanté
	121	Les toits d'argent
	124	Opération Grand Frère
	135	L'apprentissage
	136	Le remplaçant
	147	Fido
	152	Salmanazar
	158	L'immortel
	160	Saint-Dragon et le george
	161	Le Jeu de la Vie
	165	Rupture
ZENNA HENDERSON	13	Les rescapés
	25	Les isolés
	31	Les égarés
	37	La promenade de Tante Morte
	46	La boîte à voir tout
	57	Les orphelins
	83	L'enchaîné
	104	Tournez la page
	122	Le départ
	126	Le dernier pas
	149	La petite fille et les collines
	166	Le retour
GERARD KLEIN	26	Civilisation 2190
	30	Les Villes
	40	Point final
	45	Le bord du chemin
	53	Le visiteur
	57	Drame de famille
	59	Le monstre
	65	Le condamné
	S.1	L'Observateur
	75	Retour aux origines
	S.2	La planète aux sept masques
	80	Rencontre
	81	Le jeu
	82	Cache-cache
	84	Les enfers sont les enfers
	88	Mode d'emploi
	90	Le domaine interdit
	95	Lettre à une ombre chère
	106	Le dernier moustique de l'été
	108	Le vieil homme et l'espace
	S.4	Un chant de pierre
	130	Magie noire
	138	La tunique de Nessa
	S.12	Les virus ne parlent pas

Au prochain sommaire de "Galaxie" :

KEITH LAUMER

Le château de lumière

Une nouvelle aventure de Retief

NEAL BARRETT Jr

Les Rhézin de Lakohler

Des "péquenots" galactiques
époustouflants

GORDON R. DICKSON

La machine à tuer la guerre

Les humains aux prises avec deux races
supérieures et ennemies

ZENNA HENDERSON

Ombre sur la Lune

Après **Les rescapés** (n° 13), **Les isolés** (n° 25), **Les égarés** (n° 31), **Les orphelins** (n° 57), **L'enchaîné** (n° 83), **Le départ** (n° 122) et **Le retour** (n° 166), voici donc le huitième récit de la chronique du Peuple. Ces réfugiés interstellaires qui mènent sur Terre une existence clandestine sont sans doute une des plus attachantes créations dues à un auteur féminin de science-fiction. Zenna Henderson, qui a réuni il y a quelques années avec un vif succès les premiers récits de sa série dans un livre intitulé **Pilgrimage : the book of the People**, a maintenant suffisamment de matière pour fournir la base d'un second volume. Nous continuerons pour notre part de présenter ce cycle dans **Fiction** et nous pouvons annoncer le titre suivant : **Déluge**, pour le printemps prochain.

« NON, nous ne pouvons même pas l'envisager. » Père aplanit de la main la planche qu'il était en train de raboter. Elle était destinée à la fabrication d'une petite table pour l'anniversaire de Maman. Tout en prêtant l'oreille à la conversation, j'enroulais un des copeaux odoriférants autour de mon doigt.

— « Pourtant, Père... » Je voyais Rémy serrer les poings, tandis qu'il essayait de parler avec calme et bon sens, en évitant d'élever la voix — ce qui exigeait un gros effort de la part d'un garçon au caractère aussi vif que le sien. « Si seulement tu avais... »

Père posa son rabot et regarda Rémy. Je veux dire qu'il le regarda fixement, avec toute son attention. « Y a-t-il eu un changement matériel quelconque depuis que nous en avons discuté la dernière fois ? » demanda-t-il.

— « Apparemment aucun. » Rémy eut un rire bref. « J'espérais que *toi* tu aurais pu... Si seulement tu prenais en considération... »

— « Tu sais bien que je ne suis pas le seul à penser ainsi, » dit Père. « Encore que je partage de tout cœur les opinions des

autres Aînés. Il n'en sortirait rien de bon. Tu ne le comprends donc pas, Rémy ? »

— « Je ne comprends pas des propos aussi rétrogrades ! » s'écria Rémy, en commençant à perdre patience. « Chaque pas qu'un individu fait sur la route du progrès amène quelque chose de bon. Pourquoi nous empêches-tu de... »

— « Ecoute, Rémy, » déclara Père, en s'accotant contre l'établi. « Reprenons la question point par point. Primo — il nous serait impossible d'informer des Etrangers que nous sommes déjà allés sur la Lune avec un vaisseau spatial. Secundo — nous sommes bien placés pour savoir qu'il n'est pas urgent d'y retourner, vu qu'on ne trouve rien sur la Lune qui puisse nous être utile. Tertio... » Il sourit. « Nous y sommes déjà allés. Ou, du moins, y avons-nous fait escale lors de la Traversée. Et cela nous a suffi. Sa vue nous a semblé aussi agréable que celle de la Statue de la Liberté pour les flots d'émigrants qui arrivaient jadis d'Europe. Mais la plupart d'entre nous sont satisfaits de rester où ils sont — et de contempler de loin cet astre. » Il regarda Rémy en souriant de plus belle. « A moins que tu ne m'apprennes un fait nouveau qui modifie matériellement un de ces trois facteurs, j'ai le regret de te dire que la discussion est close... »

— « Pourquoi ne peut-on rien *révéler* ? » s'écria Rémy avec désespoir, en sentant la situation se détériorer. « Pourquoi doit-on garder le secret ? Ici et là des gens ne risquent-ils pas leur vie, ici et là ne dépense-t-on pas des fortunes pour tenter d'explorer l'espace ? Pourquoi ne pas apporter notre concours ? » Sa voix se brisa, car la colère qui l'étouffait et ses larmes refoulées l'empêchaient de poursuivre.

Père poussa un soupir indulgent. « Ainsi donc, nous irions sur la Lune, nous en reviendrions et nous l'annoncerions. Ainsi donc, nous serions assaillis de tous côtés par les foules. Les entends-tu crier ?... Quel propulseur ? Quel moteur ? Vitesse initiale — pression d'air — radiations-alunissage — lancement de retour — atterrissage ! Que leur raconterais-tu ? Vas-y, garçon modèle, réponds à ces braves gens. Montre-leur les moteurs. Quoi ? Pas de moteurs ! Montre-leur le réservoir de carburant. Quoi ? Pas de réservoir de carburant ! Montre-leur notre protection contre les radiations. Quoi ? Pas de protection !

» Non, Rémy. J'aurais aimé, puisque tu en as tellement envie, que nous puissions faire cette expédition pour t'être agréable. Les

souvenirs de ton grand-père sur l'espace ne sont guère réconfortants pour un garçon de ton âge. Mais là n'est pas la question. Nous ne pouvons pas nous mettre à la merci des Etrangers uniquement pour satisfaire le caprice de l'un de nous. Si seulement tu pouvais te faire à ce point de vue... »

— « Alors à quoi bon ! » lança Rémy. « A quoi bon avoir une aptitude si l'on ne peut s'en servir ? »

— « Une aptitude ne donne pas toujours la bonne ligne de conduite, » répondit Père. Il fit claquer ses doigts en les levant vers le plafond et nous regardâmes tous les trois les scintillants flocons de neige qui se mirent à tomber et recouvrirent l'établi. « Votre mère adore voir tomber la neige, » dit-il, « mais elle ne passe pas son temps à faire neiger. » D'une chiquenaude il arrêta la chute de la neige, qui humectait en fondant les copeaux de bois. « Non, le simple fait d'avoir une aptitude n'est pas une raison valable de l'utiliser. Avant d'agir il faut raisonner. »

Rémy donna un coup de pied dans une bille de bois, qu'il fit sortir de l'atelier et remonter le long de la pente vers notre noyer, sur la colline qui surplombe le cours sinueux et luisant de Cayuse Creek. Je l'ai suivi. Je le suis toujours — on m'a surnommée l' « Ombre » de Rémy — et d'habitude il ne m'accorde pas plus d'attention qu'à une ombre. Que puis-je espérer d'autre, étant une fille et, qui plus est, sa sœur ? Mais ça me plaît, parce que Rémy sait faire des trucs — un tas de trucs — et il a souvent besoin qu'on l'écoute. Je suis sa fidèle auditrice. Je suis également Bethie-bis, car Maman s'appelle Bethie.

— « Eh bien, nous nous débrouillerons nous-mêmes ! » murmura-t-il, en déterrant une grosse pierre qui heurtait son épaule alors qu'il essayait de se détendre au flanc de la colline. « Nous construirons notre propre astronef et nous partirons tout seuls ! » Il était si habitué à ma présence qu'il disait machinalement « nous » — mais cela signifiait d'ordinaire qu'*il avait décidé qu'il* ferait quelque chose — en quelque sorte c'était un « nous » royal. Il s'étendit au pied de l'arbre, croisant les mains sous sa tête, levant ses yeux de révolté vers le feuillage. Je me suis assise près de lui et j'ai essayé de faire neiger comme Père l'avait fait, mais je n'ai réussi qu'à attraper l'onglée et à faire gicler une grosse goutte de pluie sur mon frère. Il l'essuya en jetant un regard furieux sur la ramure. « Sales oiseaux ! »

J'ai éclaté de rire.

— « Vas-y ! Tu peux rire ! » dit-il, en se redressant d'un bond. « Il ne me manquait plus que ça : voir ma propre sœur se payer ma tête ! »

— « Rémy. » Je l'ai regardé, souriante. « Tu te conduis comme si tu avais dix ans de moins que ton âge et un gamin de sept ans n'a rien d'agréable quand il a ta carrure ! »

Il sourit à son tour et s'étendit de nouveau. « Ma foi, je suis prêt à parier que je pourrais le faire. Bâtir un astronef ne serait pas si difficile. Je pourrais utiliser des déchets de métal — mais est-ce bien nécessaire que ce soit en métal ? D'autre part, nous pourrions vérifier dans les journaux le moment le plus favorable qui serait indiqué par le Cap Kennedy. »

— « Rémy... » (au son de ma voix l'éclat de son regard se ternit) « à quelle distance se trouve la Lune ? »

— « Eh bien, mais... je ne le sais pas exactement. Je crois que c'est à peu pres à 380.000 kilomètres et des poussières. »

— « A quelle distance as-tu déjà lévité un véhicule ? » ai-je demandé.

— « Eh bien, au moins à huit kilomètres... avec ton aide ! Avec ton aide ! » s'empressa-t-il d'ajouter en voyant que je le regardais fixement.

— « Et à quelle distance au-delà de l'atmosphère ? »

— « Voyons, je ne l'ai jamais fait, cette bonne blague ! Père me l'interdit... »

— « Et en chute libre ? Et en atterrissant dans le vide ? Et pour revenir ? »

— « Ça va ! Ça va ! Inutile d'insister, » dit-il d'un air morose. « Mais patience ! J'irai tout de même dans l'espace ! » promit-il.

Ce soir-là, Père leva un sourcil narquois lorsque Rémy lui dit qu'il voulait commencer l'entraînement qui lui permettrait de devenir un Léviteur. Oh, il pourrait apprendre — la plupart des membres du Peuple le pouvaient, répondit Père — mais c'est un métier extrêmement ardu si l'on n'est point particulièrement doué. Un Léviteur doué n'a presque pas besoin d'entraînement, si ce n'est dans la manière de se concentrer pour une projection donnée en temps utile. Mais Rémy devrait partir de zéro, c'est-à-dire à un ou deux degrés au-dessus du niveau d'un Etranger ce qui est à peu près inexistant. Père se doutait bien que Rémy

s'entêtait à vouloir aller dans l'Espace. Pourtant Père le laissa étudier chez Ron et je me suis sentie bien solitaire pendant les heures qu'il passait loin du camp. Après tout, que peut faire une ombre quand elle n'a personne à suivre ?

Pendant un jour ou deux j'ai vagabondé en survolant les pentes et les collines les plus proches. J'ai étonné les buses qui tournoyaient, en regardant par-dessus leurs minces ailes de grande envergure ou bien en les suivant, tandis qu'elles descendaient avec d'aigres cris et que le soleil couchant les éclairait, dardant ses rayons obliques entre les Cheminées. Les Cheminées sont de maigres doigts anguleux de granit qui se dressent, dénudés, parmi les collines boisées longeant une berge de la Cayuse. Mais faire de l'exploration toute seule finit vite par manquer de charme et je me sentais joliment solitaire le soir où j'ai apporté à Maman un petit lapin que j'avais sauvé d'un coyote à la tombée du jour.

— « Je me rends bien compte qu'il a mal, » ai-je dit, tenant avec précaution dans mes mains ce petit être à la douce fourrure et le protégeant de ma Sollicitude. Il reposait dans mes paumes sans cligner des yeux, mais son nez frétillait sans arrêt. « Pourtant je ne peux déceler s'il souffre d'une fracture ou d'une entorse. Explique-moi de nouveau comment on fait la distinction. »

Maman étendit délicatement la main sur le petit animal, après l'avoir rassuré par sa Sollicitude. « C'est une foulure, » dit-elle d'une voix douce. « Ne sens-tu pas... » Son explication fut mentale et il n'existe pas de mots définis qui me permettent de la reproduire par écrit. Alors j'ai fini par sentir l'entorse dans les muscles du lapin et j'ai compris la différence avec l'effet qu'aurait produit une fracture.

— « C'est bien cela, » ai-je dit. « Je ne l'oublierai plus. Dois-je le remettre en liberté ? »

— « Il vaut mieux le placer dans l'enclos des bêtes malades, » répondit Maman. « Tout au moins pour la nuit. Rien ne lui fera peur là-bas et nous pourrons le relâcher demain. »

Nous l'avons donc glissé dans l'enclos et nous nous sommes penchées, Maman et moi, en le suivant des yeux tandis qu'il allait se cacher dans les broussailles qui se trouvent tout au fond. Ensuite j'ai pris soin d'imiter ce que faisait Maman. Nous nous sommes concentrées intérieurement pour Drainer la douleur que nous avions Sentie. C'est une des choses les plus importantes qu'il convient d'apprendre si l'on est une Sensitive — ce qui est notre

cas à toutes les deux. Lorsque Maman était jeune fille, elle vivait parmi les Etrangers et a failli périr avant de trouver notre Groupe et apprendre à Drainer.

Toujours en proie à l'émotion qui suit le Drainage, pareille au recueillement de la prière, nous sommes rentrées à la maison, dans la pénombre vespérale.

— « Tu t'ennuies en l'absence de Rémy, » a dit Maman.

— « Oui, » ai-je soupiré. « Ce serait plus supportable si nous étions revenus auprès du Groupe, mais comme nous devons rester ici jusqu'à la fin du tour de service de Père, je me sens plutôt isolée. Même en tenant compte que Rémy rentre chaque soir coucher à la maison, ce n'est pas la même chose. Je n'ai rien à faire... »

Maman s'est mise à rire. « Je serais riche si je touchais dix *cents* chaque fois qu'un enfant dit cela à l'un de ses parents ! Pourquoi ne pas consacrer tout ce temps disponible à la pratique d'un nouveau Don ou d'une nouvelle Persuasion ? »

— « Par exemple ? » Je n'étais pas très emballée.

— « Voyons... » Maman réfléchit. « Pourquoi pas quelque chose qui serait en rapport avec le fait d'être une Sensitive ? Tu es déjà Douée à ce point de vue. Choisis quelque chose qui ait un lien avec la Sensibilité à certains éléments. Le métal ou l'eau, par exemple, ou une autre Détection de ce genre. Cela pourrait rendre un jour service et il te serait possible de dresser une carte des sources ou des gisements métallifères qui seraient utiles à notre Groupe. Ton père a les plans forestiers de cette zone, mais le Peuple ne possède pas encore de cartes détaillées. »

Eh bien, l'idée n'était pas si mauvaise, aussi Maman m'a-t-elle aidée ce soir-là à passer en revue la Détection de l'eau et du métal. J'ai axé toute la nuit mon esprit sur le Souvenir du Groupe, aussi, le matin venu, j'avais de bonnes notions des éléments de base du travail. Certes, il faudrait des années pour devenir experte en la matière, mais j'en connaissais assez pour m'amuser à m'exercer jusqu'à la fin de l'été.

L'eau n'était pas suffisamment rare dans le Canyon de Cayuse pour que sa prospection soit bien amusante, malgré la petite source souterraine que je fus ravie de découvrir dans une caverne au-dessus de la crique. J'ai donc essayé la Détection du métal et je suis devenue assez habile à la fin de la première journée. Habile, entendons-nous, pour trouver des boîtes de conserves ou de bière vides laissées par des campeurs... ce dont je n'ai pas à

me vanter. C'est comme si l'on trouvait un poteau télégraphique alors que l'on cherche, en réalité, un cure-dents.

Au bout d'une semaine j'avais aiguisé ma Sensibilité. Planant à une trentaine de mètres au-dessus du sol, j'avais découvert une vieille fourche à deux branches enfouie sous quatre-vingts centimètres de boue, au pied d'une des Cheminées, et une ferrure de bœuf coincée dans la fente d'un rocher à près de deux mètres au-dessus de la crique, sur une autre Cheminée. Ne me demandez pas comment elle était venue se nicher là !

— « C'est un succès ! » s'écria Rémy lorsque j'ai montré ce soir-là mes trophées à la famille, après le souper. « Les deux sont en fer... les deux sont fabriquées. C'est un succès ! »

J'ai rougi et je lui ai répondu du tac au tac, ce qui n'entrait pas dans mes habitudes. « A quelle distance as-tu déplacé le monde, aujourd'hui, gros malin ? Est-ce la maison que j'ai entendue gronder cet après-midi en me dépassant ou une boîte d'allumettes que tu as réussi à faire basculer de la table ? »

Ce qui n'était pas très chic de ma part, étant donné qu'il avait un tas d'ennuis avec sa Lévitation et qu'il s'était tellement embrouillé dans ses réactions qu'il était incapable de soulever quoi que ce soit actuellement. C'était une sorte de mille-pattes qui essayerait d'observer ses pieds quand il marche. L'entraînement résoudrait à la longue ses difficultés, bien entendu, mais Rémy ne brille pas par la patience.

— « Ah ! je suis un gros malin ! » Avant que j'aie eu le temps de comprendre ce qui m'arrivait, je me suis trouvée collée contre le plafond, la nuque surchauffée par la proximité de l'appareil d'éclairage.

— « Rémy ! » cria Maman. « Pas à table ! »

— « Descends-la. » Père n'éleva pas la voix, mais je fus si rapidement ramenée vers le bas que le bord de ma jupe accrocha le pot de fleurs et failli le faire tomber de la table.

— « Je m'excuse. » Rémy regarda d'un air furieux ses poings serrés, qu'il avait posés sur la table, et n'adressa plus un mot à personne, ce que nous avons tous trois feint d'ignorer. Il nous fit grise mine le reste de la soirée.

C'est à peine s'il dit au revoir le lendemain matin et il botta rageusement, en partant, le verrou de pied de la grille. Mes parents se regardèrent et hochèrent la tête, comme le font les parents. Père pinça les lèvres, comme un père qui se respecte. En ce qui

me concerne, j'ai éprouvé un peu de remords parce que j'avais été à l'origine de toute l'histoire — sans être certaine d'en porter la responsabilité.

Je me suis bien amusée toute la journée. J'étais si occupée à trier le bric-à-brac de ferraille que j'avais Sentie que j'ai perdu toute notion de temps et que j'ai complètement laissé passer l'heure du déjeuner. Quand je m'en suis rendu compte d'après la position du soleil il était beaucoup trop tard pour songer à rentrer à la maison. De toute façon, je voulais terminer cette partie des Cheminées avant de regagner le bercail. J'ai donc poussé un soupir de résignation et j'ai rempli mon estomac vide avec de l'eau de source bien fraîche et je suis repartie, heureuse que le souffle de la brise rejette mes cheveux en arrière et m'empêche de transpirer.

Eh bien, la concentration est payante ! Vers les quatre heures j'ai senti la présence d'un métal profondément enfoui à l'intérieur de la dernière des très hautes Cheminées. Ou de la première, selon le côté de la chaîne d'où l'on commence à les compter. En tout cas, j'ai décelé du métal au pied de l'une d'elles — et qui n'était ni du fer, ni un objet fabriqué ! J'ai atterri fébrilement sur la pente de la montagne et me suis mise à chercher l'emplacement exact. J'ai déchiré mon chemisier, me suis égratigné la figure et cassé deux ongles avant de le repérer au milieu d'un tas de broussailles. J'ai suivi avec le doigt le tracé d'une ligne étroite et courte. Un fil d'or. A deux mètres environ sous le roc solide que je foulais. D'une longueur de quelques centimètres à peine et de l'épaisseur d'un filament d'ampoule électrique ! Je me suis moquée de moi-même en me rappelant la boîte d'allumettes que j'avais fait basculer de la table, mais je fus néanmoins contente. Ma trouvaille était bien modeste, évidemment, mais ne l'avais-je pas réussie ? En lévitant à une trentaine de mètres ?

Il se faisait tard et j'avais faim, ayant manqué deux repas, aussi me suis-je élevée au sommet de la dernière Cheminée et j'ai chancelé sur sa pointe de granit effritée, pendant que je m'orientais. Je pouvais rentrer à la maison par un raccourci qui me ferait gagner beaucoup de temps. Le panorama qui s'étendait à mes pieds était d'une beauté si bouleversante que c'est à regret que je me suis élancée en direction de notre demeure. J'ai coupé par la diagonale en m'éloignant des Cheminées pour atteindre le

vallon qui sépare les collines juste au-delà de la mine Selkirk. C'est presque inconsciemment que j'ai repéré du métal sur mon passage. L'ABC du métier permet de détecter aisément des matériaux tels que : *clôtures en fil de fer barbelé, boîtes de conserves, tôle ondulée, cercles de tonneaux* — tous avec une sensation râpeuse qui est l'indice de la rouille.

Soudain j'ai pris conscience qu'il s'agissait de quelque chose d'insolite — quelque chose de fuselé, de brillant, de lisse et de complexe ! J'ai ralenti entre ciel et terre, me suis mise à décrire des cercles. *Boîte en fer-blanc ? Fil de fer barbelé ? Fer à cheval ?* Non pas : *Forme élancée, matière brillante et lisse, mais qui n'était pas du fer !* J'ai atterri sur le versant d'une montagne. De quoi s'agissait-il ? D'un réservoir d'eau ? D'un matériel minier ? Mais il n'y avait aucune trace de rouille, c'était poli, brillant et fuselé. Mais de quelle grandeur ? Si seulement j'étais mieux renseignée sur les dimensions et les volumes. Je savais évaluer les dimensions des objets qui m'étaient familiers, mais celui-là m'était inconnu. Je suis remontée et j'ai tourné en rond jusqu'à ce que j'aie de nouveau Senti la présence de l'objet. Alors j'ai réduit de plus en plus mes cercles pour repérer l'endroit exact. Je l'ai trouvé en survolant la vieille mine Selkirk. Déçue, j'ai fait la grimace et enregistré, non sans ennui, les sensations brouillées de toutes les particules d'argent restées dans cette vieille mine abandonnée depuis un demi-siècle, ainsi que d'un tas d'autres métaux que je ne pouvais encore déterminer. J'ai poussé un soupir de découragement. J'avais dû faire une erreur d'interprétation. Pourtant l'impression d'un objet grand et brillant, lisse et complexe, persistait en moi. Fâcheuse lacune ! Retourne à tes chères études, ma fille !

J'étais tellement talonnée par la faim en lévitant pour rentrer à la maison que j'ai dû activer ma cuirasse psychique afin de couper le vent.

Avant même d'être en vue du poste de garde forestier où nous passions l'été, en assurant notre tour de service annuel pour le compte du Groupe, j'ai senti que Rémy m'appelait. Ma foi, peut-être pas par mon nom, mais il avait besoin d'un immense réconfort et qui, mieux que son ombre, pouvait le lui donner ? J'ai donc foncé vers notre noyer habituel et je suis tombée pile derrière lui. Il était prostré au pied de l'arbre et avait une mine maussade.

— « Je suis balancé, » dit-il. « Ron m'a interdit de revenir

avant d'être Epuré. Père m'a ordonné de commencer demain à débroussailler les terrains de camping. »

— « Oh, Rémy ! » me suis-je écriée, consternée par sa peine. « Pourquoi ? »

Il sourit d'un air malheureux. « Ron affirme que je ne pourrai apprendre à léviter les objets tant que je voudrai le faire pour le mauvais motif. »

— « Le mauvais motif ? » m'étonnai-je.

— « Ouais. Il dit que je ne veux pas être Léviteur par simple vocation. Je cherche à le devenir pour être capable de faire voyager les gens dans les airs, aussi bien que Père ou que toi ou que les Aînés. Il dit que ce n'est pas parce que l'Espace m'inspire un réel intérêt que je veux y aller, mais parce que je suis furieux contre le Peuple à cause de son refus de révéler au monde qu'il pourrait d'ores et déjà y aller s'il le voulait. Il dit... » Avec des saccades rageuses Rémy arracha une double poignée d'herbe. « Il dit qu'il n'a pas l'intention de m'enseigner quoi que ce soit tant que je voudrai m'instruire pour des raisons aussi puériles. Qu'est-ce qu'il croit que je vais faire, lancer une nouvelle bombe sur Hiroshima ? »

J'ai nettement refréné le flot des souvenirs douloureux qu'évoquaient ces mots. « L'un des nôtres *était* dans cet avion, » ai-je dit. « Tu te souviens ? »

— « Certes, mais il n'a eu recours à aucune des Intentions ou des Persuasions susceptibles de provoquer l'emploi de la bombe... »

— « Non. S'il l'avait fait il est probable que nous n'aurions jamais pu l'aider ensuite à sortir des Ténèbres. Ron craint peut-être que tu ne fasses un jour quelque chose d'aussi répréhensible si tu deviens Léviteur et que cela ne te rende fou. »

— « C'est absurde ! » s'écria Rémy. « Je n'étais même pas né quand on a jeté la bombe ! Et de toute façon je serais incapable de faire une chose pareille ! »

— « Il est possible que tu ne le fasses pas, mais ce sera une certitude si tu n'apprends pas à être Léviteur. Réfléchis : tout adulte qui fait le mal a eu un jour dix-sept ans et les mauvais instincts sont terriblement précoces. Dès le berceau certains gosses plient leurs doigts comme pour appuyer sur une gâchette... »

— « Je continue à croire que c'est faire sottement beaucoup de bruit pour rien... »

— « Si c'est pour rien, » répondis-je, « renonce à ton projet. »

— « Et pourquoi ? » s'emporta-t-il. « Je veux... »

— « Qu'est-ce que tu as cet été, Rémy ? » demandai-je. « Pourquoi es-tu si agressif ? »

— « Je ne suis pas... » commença-t-il. Puis il rougit et s'allongea au flanc de la colline, se couvrant les yeux sous son bras. « Excuse-moi, Ombre, » dit-il peu après d'un ton radouci. « Je ne sais pas ce que j'ai. Je me sens inquiet et irritable. Des peines grandissantes, j'imagine. Je crois surtout que ce qui me contrarie c'est de ne pas avoir comme toi un Don marquant et particulier. Je crois que je tâtonne pour trouver ma voie. Penses-tu que c'est parce que nous avons du sang d'Etrangers ? Rappelle-toi, Maman est une Sang-Mêlé. »

— « Je sais, » répondis-je, « mais Maman est parvenue à surmonter ses difficultés. Tu y parviendras aussi. Attends et vois venir. En outre, un tas de gosses qui ne sont pas des Sang-Mêlé ne mettent en valeur leurs Dons qu'assez tard. Prends patience. » Puis j'ai soupiré tout bas, en songeant que recommander la patience à Rémy équivalait à prier la Cayuse de couler en remontant la colline.

Ce n'est que lorsque nous fûmes réunis autour de la table du souper que je me suis souvenue de ma trouvaille de la journée. « Je viens de découvrir de l'or ! » ai-je annoncé, sentant mon visage s'empourprer de plaisir. « De l'or brut, non travaillé ! »

— « Parfait ! » dit Père, laissant sa fourchette levée. « Voilà un bon résultat au bout de deux semaines. Quand commencerons-nous à le transporter ? Un seau suffira-t-il ou dois-je me procurer une brouette ? »

— « Oh ! Père, ne me taquine pas, » dis-je. « Tu sais bien que cette région n'est pas aurifère ! Ce n'était qu'un fil très court, à deux mètres de profondeur sous une pente de granit. Mais je sais maintenant reconnaître l'or, et l'argent et... et aussi quelque chose de fuselé, de brillant... »

Je me suis arrêtée net, peu désireuse tout à coup de révéler toutes mes découvertes. Heureusement mes dernières paroles furent perdues dans un remue-ménage, car Rémy débarrassait la table pour permettre à Maman d'apporter le dessert. C'était sa semaine de service de table et ma semaine de vaisselle.

Rémy consacra la matinée du lendemain à tailler et à bêcher pour enlever les broussailles de certains terrains de camping le long de Cayuse Creek. Il était rare que des gens viennent séjour-

ner dans cette région sauvage et perdue, mais le service forestier avait prévu à leur intention quelques emplacements pour le cas où ils viendraient camper et, cet été-là, Père s'occupait de cette zone. Les autres années il passait son temps dans son labo de physique auprès du Groupe, essayant de trouver des gadgets qui puissent aider les Etrangers à faire ce que notre Peuple savait faire sans gadgets.

En tout cas, Père donna congé à Rémy après déjeuner et je l'ai persuadé de venir Détecter du métal avec moi.

— « Dois-je emporter le seau de Père ? » me taquina-t-il. « Ce seront peut-être des diamants cette fois-ci ! »

— « Des diamants ! » Je l'ai regardé en fronçant le nez. « Je suis une Sensitive du *métal*, jeune benêt. Même toi tu dois savoir qu'un diamant n'est pas du métal ! »

Je n'ai pas fait beaucoup de Détection en cours de route, soit qu'il me poursuivît par-dessus la crête à cause de mon manque de respect envers mes aînés — il n'a qu'un an de plus que moi — soit que je lui aie donné à mon tour la chasse en remontant la crique. Tous les deux, essoufflés et riant aux éclats, nous sommes enfin arrivés aux Cheminées.

Les Cheminées ? « Attends... » J'ai étendu le bras et nous nous sommes arrêtés entre ciel et terre. « Cela me revient tout à coup. Rémy, qu'est-ce qui peut être fuselé, brillant, non métallique, mais complexe ? »

— « Qu'entends-tu par fuselé ? Par complexe ? » Rémy s'assit, jambes croisées, en l'air, à mon côté. « Est-ce une devinette ? »

— « C'est bien une devinette, mais je n'en connais pas la réponse. » Et je lui ai raconté toute l'histoire.

— « Eh bien, allons nous rendre compte sur place, » dit-il, les yeux brillants, dressant l'oreille avec intérêt. « Si c'est quelque chose sur le Selkirk, du moins savons-nous où c'est. » Nous sommes donc repartis. « As-tu une idée de la grandeur que cela peut avoir ? »

— « N-n-non, » ai-je dit pensivement. « Cela pouvait avoir n'importe quelle dimension depuis celle d'une aiguille jusqu'à... jusqu'à... » J'essayais de mesurer de mémoire l'objet mystérieux. « Mon Dieu, Rémy ! Ça pouvait être plus haut que ma tête ! »

— « Et brillant ? » s'enquit-il. « Non rouillé ? »

— « Brillant et non rouillé. »

Bientôt nous avons survolé la vieille mine de Selkirk, plon-

geant du regard dans les amas de résidus, le triste abandon des cabanes croulantes à l'entrée de la mine.

— « Quelque part de ce côté-là... » ai-je commencé, quand soudain Rémy m'a saisie par le bras et nous sommes descendus en piqué comme des étoiles filantes. J'ai à peine eu le temps de me redresser pour l'atterrissage que nous chancelions tous deux à l'abri des trembles au pied du dépotoir.

— « Qu'est-ce qui te prend ! » balbutiai-je.

— « Chut ! » Rémy fit un geste violent. « Quelqu'un est sorti de la cabane là-haut. Un Etranger ! Tu sais bien que nous ne devons pas laisser les Etrangers nous voir léviter ! Et nous étions juste au-dessus de sa tête ! »

— « Je ne savais même pas que quelqu'un habitait dans cette zone, » répondis-je. « Nul n'a donné signe de vie depuis notre arrivée ici au printemps. Peux-tu voir des gens d'ici ? »

Rémy se fraya un chemin dans la tremblaie et jeta un regard méfiant devant lui, en essayant de se cacher derrière un tronc d'arbre. « Non, » dit-il. « La colline m'empêche de le voir. Ou de les voir. Je me demande combien ils sont. »

— « Eh bien, cessons de nous cacher comme des criminels et allons voir là-haut ce qui se passe, » dis-je. « Simplement en voisins... »

La piste qui menait au Selkirk était escarpée, rocheuse, envahie de broussailles et nous étions tous deux à bout de souffle en arrivant au sommet.

— « Ohé ! » cria Rémy. « Y a-t-il quelqu'un à la maison ? » Il n'y eut pour toute réponse que le cri rauque d'un geai effrayé. « Ohé ! » cria-t-il de nouveau. « Y a-t-il quelqu'un ? »

— « Es-tu sûr d'avoir aperçu quelqu'un ? » ai-je demandé. « Ou bien est-ce encore... »

— « Bien sûr que j'ai vu quelqu'un ! » coupa Rémy en se dirigeant vers une cabane délabrée, qui semblait affaissée sur le versant de la colline.

Alors ce fut si rapide que je n'ai même pas eu le temps d'avertir mon frère. De toute façon je serais arrivée trop tard si j'avais voulu le rattraper. Aussi l'ai-je simplement lévité par les pieds, l'étalant de tout son long sous la minable fenêtre sans carreaux de la cabane. Son hurlement de stupeur et de rage fut couvert par le fracas d'une détonation. Le canon d'un fusil de chasse pointa par la fenêtre, d'où se répandait un nuage de fumée.

— « Fichez le camp ! » ordonna une voix contrainte et froi-

de. « Fichez le camp au bas de cette piste. J'ai encore beaucoup d'autres chevrotines à votre disposition. »

— « Hé là, attendez une minute ! » s'écria Rémy, en rasant le mur sous la fenêtre. « Nous sommes simplement venus voir... »

— « C'est bien ce que je pensais. » Le canon du fusil s'avança davantage. « On vient en douce pour fouiner. Mettre son nez dans mes affaires... »

— « Pas du tout, » protestai-je. « On ne crie pas « Ohé ! » quand on veut passer inaperçu. Nous sommes simplement venus en voisins pour faire votre connaissance. Nous ne voulons pas mettre le nez dans vos affaires. Si cela vous ennuie nous nous en irons. Mais nous aurions aimé vous rendre visite... » J'ai senti faiblir sa tension et j'ai vu s'abaisser son fusil.

— « Ça semble peu probable qu'ils aient envoyé des gosses, » marmonna la voix, et le pâle visage d'un vieillard se montra à la fenêtre. « Vous n'êtes pas du FBI ? »

— « Du FBI ? » Rémy se dressa sur ses genoux et regarda par-dessus l'appui de la fenêtre. « Fichtre non ! Que viendrait faire ici le FBI ? »

— « Allen dit que le gouvernement... » Il s'interrompit et ses yeux papillotèrent. Je le sentis frappé d'un chagrin qui me coupa le souffle. « Allen est mon fils, » reprit-il, essayant de dominer une émotion ou un ensemble d'émotions que je n'avais pas encore appris à interpréter. « Allen dit que personne ne doit venir par ici, surtout les G-men... » Il se passa la main dans son épaisse chevelure blanche. « Vous n'avez pas l'air de G-men. »

— « Nous ne le sommes pas, » ai-je répondu en riant. « Assurez-vous-en auprès de votre fils. »

— « Mon fils ? » Le fusil disparut et j'entendis le bruit sourd de la crosse heurtant le vieux plancher fendillé de la cabane. « Mon fils... » Sa réponse était soigneusement étudiée, mais il me semblait entendre un gémissement de douleur. « Mon fils est occupé, » dit-il d'un ton vif. « Et ne me demandez pas ce qu'il fait. Je ne vous le dirai pas. Partez d'ici et allez jouer. Nous n'avons pas de temps à perdre avec des mômes. »

— « On voulait juste vous dire bonjour, » m'empressai-je de dire avant que Rémy ait pris la mouche parce qu'on lui avait dit d'aller jouer. « Et voir si vous n'aviez besoin de rien... »

— « Pourquoi aurions-nous besoin de quelque chose ? » La voix était redevenue froide et le canon du fusil avait refait son apparition sur l'appui de la fenêtre, à quelques centimètres des yeux

stupéfaits de Rémy. « J'ai les plans. Tout était pratiquement préparé... » De nouveau un poignant accès de douleur se dégagea de lui, ainsi qu'une autre vague d'émotions diverses, une vague si puissante que j'en fus presque submergée. Quand je repris mes sens Rémy était en train de m'aider à redescendre la piste. Dès que nous avons perdu de vue la cabane, nous avons lévité vers la tremblaie. Là, je me suis étendue dans l'herbe et, fermant les yeux, j'ai Drainé mon inexplicable malaise. Assis près de moi, Rémy gardait un silence compréhensif.

— « Je me demande ce qui lui tient tant à cœur là-haut, » dit-il dès que j'eus poussé un soupir et me fus dressée sur mon séant.

— « Je ne sais pas, mais quelque chose le fait souffrir. Ses pensées cadrent mal avec ses propos. On dirait qu'elles tournent sans cesse autour d'un coup dur qu'il ne peut ni accepter ni méconnaître. »

— « Un coup dur ayant trait à quelque chose de fuselé, de brillant et de complexe ? » demanda Rémy négligemment.

— « Ma foi, c'est possible, » ai-je dit, en repensant à mon problème. « Il se peut qu'il y ait un rapport quelconque, mais il y a quelque chose de vraiment grave qui préoccupe cet homme. »

— « Eh bien, cherchons, dans ce cas, ce qu'est cet objet brillant et fuselé, cela nous permettra peut-être de l'aider dans une certaine mesure... A propos, merci de m'avoir écarté de sa ligne de tir. J'ai failli être transformé en écumoire, mais heureusement... »

— « Oh ! je ne sais pas, » ai-je coupé, « je doute qu'il t'ait réellement visé. »

— « Qu'il m'ait visé ou non, je n'en menais pas large en voyant ce qu'il brandissait. »

J'ai souri et repris notre sujet de discussion. « Si seulement nous pouvions nous rapprocher, » ai-je dit. « Je ne suis pas une Sensitive assez experte pour déceler la nature de cette matière. »

— « Eh bien, essaye quand même, » fit Rémy. « Décris-moi l'objet, je le dessinerai et nous verrons ensuite ce que cela donne. » Il déblaya un petit espace, écartant les feuilles de tremble qui jonchaient le sol et ramassa une brindille, qu'il tint en équilibre.

— « J'ai peu étudié jusqu'à présent les formes d'un objet, » dis-je, en m'allongeant sur la pente, « mais je vais tâcher de m'en tirer. » J'ai donc fait place nette dans mon cerveau et me suis complue à Détecter rétrospectivement le mystérieux métal du Sel-

kirk. J'ai interprété mes sensations à Rémy — lui décrivant cette masse métallique entourée de si près par le granit de la montagne, sans pourtant s'y incorporer ! Si l'on enlevait tout ce métal, il ne resterait qu'un grand trou, en forme de fuseau...

Mes yeux mi-clos s'ouvrirent tout grands. « Le puits de la mine ! » me suis-je écriée. « Quel que soit cet objet il remplit le puits de la mine celui qui va directement au fond. Toutes les galeries partent de là ! »

— « Ainsi donc nous avons maintenant un trou, » dit Rémy. « Remplis-le. Et je suis prêt à parier qu'il ne s'agit que des anciennes exploitations... le monte-charge... la cage de descente... »

— « Non, ce n'est pas ça. » J'ai refermé les yeux et me suis de nouveau concentrée, Détectant en diagonale par-delà la colline et à l'intérieur du Selkirk. Soigneusement, j'ai détaillé à Rémy, contour par contour, les formes que je sentais.

— « Hé ! » L'exclamation de Rémy m'a fait sursauter. « Regarde ce que nous avons obtenu ! » Je me suis penchée sur son croquis, intriguée par les lignes qu'il avait tracées dans la terre molle.

— « Cela ressemble un peu à une balle, » ai-je dit. « A une balle de fusil. Nom d'un chien ! Tu crois donc que ce n'est que cela ? Nous avons passé tout ce temps pour une balle de fusil ? »

— « Si seulement nous avions une idée de ses proportions. » Rémy accentua une des lignes.

— « Eh bien, l'objet remplit le trou qu'il occupe, » répondis-je. « Le trou me donnait l'impression d'un puits de mine et cet objet le remplit. »

— « Tu as déjà vu une balle de fusil de pareille taille ? » Rémy balaya une feuille avec sa brindille. « Voyons, ça serait assez grand pour monter dans... »

Rémy se raidit comme s'il venait de recevoir un coup. Se dressant sur ses genoux, il me saisit le bras, ouvrant la bouche sans être capable d'articuler un mot. Il agita plusieurs fois sa brindille vers le dépotoir de la mine, en me secouant comme un prunier.

— « Rémy ! » ai-je crié, affolée par ses singeries. « Pour l'amour du ciel, qu'est-ce qui t'arrive ? »

— « C'est... » hoqueta-t-il, « c'est une fusée ! Une fusée ! Un vaisseau spatial ! Ce type est en train de construire un vaisseau spatial et il le cache dans le puits de la mine de Selkirk ! »

Rémy m'en rebattit les oreilles pendant tout le chemin du retour et, à force de l'entendre répéter que c'était *forcément* un

vaisseau spatial, j'ai commencé à le croire. La vue de la maison mit un frein salutaire à son bavardage.

— « C'est un secret, » chuchota-t-il, en m'arrêtant sur le seuil de notre porte. « Ne t'avise pas surtout d'en souffler mot à quelqu'un ! »

Je lui ai promis de me taire et j'ai tenu parole, mais j'ai été inquiète pour Rémy pendant toute la soirée. Il est candide comme un enfant au berceau quand il s'emballe et j'ai eu peur qu'il ne se trahisse d'un moment à l'autre. Maman et Père l'observaient et échangeaient des regards soucieux en constatant sa fébrilité. Mais nous avons terminé la soirée sans incident, tant bien que mal.

Dans la froide lumière de l'aube ses arguments me parurent moins logiques et sa propre conviction, son enthousiasme, furent douchés par le dur labeur auquel il fut astreint jusqu'à midi sur les terrains de camping.

Cet après-midi-là, munis de la moitié d'un cake et d'une demi-douzaine d'oranges, nous nous sommes approchés avec précaution du Selkirk. J'ai eu froid dans le dos quand nous sommes arrivés aux abords de la vieille cabane et ce n'est pas sans appréhension que j'ai essayé de Détecter la présence du canon de fusil de chasse — une forme que je savais reconnaître ! Mais rien ne se produisit. La maison était vide.

— « Ça alors ! » s'exclama Rémy, en s'asseyant à côté de moi sur une roche plate près de la porte. « Où penses-tu qu'il soit allé ? »

— « A la pêche, peut-être, » hasardai-je. « Ou bien en ville. »

— « Nous l'aurions vu s'il pêchait dans la Cayuse. D'autre part, étant un Etranger, pour aller en ville il aurait emprunté la route qui passe près de chez nous. »

— « Il a pu traverser plutôt les collines. »

— « Ce serait absurde. Il aurait suivi un chemin parallèle à la route. »

— « Eh bien, du moment qu'il n'est pas là... » Je n'ai pas achevé ma phrase, l'interrogeant du regard.

— « Ouais ! Allons-y. Allons jeter un coup d'œil dans le puits de la mine ! » Les yeux de Rémy étincelaient de fièvre. « Mets nos provisions en lieu sûr, pour que notre gâteau soit à l'abri des

fourmis. Nous le mangerons plus tard, si le bonhomme ne se montre pas. »

Nous avons escaladé à quatre pattes l'amas de roches concassées qui couronnait le dépotoir, mais, quand nous sommes parvenus à l'emplacement du puits, nous n'avons trouvé que d'autres roches brisées. Nous avons trébuché, glissé en avant et en arrière à deux reprises avant que je me sois perchée sur un bloc de granit et, fermant les yeux, aie commencé à Détecter du métal.

J'avais l'impression d'être dans un flot brillant et lisse. De quel côté que je me sois tournée, le métal était toujours présent et, par une étrange illusion d'optique assez fréquente, ce métal qui était sous mes pieds semblait soudainement monter en cercle autour de moi et m'enfermer, au lieu que ce soit moi qui le domine. C'était effrayant et j'ai rouvert les yeux.

— « Alors ? » s'impatienta Rémy.

— « C'est là, » répondis-je. « C'est entièrement recouvert, mais c'est là. Toutefois nous sommes maintenant trop près. Je ne me rends absolument pas compte d'ici de la forme que ça peut avoir. Cela pourrait aussi bien être une porte de hangar qu'une plaque de tôle ou un cube massif. Tout ce que je sais, c'est qu'il y a du métal sous nos pieds, en très grande quantité. »

— « Cela ne nous avance pas beaucoup, » maugréa Rémy en courbant la tête, l'air déçu.

— « Non, évidemment. »

— « Lévitons, » reprit-il. « Tu t'es mieux débrouillée quand tu planais. »

— « Léviter ? Avec cet homme dans les parages ? »

— « Il n'est pas là en ce moment, » fit remarquer Rémy.

— « Il n'est peut-être pas loin, sans que nous puissions Sentir sa présence. »

— « Qu'est-ce qui nous en empêcherait ? » demanda Rémy. « Nous pouvons toujours Sentir la présence des Etrangers. Il n'a aucune cuirasse de protection, lui... »

— « Mais si cet objet *est bien* une fusée et s'il se trouve à l'intérieur, cela signifie qu'il a une protection... et cela signifie qu'il existe un moyen quelconque de s'y introduire... »

Nous nous sommes regardés et ensuite nous sommes descendus de ce crassier. La pente était plutôt raide et rugueuse et nous avons dû léviter pas mal. Sinon nous aurions pu faire une descente rapide dans un éboulement — et être ensevelis sous un tas de grosses pierres. Nous avons exploré le pied de la colline,

essayant de trouver l'entrée du puits. Ces recherches nous ont pris tout l'après-midi, avec une interruption de quelques minutes pour débarrasser notre cake des fourmis qui l'envahissaient et le manger, ainsi que les oranges, dont nous avons pris soin d'enterrer les pelures avant de nous remettre au travail. Nous avons fini par y renoncer, juste avant le coucher du soleil, et nous nous sommes vautrés dans la tremblaie, au pied du dépotoir, pour reprendre notre souffle avant de nous diriger vers la maison.

Je me suis relevée sur un coude, sondant du regard d'invisibles hauteurs. « Il est là maintenant, » m'écriai-je, exaspérée. « Il est revenu chez lui. Comment avons-nous pu le manquer ? »

— « Je suis trop fatigué pour me casser la tête, » déclara Rémy, en se frottant un coude qu'il avait cogné contre un rocher — ce qui fatiguait passablement mon frère.

— « Il pleure, » ai-je dit doucement. « Il pleure comme un enfant. »

— « Est-il blessé ? » demanda Rémy, en se redressant.

— « N-n-non, je ne le crois pas, » répondis-je, en essayant d'approfondir ma voyance. « Il pleure parce qu'il a du chagrin et qu'il souffre de la solitude. »

Nous sommes revenus le lendemain. Cette fois j'ai emporté une tarte aux pommes dans une assiette creuse. La plupart des messieurs aiment les sucreries et ce sont les desserts qui leur manquent le plus quand ils campent. C'était une tarte bien juteuse et, après avoir renversé un peu de jus, en aspergeant Rémy qui lévitait plus bas, je l'ai fait placer d'une manière stable, à ma suite.

Je ne sais pas exactement ce que nous attendions, mais notre réception au Selkirk n'eut rien de formidable — sans surprise, ni fusil de chasse, ni questions soupçonneuses, mais avec de vifs remerciements pour la tarte. Le vieil homme, tout en s'empiffrant, nous apprit, entre deux bouchées gloutonnes, qu'il s'appelait Thomas.

— « Je suis comme Saint Thomas l'Incrédule, » nous dit-il d'un air malheureux. « Je n'ai jamais cru à un mot de ce que me racontait mon fils. Alors, quand il eut dépensé tout notre argent à acheter... » Il avala un gros morceau, cligna des yeux et changea de sujet.

Il ne nous apprit rien sur lui et, bien entendu, passa sous silence ce qu'il y avait dans le puits de la mine de Selkirk. Du moins il en fut ainsi lors de notre première visite et de beaucoup d'autres qui suivirent. La patience de Rémy fut mise à rude

épreuve, mais je dois reconnaître que cela lui fit le plus grand bien. Ce qui nous intriguait le plus c'était de savoir où se trouvait son fils. La plupart du temps Thomas ne lui donnait pas d'autre nom que Mon Fils. Parfois il parlait de lui comme s'il était de l'autre côté de la colline. Parfois il le disait parti depuis si longtemps qu'il l'avait à demi-oublié.

Peu après que nous ayons commencé à fréquenter Tom, j'ai cru bon d'alerter Rémy. « Ce brave homme n'a pas toute sa tête, » lui dis-je. « Il y a des moments où ses idées sont aussi claires que possible. A d'autres moments elles s'embrouillent comme des pelotes de laine. »

— « C'est son grand âge, » expliqua Rémy. « Tom est presque octogénaire. »

— « Peut-être, » ai-je répondu. « Mais quelque chose lui pèse au cœur. Si j'étais Voyante je pourrais Pénétrer en lui et définir son mal, car chaque fois qu'il médite sur son tourment ses pensées le font souffrir et s'embrouillent. »

— « Il est néanmoins inoffensif, » déclara Rémy.

— « Vraiment ? » Je lui ai rappelé ainsi le coup de fusil dont nous avions été accueillis la première fois. Rémy eut l'air gêné. « Nous lui avons fait peur, ce jour-là » dit-il.

— « On ne peut pas dire ce qui lui ferait peur. Ne perds pas de vue qu'il manque souvent de logique. Nous ferons bien de ne pas le brusquer pendant quelque temps. »

A une semaine de là — semaine qui mit le comble à l'impatience de Rémy, nous étions de nouveau en visite chez Tom — ou plutôt nous le regardions dévorer d'un trait la moitié d'une tarte aux citrons — quand nous avons aiguillé la conversation sur les mines et les cités minières.

— « Père m'a dit que la mine de Selkirk était très importante autrefois. On en a extrait de l'argent pour une valeur de plus d'un million de dollars. Est-ce que vous y travaillez encore un peu ? » Rémy retint son souffle en attendant la réponse de Tom à ce ballon d'essai.

— « Non, » répondit Tom, « je ne suis pas un mineur. Je n'y connais rien dans les mines, les gisements et tout ça. J'étais dans la tôlerie avant de prendre ma retraite. » Il fronça les sourcils et s'agita, l'air inquiet. « Je ne me rappelle plus très bien ce que je faisais. Je n'ai plus beaucoup de mémoire. C'est depuis que mon fils m'a mis dans la tête son idée d'aller dans la Lune. » Je sentis que Rémy restait figé à côté de moi. « Il en parlait telle-

ment et y travaillait avec un tel acharnement, et il y a englouti tout ce que nous possédions. Alors je ne peux plus penser à autre chose. On dirait une sonnerie de trompette continuelle dans mes oreilles. C'est quelquefois insupportable... » Il se boucha les oreilles des deux mains et secoua la tête.

— « Dans combien de temps prévoyez-vous le départ ? » demanda Rémy avec une prudente désinvolture.

— « Mon fils dit qu'il ne reste plus grand-chose à faire. Je devrais être capable de tout calculer d'après les plans. »

— « Où est votre fils ? » demanda Rémy d'une voix douce.

— « Mon fils est... » Tom s'interrompit, fronça les sourcils. « Mon fils est... » Son regard s'assombrit et son visage devint dur. « Mon fils a dit que personne ne doit venir rôder dans les parages. Mon fils a dit qu'il faut que chacun se tienne à l'écart. » Il élevait la voix et quitta la place où il était assis. « Mon fils a dit qu'ils allaient venir et essayer d'empêcher notre projet de se réaliser ! » Sa voix monta plus haut encore. « Il a dit qu'ils allaient venir fureter et emmener le Vaisseau ! » Il criait à présent. « Il a dit de les tenir à distance ! Ne pas les laisser approcher jusqu'à ce qu'il... jusqu'à ce qu'il... » Sa voix se brisa et il saisit une grosse pierre qui se trouvait à proximité. Je l'atteignis très vite mentalement et lui ouvris la main, l'obligeant à lâcher son projectile et, tandis qu'il en cherchait à tâtons un autre, nous en avons profité, Rémy et moi, pour filer en bas de la colline, muets de stupeur et tremblants. Arrivés en bas nous nous sommes cramponnés l'un à l'autre.

— « C'est *bien* une fusée ! » balbutia Rémy, trépignant d'allégresse. « Je te l'avais dit ! Une vraie fusée ! Une fusée pour la Lune ! »

— « Il n'a cessé de répéter : *Mon fils a dit,* » ai-je constaté, en frissonnant. « Il est sûrement arrivé quelque chose à son fils. »

— « Pourquoi s'en faire ? » exulta Rémy. « Il dispose d'un astronef quelconque, lequel est censé pouvoir aller dans la Lune. »

— « Si je me tracasse à ce sujet, » répondis-je « c'est parce que chaque fois qu'il dit « mon fils » son esprit se trouble davantage. C'est ce qui a déclenché ce coup de folie. »

Or, quand nous sommes revenus à la maison, survoltés par une nouvelle que nous ne pouvions confier à personne, Maman était

en train de faire fébrilement sa valise. « Il y a une urgence, » dit-elle. « J'ai reçu un mot du Groupe, m'avertissant que le Dr. Curtis nous amène un malade et qu'il a besoin de moi. Ombre, tu vas m'accompagner. Ce sera une excellente occasion pour toi de faire tes débuts dans un vrai diagnostic. Tu es maintenant en âge de t'y mettre. Quant à toi, Rémy, tu seras gentil de prendre soin de ton père. Tu t'occuperas de la cuisine... sans abuser des menus avec des œufs sur le plat ! »

— « Mais, Maman... » Rémy me regarda en se renfrognant. « Ombre... »

— « Qu'est-ce ? » Maman se retourna, interrompant le rangement de sa valise.

— « Oh ! rien, » répondit-il, avec une moue dépitée.

— « Eh bien, il va falloir que tu mènes tout seul ta barque, à présent, » murmurai-je, tandis qu'il descendait pour moi une valise du rayon supérieur du placard. « Mais conduis-la avec une extrême prudence. A la moindre alerte... utilise la lévitation ! »

— « Je t'enverrai un petit bonjour sur notre passage, en route pour la Lune ! » me taquina-t-il.

— « Rémy, » je me suis arrêtée, avec une pile de chemises de nuit posées en équilibre sur la valise. « Tout cela n'est peut-être qu'un rêve insensé de Tom. Nous n'avons jamais vu la fusée. Nous n'avons jamais vu son fils. J'ai pu commettre une grossière erreur d'interprétation concernant le métal. Certes, ce serait amusant que tu trouves une confirmation de ton hypothèse, mais ne prends pas cette histoire trop à cœur. Et sois prudent ! »

Maman et moi, nous décidâmes de prendre la camionnette, puisque Père avait besoin de sa jeep de garde-forestier, et qu'il nous faudrait un moyen de transport pour circuler chez les Etrangers. Ainsi donc, nous y avons chargé nos valises. Maman a fait ses adieux à Père et, tandis que notre véhicule était lévité depuis la cour et s'éloignait, montant par-dessus les cimes des arbres, je me suis penchée et j'ai salué de la main Rémy, qui se tenait, l'air malheureux, devant la véranda.

Ce furent deux semaines sensationnelles — en se plaçant à un point de vue plutôt sérieux. Nous avons un très petit hôpital. La santé du Peuple est excellente, mais le Dr. Curtis, un Etranger qui est notre ami, nous amène de temps en temps des malades pour que Maman l'aide à établir son diagnostic. C'est là son Don — apposer les mains sur ceux qui souffrent et déceler la nature de leur mal.

Alors, quand il a un cas qui l'embarrasse trop, il vient le soumettre à Maman. Elle est trop timide pour se rendre à l'Extérieur. En outre, ceux de notre Peuple remplissent leurs fonctions avec plus d'efficacité quand ils restent entre eux.

Ce ne furent pas deux semaines faciles, car une Sensitive doit subir tout ce que subit le patient. Même s'il est ressenti par contrecoup, le mal est tout de même très réel et très gênant, surtout pour une débutante comme moi. Un soir, j'ai cru mourir lorsque je fus saisie par la foudroyante douleur d'une attaque, à un tel point que j'ai oublié de la drainer et me suis sentie perdue, au comble de la souffrance. Maman a dû me porter secours et me ranimer.

Lorsque s'est terminé enfin notre séjour à l'hôpital nous avons repris le chemin de la maison. J'avais l'impression d'avoir dix ans de plus — comme si j'étais partie de chez nous enfant et y revenais adulte. J'avais totalement oublié l'histoire de Tom et de la fusée. Aussi ai-je dû faire un effort de mémoire quand Rémy m'a chuchoté d'une voix sifflante : « Elle existe ! » Alors la mémoire m'est revenue, aussi fulgurante que si elle était elle-même une fusée, et je fus transportée d'enthousiasme.

Je n'ai pas eu l'occasion, ce soir-là, d'apprendre des détails, mais cela m'a permis de me livrer à d'agréables conjectures avant de m'endormir. Le lendemain matin, nous sommes partis aussitôt après le petit déjeuner, en lévitant, un peu transis, dans le matin frisquet, au-dessus des petites brumes qui ondulaient sur la prairie marécageuse où paissait l'antilope, enfoncée jusqu'aux chevilles dans l'eau stagnante ou vautrée à mi-corps dans les grandes fleurs sauvages imprégnées de rosée.

— « Plus de terrains de camping ? » demandai-je, quand nous eûmes dépassé la région des plaines.

— « J'ai fini le travail la semaine dernière, » déclara Rémy. « Père a dit que je méritais un congé. Ce qui tombe rudement bien, car Tom a grand besoin qu'on s'occupe de lui maintenant. » Rémy, qui me survolait, baissa vers moi un regard inquiet. « Je suis très en souci, Ombre. Il est malade. Pas seulement parce qu'il a le cerveau dérangé. C'est plus grave. Je crains qu'il ne soit Appelé avant que... »

— « Avant que l'astronef ne soit achevé ? » demandai-je, le cœur serré à la pensée qu'il fût encore, lui aussi, hanté par ce chimérique projet.

— « Exactement ! » jeta Rémy. « Mais je ne pense pas qu'à

moi. Bien sûr, j'ai hâte que le vaisseau soit terminé, pour y monter et aller dans l'Espace. Mais j'ai appris à connaître Tom et je sais qu'il ne vit que pour ce vol. C'est plus important pour lui que son espoir d'aller au Paradis ou sa crainte de l'Enfer. Vois-tu, j'ai vu son fils... »

— « Tu l'as vu ! » Je lui ai saisi le bras. « Oh ! Rémy, vraiment ? Est-il aussi — euh — excentrique que Tom ? Est-ce qu'il te plaît ? Est-il... » Je me suis tue. Rémy était tout près de moi. J'aurais dû être capable de lire sa réponse par « oui » ou par « non » sur les confins extérieurs de sa pensée, mais il resta impénétrable.

— « Qu'est-ce qui ne va pas, Rémy ? » ai-je demandé d'une voix contrainte. Est-ce qu'il est encore plus mal en point que Tom ? Ne te laissera-t-il pas... »

— « Attends de voir Tom pour lui poser la question, » éluda Rémy. « Il m'en parle tous les jours. C'est un véritable enfant et, comme il a décidé qu'il pouvait avoir confiance en moi, il parle tout le temps et ne cesse de répéter la même chose. C'est difficile de s'y habituer... du moins pour moi. Peut-être que pour toi... »

— « Rémy ! » ai-je coupé. « Nous sommes presque arrivés et nous lévitons toujours. Il serait préférable... »

— « Ce n'est pas nécessaire, » dit-il. « Tom m'a vu léviter beaucoup de fois et me servir d'une quantité de nos Signes et Persuasions. » Rémy se mit à rire de ma surprise. « Ne t'inquiète pas. Ce n'est pas une trahison. Il se figure seulement que j'ai suivi les cours d'une école d'un nouveau genre. Il s'émerveille de ce que l'on enseigne de nos jours et il est persuadé que je ne peux pas jeter un sort sur un pommier pour faire pourrir ses fruits et que je ne saurais dire quel est le plus long fleuve de l'Amérique du Sud. Comme je te l'ai dit, c'est un enfant. Il est prêt à admettre n'importe quoi, excepté le fait... » Nous amorcions la descente vers le Selkirk.

— « Le fait... » soulignai-je. Aussitôt je me mis à chercher instinctivement une cachette. Tom nous attendait.

— « Salut ! » nous accueillit-il d'une voix rauque, sans paraître étonné. « Alors, ta sœur est de retour ? Elle se tient presque aussi bien en l'air que toi, hein ? Vous avez dû partir tous les deux de bonne heure ce matin. Je n'ai pas encore pris mon petit déjeuner. »

Je fus effrayée par son visage hagard et la lenteur, due à sa

faiblesse, de ses mouvements. Je lisais la maladie dans ses yeux, mais je regimbais à l'idée de toucher ses épaules fragiles ou sa poitrine creusée pour déceler le mal envahissant qui l'exténuait.

Nous nous sommes assis, mon frère et moi, sur le pas de la porte, et avons senti l'odeur du café qu'il préparait pour son petit déjeuner. Il mâchouilla ensuite un morceau de pain sec. Et ce fut là son repas du matin.

— « J'ai parlé du vaisseau à ma sœur, » lui annonça gentiment Rémy.

— « Le vaisseau... » Ses yeux brillèrent. « Ne te confie pas à trop de gens pour leur montrer le vaisseau, mais, du moment qu'elle est ta sœur, j'ai confiance en elle. Mais d'abord... » Il ferma les yeux sous l'effet de la douleur qui décomposait visiblement ses traits. « D'abord je veux qu'elle voie mon fils. Entrez donc. » Il recula et Rémy le suivit dans la cabane.

— « Tu te rappelles que nous avons vainement cherché l'entrée de la mine ? » gouailla Rémy. « Eh bien, Tom est un malin ! »

Je ne sais pas tout ce que Tom a fait pour manœuvrer des pièces qui cliquetaient, des poulies qui gémissaient et des planches qui se séparaient en deux. Toujours est-il que le résultat final fut un grand carré noir au milieu du plancher de la cabane. Il s'ouvrait sur des profondeurs ténébreuses.

— « Il descend une échelle, » murmura Rémy, tandis que la tête de Tom disparaissait dans ce trou noir. « Mais j'ai dû l'aider à tenir le coup. Il s'affaiblit terriblement. »

Aussi, en nous laissant glisser par la trappe, avons-nous aidé Tom à agripper les barreaux de l'échelle avec ses vieilles mains tremblantes et soutenu ses faibles genoux tandis qu'il descendait.

Arrivé au bas de l'échelle, Tom tourna un commutateur, allumant un chapelet de lampes qui éclairèrent faiblement une galerie de la mine.

— « C'est mon fils qui a installé l'électricité, » dit Tom. « La génératrice se trouve près du vaisseau. » Précédé d'une série de bruits sourds et de cliquetis, un nuage de poussière tomba généreusement sur nous : c'était la trappe qui venait de se refermer.

En silence, nous avons suivi Tom, qui s'était mis à trottiner dans la galerie. D'innombrables allées et venues avaient aplani par endroits le sol.

Soudain la galerie forma un coude. L'ayant contourné, j'ai poussé un petit cri de saisissement. A cet endroit la voûte s'était effondrée, et un chaos de roches éboulées obstruait presque la

galerie. Il y avait à peine la place pour passer entre la muraille et l'amas de décombres.

— « Tu ferais bien de t'armer de courage, » chuchota Rémy.

— « Tu veux dire que ce passage est dangereux... » prononçai-je.

— « Ce n'est pas de ce genre de courage qu'il s'agit. »

Ce qu'il me dit ensuite se noya dans un brusque flot de détresse et de douleur qui émanait de Tom et dont je fus submergée... douleur non pas physique, mais mentale. Haletante, j'ai drainé la souffrance aussi vite que je l'ai pu, mais la sueur fiévreuse de ce tourment perla à mon front avant que j'aie pu m'en défendre.

Tom était agenouillé près de l'amas de pierres, fixant un ardent regard vers le sol. Je me suis approchée. Il y avait un petit tas de terre à côté de la montagne de décombres. Un minuscule drapeau américain était planté dans le sol et, au-dessus d'une grande pierre plate, une croix blanche avait été peinte d'une main si inexperte que des larmes semblaient couler de ses branches.

— « Voici, » se lamenta Tom d'une voix presque inaudible, « voici mon fils... »

— « Votre fils ! » ai-je répondu, oppressée. « Votre fils ! »

— « Je ne peux plus l'écouter, » me glissa Tom à l'oreille. « Je m'en vais pour travailler sur le vaisseau. Il répète sans cesse son histoire, qu'on l'écoute ou non. Mais chaque fois il l'abrège un peu plus. La première fois, elle a duré toute une matinée. » Et Rémy poursuivit son chemin dans la galerie, tournant le dos à une douleur qu'il ne pouvait consoler.

— « ...alors j'ai dit que je viendrais l'aider. » La voix de Tom devint audible et je me suis accroupie à son côté.

« Ses amis sont morts — Jug, d'une pneumonie, Buck, dans un accident de voiture, en se dépêchant de venir annoncer à mon fils qu'il avait résolu un problème qui les avait embarrassés. Et mon fils resta seul — sans personne pour l'aider à finir le travail — sans personne pour l'accompagner dans l'Espace, alors j'ai dit que je viendrais l'aider. Nous pouvions vivre sur ma pension. Nous le devions, car nous avions dépensé tout notre argent pour le vaisseau. Tout notre argent et même beaucoup plus avait été consacré à notre vaisseau. Je ne sais pas comment cela a commencé, je ne connais pas celui qui a eu l'idée ou qui a tiré les plans ou qui a trouvé le moyen de faire fonctionner l'engin, mais ils ont fait leur service militaire ensemble et je les soupçonne d'avoir

chapardé pas mal de renseignements. Voilà pourquoi ils avaient si peur que le Gouvernement ne les découvre. Je désapprouve les moyens malhonnêtes et mon fils, la plupart du temps, était comme moi, mais il était en cheville avec les deux autres et je crois qu'il était le plus ardent à vouloir partir. C'était comme s'il avait eu du vif-argent dans les veines. Il aimait dire : « Si je ne peux le faire de mon vivant, je veux que ce soit après ma mort. Quelles funérailles ! J'aurai les ténèbres de l'Espace pour linceul — cent millions d'étoiles pour cierges et l'harmonie céleste pour requiem ! » Et c'est ici qu'il gît... entièrement dans le noir... » Tom perdit l'équilibre et faillit s'effondrer près de moi.

« J'ai entendu le fracas de l'éboulement, » grommela-t-il avec insistance, « j'ai entendu la voûte qui cédait. J'ai entendu mon fils qui criait : « NON ! Que ça ne tombe pas ici ! » et je l'ai vu courir à toutes jambes vers le vaisseau, j'ai vu descendre les quartiers de roche et j'ai vu la poussière qu'ils soulevaient... » Il avait enfoui le visage dans ses mains et sa voix était à peine audible. « Les lumières ne se sont pas éteintes. Elles étaient fixées sur le mur d'en face. Quand la poussière est retombée j'ai vu... j'ai vu mon fils. Rien que sa main... rien que sa main tendue... tendue vers l'Espace et cent millions d'étoiles. Sa main tendue... qui demandait... qui exigeait... » Il tourna vers moi son visage baigné de larmes. « Je ne pouvais pas déplacer le bloc de pierre. Je ne pouvais pas lui redonner la vie. Je ne pouvais sauver mon fils, mais j'ai fait le serment que j'emmènerais son vaisseau dans l'Espace... en emportant quelque chose de lui pour qu'il soit dit qu'il était, lui aussi, du voyage. Aussi lui ai-je mis le drapeau dans la main. Celui qu'il avait l'intention de planter là où d'autres astronautes avaient aluni. « Des sagouins ! » les appelait-il, parce qu'ils avaient fait du gâchis sur la Lune. Lui, il aurait planté le drapeau à la place... si petit qu'il ne déparerait pas le paysage. Aussi le tient-il dans la main... tout le temps. Et dès que Rémy et moi aurons notre vaisseau prêt à partir, nous prendrons le drapeau et... et... »

Son regard s'illumina et je l'ai aidé à se relever, en me mettant bien à l'abri de lui avec ma cuirasse psychique. « Tu pourras venir aussi, si tu m'apportes une de ces tartes aux citrons ! » Il venait de payer son tribut à la douleur et rasait le mur pour dépasser le chaos d'éboulis.

— « Nous mettrons de côté ces tartes pour fêter notre retour, » lui dis-je.

— « Notre retour ? » Il me sourit par-dessus son épaule. « Nous n'avons prévu que l'aller. Nous avons une capsule que nous renverrons avec tous les renseignements et une radio pour garder le contact le plus longtemps possible, mais il n'a jamais été question entre nous de revenir. Pourquoi reviendrions-nous ? »

Abasourdie, je l'ai regardé se perdre au fond de la galerie, laissant momentanément son chagrin derrière lui. Je me suis appuyée contre la muraille, attendant d'avoir drainé toutes mes émotions. J'ai baissé les yeux sur le petit tumulus et son drapeau qui semblait en berne. Subitement affolée, je me suis écriée : « Nous ne pouvons pas envisager cette seule chose ! Pas de voyage sans retour ! »

J'ai appuyé les mains sur ma bouche, mais Tom était parti. J'ai couru après lui, l'écho de mes pas qui glissaient sur le sol hérissé de pierres couvrant l'écho de ma voix terrifiée.

Tout en suivant Tom au bout de la galerie je cherchais désespérément un moyen de sortir de cette horrible situation. J'ai fini par sourire, soulagée. « Nous n'avons qu'à ne pas partir, » ai-je dit à haute voix. « Nous n'avons qu'à ne pas partir... »

Et c'est alors que j'ai aperçu le vaisseau, qui pointait doucement ses formes incurvées dans l'ombre de la galerie couverte. C'est presque avec un sentiment de déjà-vu que j'ai contemplé et senti la sobre mais efficace beauté de cet astronef, petit, compact, splendide, tout en ayant une vision de l'intérieur où tout s'interpénétrait naturellement, où les installations se fondaient si logiquement et si harmonieusement entre elles. Je suis tombée en arrêt devant la plénitude merveilleuse de l'astronef. Ce n'était pas quelque chose fait de bric et de broc. C'était un ouvrage qui avait grandi en incorporant chaque pièce qui le composait et en l'assimilant. C'était un bel ensemble fonctionnel, sauf que...

C'est sur cette impression d'inachevé que j'ai rejoint Tom et Rémy à l'endroit où ils travaillaient ensemble. La tâche de Tom consistait à tenir le coin d'une longue feuille de diagrammes, avec la mine somnolente d'un homme très vieux et très las. Rémy tournait autour d'un panneau quelconque et faisait entendre des bruits mystérieux.

— « Enfin te voilà ? » Sa voix avait une résonance caverneuse. « Jette un coup d'œil sur les plans, veux-tu ? Tom a oublié ses lunettes dans la cabane. Vois donc où se trouve... » Ce qu'il me dit ensuite évoquait une image agréable à contempler, mais

qui m'était complètement incompréhensible. Je pris doucement la feuille des mains de Tom. Il poussa un ronflement, ouvrit les yeux. Eut un vague sourire et referma les yeux. J'ai examiné la feuille. Elle était toute couverte de lignes. Il y avait des lignes sinueuses coupant d'autres lignes et des symboles partout, mais je n'ai trouvé nulle part ce que Rémy m'avait indiqué.

— « Il a dû se tromper de plan, » dis-je. « Il n'y a rien ici de ce que tu demandes. Il n'y a que... » et j'ai formé pour lui une image mentale.

— « Voyons, c'est justement là ! » Et il me montra un signe tarabiscoté qu'il déclara équivalent à l'image qu'il m'avait transmise.

— « Comment veux-tu que je m'y reconnaisse dans tous ces signes mystérieux ! » J'étais contrariée. Rémy trépigna et surgit derrière moi.

— « Allons donc ! » s'écria-t-il, en m'enlevant la feuille. « Tout le monde sait ce que c'est qu'un diagramme schématique. Tout le monde sait que ceci... » (il l'agita devant mon nez) « représente *cela.* » Et il me montra mentalement un tableau de bord d'une telle complexité que je n'aurais jamais pu le concevoir.

— « Eh bien, tout le monde s'y connaît peut-être, mais pas moi, » répondis-je. « Où as-tu appris à déchiffrer cela ? A l'école ? »

— « Sûrement pas à l'école, » affirma Rémy. « Tom m'a montré tous les plans du travail qui restait à faire. Il ne pouvait pas les interpréter. Alors c'est moi qui m'en charge. Ce n'est pas difficile.

— « Rémy, qu'est-ce que cela représente ? » ai-je demandé en lui désignant un groupe de symboles sur le plan.

— « Mais ceci, bien entendu. » Il me transmit les images des objets que symbolisaient ces signes.

— « As-tu déjà vu une de ces pièces auparavant ? » m'informai-je d'une voix grave.

— « Non. » Rémy déposa ses outils et sa mine sérieuse devait refléter la mienne. « A quoi auraient-elles servi chez notre Peuple ? Ce sont des pièces détachées que le fils de Tom a apportées. »

— « Mais il t'a suffi de regarder ceci... et cela... » (j'ai agité la feuille devant lui) « pour savoir à quoi tout cela correspondait ? »

— « Bien entendu, voyons, » répondit-il. Je ne pouvais faire autrement avec ce formidable engin devant moi. Tout le monde... »

— « Cesse de répéter *bien entendu* et *tout le monde,* » ai-je coupé. « Rémy, ne te rends-tu donc pas compte que, pour

la plupart des gens, ces indications n'ont aucun sens avant qu'ils aient passé des heures et même des années d'étude ? Ne te rends-tu pas compte que la plupart des gens ne peuvent avoir une vision tridimensionnelle d'une image à deux dimensions ? Ne sais-tu pas que, même en ayant fait des études, il faut avoir un talent spécial pour *voir* l'œuvre complète quand on travaille avec des photocalques et des diagrammes ? Un talent spécial... » Je me suis interrompue. « Un Don spécial ? »

— « Un Don spécial ? » Rémy me prit le plan des mains et le regarda. « Tu veux dire que tu ne peux voir l'ouvrage suffisamment matérialisé pour n'avoir presque qu'à le sortir tout fait du papier ? »

— « Non, » dis-je, « pour moi ce ne sont que des lignes et des annotations bizarres. »

— « Et quand nous avons regardé l'autre soir les plans d'agrandissement de notre cabane, tu n'as pas remarqué cette drôle de chambrette ajoutée sur le papier ? »

— « Non, » dis-je, en souriant à ce rappel. « Est-ce la raison pour laquelle ce plan t'a fait tiquer ? »

— « Oui, » dit Rémy en souriant. « J'ai essayé de relever l'erreur, de montrer à Père que la pièce n'était pas bien d'aplomb contre le mur de derrière, mais il a trouvé ce qui clochait dans ses plans et l'a rectifié. Ce qui a remis en place le mur de derrière. »

— « Rémy, » lui dis-je, les yeux dans les yeux. « Peut-être que tu as *bien* un Don spécial. Peut-être est-ce là ce que tu cherchais ! »

— « Un Don spécial... » Rémy eut un regard vague et rêveur.

J'ai jeté un coup d'œil circulaire sur la cabine où nous nous trouvions. « Tu as apporté des changements ici, n'est-ce pas ? »

— « Pas grand-chose, » dit-il distraitement, toujours absorbé par ses pensées. « Une mise au point de quelques détails qui me semblaient défectueux — qui ne s'ajustaient pas convenablement. »

— « Voilà pourquoi tout forme à présent un ensemble si merveilleux. Oh, Rémy, je suis prête à parier que tu as trouvé ton Don ! »

Rémy baissa les yeux sur le plan. « Mon Don ! » Son regard s'enflamma. « Et c'est lui qui va me conduire dans l'espace ! »

— « Mais sans retour ! » La voix chevrotante de Tom nous fit sursauter. « Rigoureusement un voyage à sens unique. Nous avons une capsule... »

— « Ouais, Tom, ouais, » dit Rémy, en me faisant les gros yeux. « Rigoureusement un voyage à sens unique. »

Je sentis un vide affreux dans ma tête et mes lèvres se figèrent de peur. « Rémy, tu n'as pas cette intention ! Aller dans l'Espace et ne jamais revenir ! »

— « Ça vaudrait tout de même la peine, non ? » demanda-t-il, en se faufilant de nouveau derrière la cloison. « Tom, voudriez-vous m'apporter mon tournevis à poignée jaune ? Je l'ai laissé dans la galerie, près du coffre à outils. »

— « D'accord, d'accord ! » Tom se leva péniblement et partit en traînant les pieds.

— « Pour l'amour du ciel ! » grinça Rémy, penché au bout du panneau, en me foudroyant du regard. « Fais semblant d'entrer dans son jeu ! Ne discute pas avec Tom. J'ai essayé de le faire une fois et il a failli en mourir... et moi aussi. Il a de nouveau son fusil à portée de la main. Il se prépare à aller dans l'espace comme s'il se rendait au cimetière. Il sait qu'il ne reviendra jamais et, de toute façon, il ne voudrait pas revenir. Tout ce qu'il souhaite c'est planter ce petit drapeau sur la Lune et mourir quelque part là-bas. Mais il le désire si ardemment que nous *devons* le satisfaire. Je ne suis pas assez fou pour vouloir laisser mes os là-bas. Tu dois tout de même reconnaître que j'ai un peu de cervelle ! »

— « Alors ça va bien ? Il y a un moyen de ramener le vaisseau ? »

— « Ça va ! Ça va ! » La voix de Rémy m'arrivait étouffée de derrière le panneau. « Tu me passeras le tournevis quand Tom va le rapporter. »

C'est ainsi que les journées passèrent, beaucoup trop vite à notre gré. Notre travail nous tenait toujours, bien que nous soyons arrivés à la date limite de l'été finissant. Il ne tarderait plus l'instant fatal où nos parents allaient nous presser de questions au sujet de nos longues absences. Jusque-là nous avions éludé les explications. Aussi ai-je éprouvé un immense soulagement le jour où Rémy déposa ses outils, s'essuya les mains sur son blue-jeans et annonça d'une voix calme : « C'est terminé. »

Le visage de Tom prit un teint cireux et je craignis que le vieil homme ne s'évanouit. Quant à moi, la figure en feu, j'eus peur d'éclater.

— « Terminé, » murmura Tom. « Mon fils va pouvoir monter dans l'Espace. Je vais aller le prévenir. » Et il s'éloigna de son pas traînant.

— « Comment obtiendrons-nous de Maman et de Père l'autorisation de partir ? » demandai-je. « Je doute qu'ils nous la donnent, même si le vaisseau est fin prêt... »

— « Nous ne leur dirons rien, » répondit mon frère. « Ils n'ont pas besoin de savoir. »

— « Ne rien leur dire ? » proférai-je, épouvantée. « Entreprendre une expédition pareille sans les tenir au courant ? C'est impossible ! »

— « Il le faut. » Rémy faisait preuve d'une force de caractère qu'il n'avait jamais manifestée auparavant. « Je sais bien qu'ils ne nous laisseraient jamais partir s'ils étaient au courant de notre projet. Aussi tu devras garder le secret... même après notre départ. »

— « Garder le secret ! Tu ne partiras pas sans moi. Comment as-tu pu avoir cette sotte idée ! Si tu t'imagines un seul instant... » Je m'étais mise à crier. Mon frère me saisit le bras.

— « Du calme ! » dit-il, en me secouant un peu. « Il m'est impossible de te laisser partir avec nous, en raison des circonstances. Il faut que tu restes. »

— « En raison des circonstances, » répétai-je, en le dévisageant attentivement. « Rémy, existe-t-il *vraiment* un moyen de faire revenir l'astronef ? »

— « Je t'ai déjà dit qu'il y en avait un, n'est-ce pas ? » Il soutint mon regard sans sourciller.

— « Un moyen de faire revenir le vaisseau par ses propres possibilités ? »

Rémy relâcha mon bras. « Je reviendrai sans encombre. Cesse de te faire de la bile. »

— « Rémy. » A mon tour je lui ai saisi le bras. « As-tu des directives pour un vol de retour ? Tom a dit... »

— « Non, » coupa Rémy d'un ton dur et neutre. « Il n'y a pas de directives pour un vol de retour... ni pour le lancement dans l'Espace. Mais je ferai le nécessaire... à l'aller et au retour. Si le vaisseau ne s'y prête pas, je le ferai par mes propres moyens. »

— « Rémy ! Tu ne peux pas faire ça ! » Ma protestation jaillit du tumulte horrifié de mes pensées. « Même les Aînés ne le risqueraient pas sans un vaisseau normal et pourtant ils disposent de tous les Signes et de toutes les Persuasions. Tu ne peux pas

assurer à toi seul la Lévitation de l'appareil entier. Tu n'es pas assez fort. Tu es incapable de le sortir de l'orbite terrestre... Oh ! Rémy... » Je sanglotais presque. « Tu ne connais même pas toutes ces questions... l'inertie... la trajectoire.. la gravitation c'est trop compliqué. Nul ne pourrait le faire tout seul ! Et même si nous nous y mettions à deux, toi et moi, nous n'y parviendrions pas ! »

Rémy se dégagea de ma main. « Il n'est pas question que tu viennes, » fit-il. « Tu me l'as dit toi-même : il faut que je mène tout seul ma barque et je trouverai bien un moyen de la faire marcher, même s'il y a un pépin en cours de route. » Il eut un sourire fugitif, puis redevint sérieux.

« Ecoute, Ombre, je le fais pour Tom. Il est si envoûté par ce projet que plus rien ne lui importe dans la vie que ce vaisseau et ce voyage. Il serait mort depuis longtemps si cet espoir ne l'avait aidé à vivre. Tu ne l'as pas touché sans ta cuirasse psychique, autrement tu aurais tout de suite vu qu'il a été Appelé depuis des mois et qu'il refuse obstinément de mourir. Je doute qu'il puisse survivre au choc du lancement, même avec la protection de ma cuirasse psychique. Mais *il faut* que je l'emmène, Ombre. Il le faut, c'est comme ca. C'est... c'est... je ne puis t'en donner une explication raisonnable, mais j'éprouve un besoin de faire ce voyage pour Tom aussi impérieux que le besoin de Tom lui-même. Tu penses, il a même perdu le respect de Dieu, en le considérant comme un espion qui pourrait surprendre notre tentative et l'empêcher. Je crois même que l'effet du lancement ou d'un seul regard sur la Terre depuis l'Espace suffira à l'Epurer et qu'il se résignera à être Appelé pour rejoindre son fils qui l'attend, juste de l'Autre Côté.

» Je dois réaliser son rêve, » conclut Rémy d'une voix tremblante. « Les jeunes ont tout le temps devant eux pour rêver et changer leurs aspirations, mais aux personnes âgées comme Tom il ne reste que le temps d'un seul rêve et s'il s'évanouit... »

— « Mais voyons, Rémy, » murmurai-je avec désespoir. « Tu peux ne jamais revenir. »

— « C'est entre les mains de la Puissance, » répondit-il gravement. « Si je dois être Appelé je serai Appelé. »

— « Je ne crois pas que tu aies raison, » déclarai-je d'une voix âpre, en éprouvant de la difficulté à contredire Rémy sur une question importante, après tant d'années de souplesse. « Tu veux prendre la Lune avec tes dents... et tu en mourras ! » Les larmes

baignèrent mon visage. « Je ne peux pas te laisser faire... je ne peux pas... »

— « Ce n'est pas à toi de dire *oui* ou *non,* » trancha Rémy. « Si tu ne veux pas m'aider ne me fais pas perdre mon temps... »

Là-dessus Tom surgit, tenant écartées ses mains aux paumes ensanglantées.

— « Venez m'aider, » dit-il d'une voix haletante. « Je n'arrive pas à ôter les rochers qui recouvrent mon fils... »

Rémy et moi avons échangé des regards stupéfaits.

— « Voyons, Tom... » J'ai pris une de ses mains dans la mienne pour examiner ses coupures... et j'ai été aussitôt sous l'emprise de la mort ! La mort se déroulait au-dessus de moi comme un brouillard épais. Elle m'accablait de ses cris déchirants dans tous les recoins de mon cerveau. Une mort rebelle et combative ! Rien de l'Appel empreint de solennité. Rien de la préparation à un retour à la Présence. J'ai ouvert avec effort mes doigts engourdis et laissé tomber sa main. Rémy tenait mon autre main, en m'écartant de Tom et en me regardant d'un air anxieux.

— « Voyons, Tom, » dit-il pour rompre le silence, car j'avais la gorge trop sèche pour pouvoir parler. « Nous allons emporter le petit drapeau. Vous vous rappelez ? Nous le planterons là-bas pour honorer la mémoire de votre fils... »

— « J'ai promis à mon fils que j'irais dans l'espace avec lui, » répondit Tom tranquillement. « L'argument est à deux tranchants. C'est lui qui ira dans l'espace avec moi. Seulement il y a tant de rochers à enlever. Venez m'aider, mes petits. Il ne faut pas nous mettre en retard. » Il s'essuya les mains sur son fond de culotte et se remit en marche dans la galerie.

— « Attendez ! » l'appela Rémy. « C'est vous qui devez d'abord nous aider. Nous ne pouvons pas partir avant d'avoir fait le plein de carburant. Il faut que vous me montriez où se trouve le dépôt. Vous m'avez promis de le faire quand la construction de l'astronef serait achevée. Eh bien, tout est terminé maintenant... Il ne reste plus qu'à pomper le carburant. »

Tom s'arrêta. « C'est juste, » acquiesça-t-il. « C'est juste. » Il eut un rire étrange qui me donna froid dans le dos. « Je ne suis la dupe de personne. Je garde toujours un atout dans ma manche. »

Nous nous engageâmes à sa suite dans une autre galerie. « Je me demande de quel carburant il s'agit, » murmura Rémy. « Tom n'a rien voulu me dire, à moins qu'il ne le sache pas lui-même.

Je n'ai pas pu lui arracher un mot à ce sujet. Il s'est contenté de promettre que le carburant serait disponible quand nous serions prêts pour le départ. Le réservoir du carburant avait été aménagé dans l'astronef avant que nous n'ayons trouvé Tom. Il n'a pas voulu que j'y entre. C'est lui qui en garde la clé. »

— « C'est terriblement loin du vaisseau, » m'inquiétai-je. « Comment pourrons-nous le transporter ? »

— « Je ne sais pas, » répondit mon frère en se renfrognant. « Ils ont dû prévoir quelque chose. Mais si c'est un liquide... »

Tom s'arrêta devant une porte cadenassée. Il sortit un trousseau de clés et, après plusieurs essais infructueux, trouva la bonne et ouvrit le cadenas. Il tira vers lui la porte. Il y avait une solide paroi de métal qui la bloquait et seule une cannelle protubérante dépassait de sa surface unie.

« C'est donc un liquide... » chuchota Rémy. « Mais pourquoi diantre... »

Tom gloussa en voyant nos mines ahuries. « Je conservais jadis de l'eau là-dedans. Tout est maintenant parti. Il ne reste plus que le carburant... » Il poussa un panneau de métal, qui pivota à l'intérieur. Il avait été découpé pour former une porte grossière.

— « Le voilà ! » s'écria Tom. « Le voilà. »

Nous n'avons rien pu voir d'abord parce que, pressés devant la porte, nous masquions l'éclairage de la galerie, puis Tom s'avança à l'intérieur et un rayon lumineux le suivit. Le vieil homme se pencha, tâtonna dans l'ombre, puis se tourna vers nous, en soulevant triomphalement son fardeau. « Le voilà, » répéta-t-il. « Vous devez le mettre dans le vaisseau. Voici la clé du réservoir. Je vais aller chercher mon fils. »

Rémy prit en main l'objet que lui tendait Tom et faillit lâcher prise. C'était un coffre ou quelque chose qui lui ressemblait. Plutôt rectangulaire que carré, mais sans rien de marquant, à part une poignée à chaque bout et une surface polie, presque semblable à une glace, à la partie supérieure.

— « Qu'est-ce que c'est ? » demandai-je, après le départ de Tom. « Comment ça fonctionne ? »

— « Je n'en sais rien. » Rémy avait posé l'objet par terre et, accroupi à son côté, le palpait avec embarras. « C'est peut-être une sorte de carburant solide. C'est sûrement ça. Tom affirme que c'est le carburant. »

— « Mais pourquoi fallait-il un si vaste réservoir à carburant

si c'est tout ce qu'il contient ? » J'avais sondé plusieurs fois le grand caveau vide — le cadenas et le reste.

— « Ma foi, tout ce que je peux te répondre c'est que nous allons transporter cet objet à l'emplacement qu'il doit occuper. Nous verrons bien après. »

Nous avons donc porté ensemble le coffre, et l'avons installé dans la soute à carburant de l'astronef — ou du moins à l'endroit ainsi désigné sur les plans. Nous l'avons posé au point indiqué sur le plancher, en le fixant au moyen de crampons métalliques spécialement prévus à cet effet. Puis nous avons pris du recul pour examiner la situation. Le coffre occupait le milieu de la soute et il y avait beaucoup de place au-dessus de lui et tout autour. Sa partie supérieure, qui ressemblait à une glace, reflétait vaguement le plafond. Il n'existait ni système d'allumage, ni fils, ni connexions, rien que des crampons qui ne pénétraient dans la structure du plancher que juste ce qu'il fallait pour assurer leur fixation.

— « Rémy ? » J'ai observé son visage intrigué. « Comment estce que cela fonctionne ? Que disent les plans ? »

— « Il n'y a pas de plan détaillé de ce compartiment, » dit-il d'une voix morne, en essayant de se remémorer tous les renseignements qu'il avait pu relever. « Il n'y a que l'indication *Soute à carburant*. Toutefois il y a une notation. Je ne pouvais me l'expliquer jusqu'à présent. Voici ce qu'elle dit : « Après avoir verrouillé les crampons, coordonnez et soulevez !!!! » Avec quatre points d'exclamation. C'est tout. Vois-tu, Tom n'avait que les plans pour l'achèvement du vaisseau. Rien pour le voyage proprement dit. »

— « Et tu t'es figuré que tu pourrais... » prononçai-je, horrifiée.

— « Je t'en prie, Ombre, calme-toi, » me supplia Rémy. « Il est évident que je me suis rendu compte de la manière dont s'ajustaient toutes les pièces et que j'ai compris ce que signifiaient les indications des cadrans *après* un départ, mais... » Il s'interrompit, se concentrant de nouveau sur les plans. « Il n'y a nulle part de bouton ou de levier de mise en marche... » Il se mordit la lèvre et regarda le coffre en fronçant les sourcils.

Un bruit de pierres entrechoquées rompit le silence, accompagnant l'étrange écho de la voix de Tom. « Allons, sors de là, Fils. Il est temps de partir ! Lève-toi et resplendis ! »

Ayant prêté l'oreille à l'hosanna de Tom, nous nous sommes contentés d'échanger un regard.

— « Qu'allons-nous faire, Ombre ? » demanda Rémy, désespéré. Qu'allons-nous faire ? »

— « Tom en sait peut-être davantage, » ai-je insinué. « Peut-être pourrons-nous le faire parler. » J'ai frémi au souvenir de sa main dans la mienne.

Nous avons donc rejoint Tom à l'endroit où il grattait les débris de roc, pour tenter de libérer son fils. Le minuscule drapeau était toujours planté sur le tertre funéraire. Tom essayait de soulever un rocher avec un levier. S'il réussissait à le dégager il ferait dégringoler sur lui à grand fracas la moitié de l'éboulis.

— « Tom ! » appela Rémy. « Tom ! » Il attira enfin son attention. « Descendez voir par ici. J'ai besoin de votre aide. »

Tom dévala gauchement la pente, en manquant presque de tomber vers le bas. Et je l'ai laissé trébucher, car je n'aurais pu supporter de le toucher de nouveau.

— « Tom, comment utilise-t-on ce carburant ? » s'informa Rémy.

— « Comment on l'utilise ? Mais comme n'importe quel carburant, » répondit Tom, ébahi. « Tu l'installes simplement et tu décolles. »

— « Qu'est-ce qui l'amène aux moteurs ? Vous ne m'avez pas communiqué cette partie des plans. »

— « Quels moteurs ? » fit Tom en souriant.

— « Tout ce qui fait marcher le vaisseau ! » s'écria Rémy, à bout de patience.

— « C'est mon fils qui fait marcher le vaisseau ! » gloussa Tom.

— « Tom ! » Rémy le prit par ses frêles épaules et le maintint jusqu'à ce que les yeux égarés du vieillard se soient fixés sur les siens. « Tom, le vaisseau est prêt à partir, mais je ne sais pas comment le mettre en marche. A moins que vous ne me renseigniez, *nous... ne pouvons pas... partir* ! »

— « Ne pas partir ? » Tom roula des yeux épouvantés. « Ne pas partir ? Nous devons partir ! Nous le devons ! J'ai promis ! » Sous l'effet d'une violente émotion les traits de son visage s'adoucirent et se tirèrent. « Il faut que nous partions ! » Il secoua brutalement les épaules pour se libérer des mains qui le serraient et fit chanceler mon frère en le repoussant. « Gamin stupide ! Bien sûr que tu ne peux pas le faire marcher ! Mon fils est le seul qui sache le faire ! » Il retourna vers le tas de pierres.

« Fils ! » Sa voix était celle d'un père inflexible. « Sors de là-dedans. Il y a du travail à faire et tu restes couché là, en train de tirer ta flemme ! » Il se remit à arracher les grosses pierres déchiquetées.

Nous nous sommes éloignés de lui — du tourbillon de ses émotions, de son halètement entrecoupé de sanglots et de plaintes. Nous avons battu en retraite vers l'échelle qui menait à la cabane et, appuyés contre elle, nous nous sommes regardés.

— « Son fils est enseveli là-dessous depuis des mois... ou peut-être une année, » dit Rémy d'une voix morne. « S'il le dégage maintenant... » Il soupira tristement. « Et dire que je ne peux pas faire partir le vaisseau. Dire que tu as fait un tas d'histoires au sujet de ce voyage et que je reste cloué sur place. Mais *il y a* des moteurs — ou du moins des mécanismes qui s'engrènent après l'envol. Je ne crois pas que ce petit coffre contient tout le carburant. Je parierais bien qu'il y avait un carburant liquide quelque part, qu'il s'est entièrement évaporé ou écoulé, ou qu'il a disparu autrement. » Il soupira de nouveau et s'adossa au pied de l'échelle.

« Ma pauvre Ombre, » se lamenta-t-il. « Au début c'était pour moi une grande entreprise. J'allais aider Tom à réaliser son rêve — et tout cela de mon propre chef. C'était ma déclaration d'indépendance pour montrer à Père et à Ron que j'étais capable de faire autre chose que de l'épate — et je pense que ça aussi c'était de l'épate. Mais sache-le, Ombre, j'ai ensuite renoncé à tout ça — je veux dire à leur faire de l'esbroufe. Tout ce que j'ai entrepris c'était pour Tom... » Sa voix se brisa et ses yeux papillotèrent. « Et pour son fils... » Il se détourna de moi et ses larmes refoulées me serrèrent la gorge.

— « Nous n'en avons pas encore terminé, » répondis-je. « Revenons sur nos pas. »

Un silence paraissait régner subitement dans la galerie. On n'entendait Tom nulle part. Aucun bruit de pierres entrechoquées. Aucun cri et aucun murmure. Rémy et moi avons échangé des regards inquiets en nous approchant du tas de rochers éboulés.

— « Crois-tu qu'il ait été frappé d'une crise cardiaque ? » Rémy me devança en hâte, dépassa l'éboulement.

— « Rémy ! » haletai-je. « Reviens ! » J'avais Senti le danger qui l'attendait et qui me brûlait la gorge comme si j'avais avalé du feu. « Rémy ! » Mais il était trop tard. Je l'ai entendu qui

appelait à grands cris, et la voix triomphante de Tom rugit soudain : « Je t'ai eu ! »

Je me suis appuyée contre le côté de la galerie, à l'écart de l'étroit passage et j'ai écouté.

— « Hé, Tom ! » Rémy parlait en ne laissant pas percer son inquiétude. « Pourquoi avez-vous sorti ce canon ? Vu d'ici il me semble assez gros pour que je puisse m'y introduire. »

— « Ce n'est pas un canon, » répondit Tom. « C'est le fusil de chasse que mon fils m'a donné pour garder le vaisseau, afin que tu ne puisses le tuer, ni enlever le vaisseau. Or tu l'as tué de toute façon, mais ce n'est pas ça qui nous arrêtera. »

— « Je n'ai pas tué... »

— « Ne mens pas ! » J'eus les jambes coupées, tant le grognement furieux de Tom m'effraya. « Il est mort. J'ai déterré sa main... mon fils est mort ! Et c'est toi qui l'as tué ! C'est toi qui as poussé sur lui tout ce tas de rochers pour essayer de camoufler ton crime, mais le meurtre est évident. Tu as tué mon fils ! »

— « Tom, Tom, » fit mon frère d'une voix suppliante. « Je suis Rémy, vous rappelez-vous ? Vous m'avez montré où reposait votre fils. Rappelez-vous le petit drapeau... »

— « Le petit drapeau... » fit Tom d'une voix triomphante. « Bien sûr, le petit drapeau. Mon fils allait partir le planter sur la Lune. Alors tu l'as tué. Mais à présent *c'est toi* qui iras le planter sur la Lune... ou tu mourras si tu échoues. » Il se mit à rire. On eût dit le bruit râpeux de deux pierres entrechoquées. « Ou tu mourras si tu échoues ! En route ! »

— « Mais Tom... il n'y a pas de carburant ! » protesta Rémy.

— « Tu as eu ce que contenait le réservoir, non ? » fit remarquer Tom. « Eh bien, alors, fais voler l'appareil. Mon fils a dit que ça marcherait ! Et ça marchera ! »

Là-dessus j'entendis le bruit de leurs pas décroître au fond de la galerie, tandis que la détresse de Rémy me parvenait comme un rouge signal d'alarme. « Ombre ! Ombre ! »

Je ne me rappelle plus comment j'ai couru jusqu'à l'échelle, ouvert la trappe et quitté la cabane. Je n'ai vraiment repris conscience de l'endroit où je me trouvais que lorsque j'ai volé pardessus la butte, en me dirigeant vers notre maison. La nuit était venue sans que je m'en aperçoive. Les étoiles, les cimes des arbres, les ondulations des collines, tout défilait derrière moi, déformé par

la vitesse. Je n'ai pensé à activer ma cuirasse psychique que lorsque mes yeux furent brouillés de larmes.

J'ai heurté si violemment la véranda que j'ai trébuché. Je suis tombée, roulant jusqu'à la porte d'entrée avec fracas. Avant que j'aie pu me dégager, mes parents accoururent. Maman m'examina pour voir si je n'étais pas blessée.

— « Je n'ai rien, » haletai-je, « mais Rémy... Rémy ! »

— « Ombre, ma petite Ombre... » Père me souleva dans ses bras, bien que je sois une grande fille, m'emporta dans la maison et m'étendit sur mon lit. « Ombre, remets-toi avant de commencer ton histoire. Tu gagneras du temps. » Alors je me suis astreinte à rester tranquillement allongée, sans pouvoir néanmoins m'empêcher de pleurer à chaudes larmes... et de libérer mon esprit de toute la crainte et de tout le désespoir que me causait un danger imminent. Puis, en nous tenant tous les trois par la main, nous avons communiqué entre nous sans parler, comme le fait le Peuple.

Les pensées vont bien plus vite que les mots et j'ai exposé à folle allure tous les détails de l'histoire — en me sentant de temps à autre modérée par mon père, qui me faisait développer ou expliquer tel point obscur sur lequel j'avais glissé trop rapidement.

— « Et maintenant il est là-bas, aux prises avec un fou qui braque sur lui un fusil de chasse et le malheureux ne peut rien faire... peut-être est-il déjà mort... »

— « Pouvons-nous le maîtriser ? » demanda Père à Maman.

— « Oui, » murmura-t-elle d'une voix blanche, « si nous n'arrivons pas trop tard. »

Ce fut de nouveau un envol à vitesse météorique par-dessus les collines sombres. Maman nous précédait, les bras tendus, essayant de trouver Tom... les bras tendus, toujours tendus. Au bout d'un temps qui me parut interminable, nous avons contourné l'épaulement d'une colline et le Selkirk s'est dressé devant nous... mais si différent !

Une proue brillante, effilée comme une aiguille, s'élevait au-dessus de la cabane. Les roches brisées et les schistes argileux avaient été répandus tout autour, comme un tas de boue bordant un trou de fourmi. Et c'était le vaisseau ! Le vaisseau dardé vers les étoiles. A l'instant même où nous l'observions, la proue vacilla et décrivit un petit cercle tremblotant, puis retomba de nouveau, perdue dans l'ombre nocturne.

— « Rémy essaye de le léviter ! » m'écriai-je. « Une masse pareille ! Il n'y parviendra jamais... Et alors Tom... »

Nous avons constaté ses vains efforts en voyant la proue du vaisseau émerger de nouveau du puits — pas aussi loin cette fois-là et beaucoup plus brièvement. Son choc en retour produisit un fracas si déplaisant que Maman en eut le souffle coupé. « Je l'ai ! » haleta-t-elle, en joignant les mains. « Je l'ai ! » Elle descendit lentement en vol plané vers la cabane. Père et moi avons bondi vers la bicoque et dévalé l'échelle. Nous avons filé dans la galerie, dépassé l'éboulement, plongé dans le puits de la mine. Père a dû tâtonner longuement avant de découvrir la trappe d'accès de l'astronef. Et c'est à l'intérieur que nous les avons trouvés tous les deux... Tom était étalé de tout son long, avec son fusil de chasse, les yeux clos, très enfoncés dans leurs orbites, le visage arborant le masque de la mort. Et Rémy... avait de la peine à rester assis, tout en manipulant le coffre inutilisable de la soute à carburant. Il eut un vague sourire à notre vue et chantonna, l'air hébété :

« J'ai une petite Ombre...
Qui entre et sort avec moi...
Elle ne sert à rien, m'encombre
Quand je la vois... quand je la vois... »

Père l'empoigna aussitôt avec vigueur. Je me suis détournée pour cacher mes larmes et Maman m'a prise au même instant dans ses bras. Alors se déroula une scène de famille typique, avec pleurs et grincements de dents, accès de colère et toutes sortes d'explications fébriles et de repentirs. Pendant ce temps-là, Tom continuait tranquillement à dormir, car rien ne pouvait troubler le profond sommeil où Maman l'avait plongé.

Plus tard, quand nous sommes rentrés à la maison, ce fut un vrai conseil de guerre que nous avons tenu. Tom dormait toujours, mais cette fois dans notre chambre à coucher de derrière. Je crois que Maman hésitait à le réveiller par crainte qu'il n'éprouve un choc mortel en se retrouvant encore sur la Terre. Elle avait testé son immense et indéniable attirance vers l'espace avant de l'endormir et reconnaissait que c'était une flamme inextinguible.

Bien entendu, à la longue nous avons réduit nos arguments à des expressions verbales, après avoir fourni toutes les explications voulues des faits les plus incroyables, reçu des réprimandes, fait

notre mea-culpa — mais le problème de Tom demeurait sans solution.

— « Le plus simple, bien entendu, » déclara Rémy, « ce serait de tirer un trait final sur cette affaire, de réveiller Tom et de préparer ensuite ses obsèques. »

— « Oui, » répondit Père. « Ce serait le plus simple. »

— « Bien entendu, il faudra que Maman et Ombre se tiennent prêtes à Drainer immédiatement pour dériver le moment d'horrible souffrance où Tom se rendra compte qu'il a été trahi. » Rémy contemplait l'ongle cassé de son pouce et ne put, de ce fait, croiser le regard de Père.

— « Qu'en penses-tu, Bethie ? » demanda Père, en se tournant vers Maman.

Son visage s'empourpra très légèrement — c'est d'elle que je tiens ma trop grande facilité de rougir. « Je crois que nous devrions au moins examiner le vaisseau, » murmura-t-elle. « Cela nous permettrait peut-être de prendre une décision, surtout si Ron l'examine avec nous. »

— « D'accord pour demain. » Père écarta le rideau de la grande fenêtre. « Pour aujourd'hui, » rectifia-t-il, en clignant des yeux devant les premiers rayons de l'aurore. « Nous le contacterons aujourd'hui et l'emmènerons faire cette inspection. Après tout, le vaisseau *est bien* terminé. » Et il s'éloigna en soupirant. Seul un pli narquois au coin de ses lèvres montrait qu'il savait que Rémy et moi avions beaucoup de peine à cacher notre jubilation.

Après le déjeuner — même notre fiévreuse impatience ne pouvait détourner Maman et Père de ce qui nous semblait une préoccupation bien terre à terre — Ron est enfin venu et nous sommes allés ensemble regarder le vaisseau sous toutes les coutures. J'ai pris les devants avec Rémy et me suis mise à rire en m'imaginant en train d'épousseter fébrilement l'astronef d'un bout à l'autre pour le présenter sous un beau jour à nos visiteurs.

Il était là enfin ! On voyait le puits, avec les schistes argileux et les rochers répandus de tous côtés qui le dissimulaient. En le survolant, nous avons aperçu la proue luisante. Dans l'énervement de la nuit précédente nous avions omis de la dissimuler. Mais cela n'avait plus d'importance. Bientôt cette proue luisante s'élèverait ! Rémy et moi nous faisions de joyeuses gambades, tout en descendant en piqué vers la masure.

Les hommes — j'inclus Rémy parmi eux — étaient comme un

groupe de gosses devant un jouet neuf. Ils explorèrent le vaisseau en jetant partout des regards avides et fureteurs, affectant un air désinvolte, mais prenant tout en main, grisés par cette merveille : un astronef ! Rémy répondait à leurs questions brièvement, parfois par monosyllabes. Son comportement me surprit et je me suis demandée si cela ne devait pas nous donner un avant-goût de ce qu'il deviendrait à l'âge adulte. Evidemment, la présence de Ron — le Chef Léviteur du Groupe — pouvait l'avoir un peu impressionné, mais ce qu'on lisait dans ses yeux n'était pas de la crainte, c'était de l'assurance. Il *connaissait* le vaisseau.

Maman profita de ce que les hommes avaient l'esprit ailleurs pour entrer en contact avec Valancy et, par elle, avec le Dr. Curtis qui n'était pas encore revenu parmi les Etrangers. Je suppose qu'ils discutèrent au sujet de Tom et de ce que l'on pourrait faire pour remédier à son état — si tant est que l'on puisse faire quelque chose. Maman était assise près d'un mur de la soute à carburant, en train de rêvasser, selon toutes les apparences.

Ainsi j'étais redevenue une Ombre. Sans faire partie de l'équipe d'inspection — ni être en liaison avec Maman. J'ai poussé un soupir et j'ai commencé à méditer sur le coffre à carburant isolé au milieu du plancher. Je me suis mise à plat ventre et j'ai regardé la surface supérieure, pareille à une glace ternie. Elle reflétait doucement de la lumière dans la pièce, mais cette réverbération semblait provenir de l'intérieur de la caisse, plutôt que de sa surface. Il y avait de la profondeur. C'était comme de contempler la Lune. Je n'ai jamais cru tout à fait que la clarté lunaire n'est qu'un reflet du soleil, surtout lorsqu'il y a pleine lune et que cette clarté semble si intense, si vaste. Et maintenant... et maintenant... si le vaisseau s'avérait apte à voguer dans l'espace, nous serions les premiers à pouvoir aller nous rendre compte si la Lune possédait un éclat lumineux qui lui était propre.

J'ai fixé le reflet de mes yeux sur la surface brumeuse et j'ai pensé : *Nous allons monter, plus haut, toujours plus haut, encore plus haut que quiconque l'ait jamais fait jusqu'ici — en lévitant, planant, nous élevant...*

Maman a crié. Il y eut une secousse qui fit tout remuer et il s'ensuivit un bruit grinçant, un raclement. J'entendis les hommes s'exclamer quelque part. Effrayée, j'ai roulé en m'éloignant du coffre à carburant et j'ai appelé : « Maman ! »

Une nouvelle secousse grinçante secoua le vaisseau, suivie d'un bruit sourd de broiement. Il y eut une seconde de silence, puis

l'on entendit un martèlement de pas précipités et les hommes surgirent dans la soute à carburant. Père, nous voyant toutes deux saines et sauves, demanda : « Qui a lévité le vaisseau ? »

— « Lévité le vaisseau ? » répéta Rémy, en restant bouche bée. Père le foudroya du regard. « Est-ce toi, Rémy ? »

— « J'étais avec vous ! » protesta mon frère.

— « Bethie ? »

Maman devint écarlate et baissa les yeux, intimidée par le ton inquisiteur de Père. « Non, » répondit-elle, « je ne suis pas Léviteur. J'étais en train de communiquer avec Valancy. »

Je me suis levée d'un bond, écarquillant les yeux, aussi rougissante que Maman. « Père, je crois bien que c'est moi ! »

— « Tu *crois bien* ? » Père était énervé. « Pourquoi cette réticence ? »

— « Je... je ne suis pas certaine, » dis-je. « Tu sais que je suis encore moins compétente en Lévitation que Maman. Je dois encore faire bien des efforts pour léviter la camionnette. Or... or j'étais en train de contempler cette caisse de carburant et je réfléchissais. Père, je vais essayer de le faire de nouveau. Toi et Ron, vous feriez bien de rester à côté de moi, en cas de besoin. »

Je me suis allongée de nouveau près du coffre, le regard rivé sur la surface polie et j'ai sciemment lévité de toutes mes forces.

Il n'y eut cette fois ni grincement, ni raclement. Il n'y eut qu'une vibration stridente du métal sur la pierre, une exclamation de Maman, dont les genoux fléchissaient par l'effet de la subite propulsion, puis la voix de Père, qui s'éleva, claire et impérieuse : « Laisse aller, Ombre. J'ai compris. »

La lumière affluait dans l'astronef par des hublots auxquels nous avions à peine prêté attention jusque-là. Ayant échangé des regards stupéfaits, nous nous y sommes tous précipités pour voir ce qui se passait. Nous survolions le Selkirk — à cent ou deux cents mètres au-dessus du puits béant de la mine qui était visible d'un côté. En raclant ses murs nous avions été projetés de biais.

Père se tourna vers Ron et lui dit : « Prenez la suite, voulez-vous, et immobilisez. » Puis il s'agenouilla près de la caisse, la palpant du bout des doigts, la lissant avec la paume de la main. « Laissez-moi manœuvrer, » dit-il ensuite et, toujours à genoux, il rabattit la proue du vaisseau, de manière à ce que nous planions parallèlement au sol. Ayant tous commencé à glisser vers le bas pendant que le plancher s'inclinait, nous avons lévité en attendant qu'une paroi nous tienne lieu de plancher, puis Père dé-

plaça l'astronef au-dessus d'un plateau découvert en contrebas du Selkirk et le fit doucement atterrir.

Nous l'avons entouré, tandis qu'il regardait le coffre, fixé maintenant sur une cloison à hauteur des yeux. « C'est un amplificateur ! » prononça Père d'une voix lente autant qu'émerveillée. « Franchement, avec cet appareil il ne faut même pas être un Léviteur spécialiste pour propulser l'astronef jusqu'à la Lune. Trois ou quatre personnes qui léviteraient, en coordonnant leurs efforts au moyen de cet amplificateur, y parviendraient, avec un peu d'endurance. »

— « *Coordonnez et soulevez !* » s'écria Rémy. « *Quatre* points d'exclamation ! »

Père avait déposé le vaisseau sur le flanc, de sorte que nous avons pu relever les dégâts que Rémy et moi avions occasionnés à ce malheureux appareil en le faisant monter et descendre au petit bonheur dans le puits de la mine. Maman et moi nous sommes rentrées à la maison pour nous occuper de Tom et faire nos préparatifs en vue du voyage. Car, bien que personne n'ait jugé utile d'y faire allusion, nous savions tous que nous allions partir. Les hommes s'occupaient à réparer le train d'atterrissage faussé — ou ce qui en tient lieu dans cette partie du vaisseau et nous leur avons apporté un repas froid peu avant le coucher du soleil.

Nous nous sommes tous assis en rond sur le plateau. M'étant installée d'abord sur une fourmilière, j'ai dû changer de place. Tandis que nous mangions, la vue du vaisseau était un régal pour nos yeux. Rémy avait déjà dépassé le stade de la joie délirante et son bonheur était serein. Père et Ron, visiblement, étaient plus surexcités que lui. Il faut dire que le vaisseau était pour eux une révélation toute récente, alors que Rémy avait eu le temps de s'y habituer.

Le silence avait fini par s'établir entre nous et nous restions simplement assis, à contempler la nuit naissante, dont les voiles de plus en plus sombres tombaient de l'est. La voix stupéfaite de Ron s'éleva soudain dans l'ombre.

— « Mais voilà ce que c'est ! Voilà ce que c'est ! »

— « Voilà ce que c'est... quoi ? » répondit mon père rêveusement, de l'endroit où, étendu sur le dos, il levait les yeux vers le ciel obscurci.

— « Le vaisseau, » dit Ron. « Tout l'après-midi je me suis cassé la tête à me demander ce qu'il me rappelait. Maintenant je

sais. C'est presque le même modèle que celui de nos vedettes de sauvetage. »

— « Nos vedettes de sauvetage ? » Père se dressa lentement sur son séant. « Vous voulez dire celles à bord desquelles notre Peuple s'est échappé quand ses vaisseaux tombèrent en panne en entrant dans l'atmosphère terrestre ? »

— « Exactement ! » répondit Ron avec plus de vivacité. « Celui-là est plus grand et bourré d'un tas de gadgets dont nous ne disposions pas, mais ses éléments de base sont presque identiques ! Où donc ces gars ont-ils pu se procurer les plans de nos vedettes de sauvetage ? Nous n'en avions conservé aucun. Nous n'en avions pas besoin, car tout est inscrit dans la mémoire de notre Groupe... »

— « Et il s'agit du pouvoir de lévitation, » déclara Père d'un ton songeur. « C'est le pouvoir qu'utilise le Peuple. Et le fils de Tom était censé connaître le moyen de faire marcher le vaisseau. Est-ce que Tom par hasard... »

— « Non, » intervint la douce voix de Maman dans l'ombre. « Je l'ai soumis à ma Voyance quand nous l'avons amené à la maison. Ce n'est pas un des Nôtres. »

— « Alors sa femme l'était, peut-être ? » ai-je dit. « Il y en a tellement d'entre nous qui ont été dispersés après la Traversée. Et leur fils a pu hériter... » J'ai laissé ma phrase en suspens au rappel de ce que ce fils avait reçu en héritage : les ténèbres, un monceau de pierres et aucune chance de voir les étoiles, pas même leur reflet.

— « On pourrait réveiller Tom et lui poser la question ? » suggéra Rémy.

— « Tom a perdu tout souvenir, » dit Maman. « Il y a bien longtemps qu'il a été Appelé. Dès que nous le réveillerons il s'en ira. »

— « Ma foi, » dit Ron en soupirant, « nous n'avons pas *besoin* de savoir. »

— « Non, » ai-je admis, « mais il serait curieux d'apprendre que l'un des Nôtres a construit ce vaisseau. »

— « Quel que soit celui qui l'a construit, » dit Père, « il est l'un des Nôtres, qu'il ait connu la Patrie ou non. »

Ainsi donc nous sommes partis le lendemain.

Mais d'abord, Père et Ron ont passé une heure environ près de l'éboulement, d'où ils ont émergé en portant à deux une frêle

caisse en sapin, surmontée d'un petit drapeau flottant au vent. Entre-temps le vaisseau avait été remis d'aplomb et Rémy, Maman et moi l'avions ravitaillé. Lorsque nous fûmes prêts pour le départ, nous sommes tous retournés à la maison et avons pris Tom, inerte et sans vie, à part un faible battement dans la gorge et un souffle qui paraissait prêt à s'éteindre après chaque expiration. Nous l'avons emporté, avec son lit et le reste, l'avons monté à bord.

Et puis, après la Prière du Voyage, ce fut l'envol... sans explosion. Aucun fracas ne nous a propulsés dans l'espace, aucun ne nous a suivis pour saluer notre départ.

Lentement, la Terre a sombré derrière nous, semblant parfois changer de forme en un clin d'œil. Je n'ai pas l'intention de vous décrire tout cela en détail. Je vous laisse la surprise de la découverte quand vous ferez votre premier voyage. Mais j'avoue qu'un sanglot m'a coupé le souffle et que j'ai failli pleurer quand le globe terrestre s'est dessiné en entier sur le fond noir de l'espace criblé d'étoiles brillantes. A ce moment, Ron et Père ont immobilisé le vaisseau afin de venir admirer cette vision. Nous n'avions que peu de choses à nous dire. Il n'existe encore aucun mot pour décrire un pareil spectacle. Nous restions cloués sur place, frappés d'extase. Dans mon cœur émerveillé il y avait trop d'élans d'enthousiasme pour que je puisse les exprimer.

Mais un spectacle même aussi féerique ne pouvait retenir longtemps un garçon aussi agité que Rémy. Bien vite il se mit à circuler dans tous les coins de l'astronef, manipulant allégrement différents appareils qui semblaient lui obéir non moins allégrement pour remplir leurs fonctions, consistant à nous rendre le vaisseau habitable. Il couvait des yeux chaque boulon et chaque rivet, chaque tour de cadran et frémissement d'aiguille, parce que tout cela lui appartenait, du moins en tant que promoteur.

Maman et moi nous sommes restées plus longtemps aux fenêtres que Rémy. Nous y étions encore lorsque Ron et Père, ayant immobilisé le vaisseau, purent enfin nous rejoindre.

Je suis mal placée pour vous narrer cette histoire si vous attendez de moi des renseignements techniques. Je suis à peu près nulle en ces matières. Je suis même incapable de vous dire combien de temps nous avons mis pour ce voyage. Le temps se mesure avec la rotation de la Terre et nous étions délivrés de cette tyrannie pour la première fois de notre existence.

Tout ce que je peux dire c'est que Père et Ron remirent le vaisseau en marche, en le faisant virer vers la Lune, dont le merveilleux disque se mit à grossir dans nos hublots. Je pus observer de nouveau la curieuse alternance de courbes et de dépressions, tandis que nous plongions vers le bas.

Enfin nous y étions, en suspens au-dessus du paysage lunaire, désertique et figé. Nous avons aluni sans heurt. Père est sorti, expérimentant sa cuirasse psychique afin de voir si elle pouvait assurer une protection suffisante durant le temps nécessaire pour ce que nous avions à faire. Cette protection s'avéra suffisante. Nous avons tous activé nos cuirasses et sommes sortis en fermant soigneusement la porte derrière nous, pour préserver la respiration précaire de Tom.

Nous sommes restés sur place, les yeux levés vers la pleine Terre, perdus dans la lumière qu'elle projetait et je me suis mise à me demander si c'était là uniquement la réverbération du soleil, si la Terre n'avait pas aussi sa propre luminosité.

Au bout d'un moment nous sommes revenus nous chauffer un peu à l'intérieur, puis les hommes sortirent la frêle caisse en sapin et la déposèrent sur le sol poreux et croustillant. J'ai agité le petit drapeau avec mes doigts, pour qu'il puisse flotter une dernière fois.

Puis, à l'intérieur du vaisseau on éleva Tom à la hauteur d'une fenêtre. Maman pénétra dans sa pensée avant de le réveiller complètement, pour lui indiquer où nous nous trouvions et où se tourvait son fils. Puis elle le réveilla doucement. Pendant un moment ses yeux furent troubles. Ses lèvres frémirent, ses yeux clignèrent lentement ou se fermèrent, tandis qu'il attendait d'avoir repris des forces. Il les rouvrit et contempla un long moment la courbe brillante de la plaine et les ténèbres pailletées du ciel.

— « La Lune, » murmura-t-il, serrant le rebord de la fenêtre avec sa main osseuse. « Nous y sommes arrivés, Fils, nous y sommes arrivés ! Laissez-moi sortir. Laissez-moi toucher ce sol. »

Père interrogea Maman du regard et ses yeux consentirent. Nous avons soulevé de sa couche le vieil homme et, l'enveloppant dans nos propres cuirasses, l'avons sorti par la porte. Nous l'avons soutenu pendant les quelques pas chancelants qu'il a pu faire. Il tomba presque sur le cercueil, une main traînant au sol. Il prit une poignée de rudes graviers et les laissa couler comme d'un entonnoir, à la tête de la caisse funèbre.

« Fils, » dit-il d'une voix étonnamment forte. « Fils, tu n'es que poussière, retourne à la poussière. Prends garde à l'endroit où tu te trouves ici et vois où se trouve ton corps. Nous sommes assez près pour que tu voies clairement. » Il s'agenouilla, la tête ployée contre les planches rugueuses. « J'ai tenu la promesse que je t'avais faite, Fils. »

L'ayant relevé, nous l'avons enveloppé dans un édredon, étendu près de son fils et doucement bordé pour une longue, très longue nuit. Et je connais au moins quatre points de chute d'eau sur la Lune, en cette minute historique — rien que quatre gouttes d'eau salée, mes propres larmes. Puis nous avons fait les Prières de l'Adieu et avons regagné l'astronef.

Nous sommes partis à la recherche des épaves d'astronefs qui avaient tellement contrarié le fils de Tom. J'ai repéré l'endroit, Sentant le métal à une distance kilométrique très supérieure à celle dans les limites de laquelle j'aurais pu le détecter sur la Terre pleine de diversions. Rémy voulait léviter cette ferraille dans l'espace, mais Père le lui défendit. « Ça ne changerait rien, » dit-il. « C'est venu ici avant nous. Laisse-le là. »

— « Très bien alors, » acquiesça Rémy. « Mais en y ajoutant ceci. » Il sortit de sa poche un drapeau qu'il déplia. Il l'étala aussi soigneusement que possible de façon à recouvrir le métal et plaça une grosse pierre à chaque coin. « Pour empêcher le vent de l'emporter, » dit-il en souriant et il recula pour juger de l'effet. « Voilà, ça marque mieux dans le tableau ! »

Nous sommes donc repartis. Nous avons fait un circuit autour de la Lune, pour voir simplement de quoi elle avait l'air et nous étions déjà très avancés sur le chemin du retour lorsque je me suis avisée que je n'avais même pas emporté un caillou en souvenir.

— « Ne le regrette pas, » dit Maman, qui eut un sourire en se souvenant d'autres pierres que j'avais ramassées au cours de nos voyages. « Tu sais bien que ces souvenirs ne paraissent jamais aussi jolis quand tu les rapportes à la maison. »

Maintenant nous voilà de retour. On a caché le vaisseau dans le puits de la mine. Nous ne nous en servirons peut-être plus jamais. La flamme de l'enthousiasme de Rémy s'est tournée vers les plans et les photocalques et toutes choses se rapportant à son Don, apparemment la première preuve d'un nouveau Don qui a pris naissance parmi nous. Il s'est tellement plongé dans les signes et les symboles et les diagrammes schématiques qu'il s'en servirait pour

parler s'il le pouvait. Personnellement je crois qu'il y est allé un peu fort quand il a tracé de moi un diagramme schématique et l'a appelé un portrait. Après tout ! Maman et Père ont bien ri de l'horreur qui en est résulté, mais Rémy pense que s'il agrémentait cela avec des couleurs ce serait peut-être une nouvelle forme de l'art. Vous parlez d'une innovation !

Mais ce qui ne changera jamais, jamais, c'est la merveille, la merveille indescriptible pour moi de voir la Terre suspendue dans l'espace. Chaque fois que j'y repense, je songe aux paroles du Psalmiste... les paroles qui jaillissaient en moi informulées, là-haut, à mi-chemin vers la Lune.

Quand je considère tes cieux, l'œuvre de tes doigts, la lune et les étoiles que tu as crées, qu'est-ce que l'homme pour que tu te souviennes tant de lui...

Traduit par Paul Alpérine.
Titre original : Shadow on the Moon.

ROBERT F. YOUNG

Le Septième Ciel

Robert F. Young, dont les apparitions dans nos revues se font malheureusement bien trop rares, nous donne ici sur le mode enjoué un charmant conte de Noël de science-fiction à la moralité allégorique, et qui fait intervenir de façon inattendue le thème de la fin du monde.

JE ne sais pourquoi, mais je ne remarquai le type que lorsqu'il entra dans le baromatique du Septième Ciel. Ce n'était pas banal, vu qu'en début de soirée je me tiens toujours à la grande porte quand une navette arrive de la Terre — histoire de souhaiter la bienvenue aux clients. (Tout le monde m'appelle Pierre, mais je me nomme Charley.) Et c'était d'autant moins banal que le type n'avait rien pour passer inaperçu. Outre sa minceur et cet aspect distingué qui lui donnaient vraiment de la classe, l'expression de son visage était on ne peut plus triste. Comme s'il était persuadé que l'univers entier allait exploser, et qu'il pleurait par avance sur le sort de la pauvre humanité — lui y compris.

Il traversa la salle et s'appuya au comptoir, non loin de l'endroit où je me tenais en train de bavarder avec Henry le Racoleur. Il jeta un coup d'œil furtif par-dessus son épaule, puis commanda un verre de salsepareille. C'était bien la première fois que le baromatique avait à fournir une telle consommation. Je vis les ampoules s'allumer, s'éteindre, se rallumer. La machine m'avait tout l'air de friser la crise électro-nerveuse. Elle finit quand même par se calmer. La fenêtre située devant l'étranger s'ouvrit et le verre de salsepareille fut posé sur le comptoir. Le type portait un modeste complet gris quelque peu fatigué, une cravate sombre et des souliers vernis. Rien en lui ne cherchait à attirer l'attention, mais cela faisait précisément partie de ce que j'appelle « la classe ». Ça ne se touche pas du doigt, ça se sent. Je me flatte de savoir m'habiller. Pas question que ma cravate jure avec mes chaussettes. Mais je ne trompe personne — ni les autres ni moi-même. J'ai fait

installer une grande glace dans ma chambre, et chaque fois que je me prépare en vue de mon tour de service (qui va de huit heures du soir à cinq heures du matin), je prends tout le temps nécessaire pour m'inspecter de pied en cap. Or, je ne vois jamais dans le miroir qu'un gérant de night-club spatial qui encaisse chaque semaine un chèque confortable, sans préjudice du bourbon et des blondes sculpturales.

Bref, c'est la classe du type qui m'amena à me demander ce qu'il venait faire dans un endroit comme le Septième Ciel, car son apparition au milieu des autres clients faisait songer à une coupe de champagne égarée parmi des chopes de bière. Je me dis que le Grand Antoine possédait sept Ciels placés en orbite, mais que l'espace n'appartenait pas qu'à lui et que rien n'empêchait un concurrent d'installer des night-clubs similaires. Savait-on si le type en question n'était pas un lanceur d'affaires plein aux as, qui venait voir s'il n'y aurait pas moyen de s'inspirer des trouvailles du Grand Antoine ? Dans ce cas, il valait mieux que je m'en assure à l'avance.

Je gagnai donc l'extrémité du comptoir, me présentai et dis : « Soyez le bienvenu au Club du Septième Ciel. Me permettez-vous de vous offrir une consommation, puisque c'est la première fois que vous venez dans notre céleste maison et que nous ne sommes plus qu'à deux jours de Noël ? »

Il se présenta à son tour. Il s'appelait Mike. Il était très touché — mais, mon Dieu non ! un verre de salsepareille lui suffisait pour l'instant. Sa voix était douce et mélancolique. Il articulait les mots avec une limpidité véritablement musicale. D'instinct, sans m'expliquer pourquoi, je me sentis plein de sympathie pour ce nouveau venu. « Etes-vous déjà allé dans un autre de nos Ciels ? »

— « Non, » répondit-il en secouant la tête. « C'est le premier que j'ai l'occasion de visiter. »

— « Et vous ne pouviez mieux souhaiter, » assurai-je. « Nous sommes ici dans le plus beau de tous. Parce qu'il est le plus récent. A force de construire, n'est-ce pas ? On peut tenir compte des erreurs commises précédemment et apporter des améliorations auxquelles on n'aurait pas songé. »

— « Rien de plus vrai. »

Je fus bientôt fixé : l'idée de faire concurrence à nos Ciels était aussi loin de ses intentions que la Galaxie d'Andromède peut l'être de Tombouctou. S'il nous honorait de sa présence, ce ne pouvait être que pour oublier les mille tracas quotidiens.

— « Aimeriez-vous que je vous pilote un peu ? » lui proposai-je.

— « Avec le plus grand plaisir, » accepta-t-il.

Je commençai par la Salle des Verts Pâturages. C'est un des deux plus vastes compartiments du night-club spatial, et dès qu'on y pénètre on a l'impression de se trouver en plein paradis. Le sol (c'est-à-dire le pont) est entièrement revêtu d'un épais tapis dont l'aspect, la contexture et l'odeur évoquent à s'y méprendre la plus riante des prairies. Par un effet de perspective, le plafond ressemble à la voûte bleue du firmament, et des petits nuages blancs glissant sur des fils invisibles donnent l'illusion d'être poussés par une brise imaginaire. De même, il y a un soleil artificiel, si habilement installé qu'on le jurerait à des millions de kilomètres, et non à quinze mètres tout au plus de nos têtes. Les murs sont tendus d'écrans à trois dimensions qui prolongent le sol et le plafond, de sorte que le paysage et le firmament s'étendent de tous côtés à l'infini. Au loin, on voit des collines sur lesquelles paissent des vaches. J'ai fait remarquer un jour au Grand Antoine que les animaux n'ont pas leur place au nombre des élus. « Ça se peut, » m'a-t-il répondu. « Mais ce Ciel est le mien, et si ça me plaît d'y mettre des vaches, elles y resteront. »

Les tables de jeu, les alcôves où peuvent s'isoler les clients sont toutes peintes en vert et semblent faire partie du paysage. Quand nous entrâmes, Mike et moi, c'était plein à craquer, et les roulettes ne chômaient pas. Les voix des croupiers, des joueurs, des simples spectateurs se mêlaient agréablement sur un fond musical fourni par divers enregistrements, et nos anges allaient et venaient sans arrêt pour servir les consommations. Il ne s'agit pas de vrais anges, bien sûr, mais de jolies filles jalousement sélectionnées par le Grand Antoine, des beautés dont les vastes ailes dorées postiches constituent le plus clair du costume.

Mike leva la tête pour regarder le firmament. Puis il admira l'herbe verte. Puis les anges. Il resta sans voix devant la multitude des consommateurs et consommatrices installés dans les alcôves, et littéralement hypnotisé par nos tables de roulette. « Bon sang ! » marmotta-t-il enfin. Et il ajouta : « Pas étonnant. »

— « Qu'est-ce qui n'est pas étonnant ? » demandai-je.

Il me regarda avec cette expression triste dont j'ai déjà parlé, mais détourna presque aussitôt les yeux. « Je... je préfère ne rien dire. »

Je voyais bien pourtant que ça lui brûlait la langue. Mais je

n'insistai pas. Au total, je le trouvais de plus en plus sympathique. « Venez. Je vais maintenant vous faire voir la Salle des Eaux du Repos. »

Celle-là est la plus vaste. Elle ressemble à la Salle des Verts Pâturages — la différence étant, naturellement, que l'eau y joue le rôle principal, et non l'herbe. On y trouve des petits bassins, des lacs, des ruisselets, des rivières paresseuses, le tout si frais, si limpide, qu'il suffit de regarder pour être pris du désir de se baigner. Inutile de dire qu'on ne s'en privait pas quand Mike et moi arrivâmes. Certes, quelques couples étaient installés dans l'herbe, préférant fêter des demi-bouteilles de champagne. Mais le plus grand nombre batifolait en tenue légère dans l'H2 0.

Mike eut l'air étonné. « Ils ne... Ne devraient-ils pas plutôt se laisser conduire près d'elles ? »

Je ne saisis pas tout de suite. « Se laisser conduire près... ? »

— « Près des Eaux du Repos. Il ne me semble pas indiqué de les voir... euh... »

— « Ah ! oui. Simple détail technique. L'essentiel, c'est qu'il y ait ici les Eaux du Repos. Qu'ils se promènent sur le bord, à pied ou à cheval, c'est leur droit. Ça les regarde. Du moment qu'ils ont payé, le Grand Antoine n'y voit pas de différence. »

— « Le Grand Antoine ? »

— « Le patron. Celui qui possède les sept Ciels, quoi. Un chic type, le Grand Antoine. »

Une expression pensive passa dans les yeux de Mike, effaçant un instant son air triste. Il jeta un regard furtif derrière lui, puis : « Vous... Est-ce que vous croyez que... »

— « Oui ? »

— « Oh ! rien. Une idée qui me venait comme ça. Mais ça n'irait pas. »

Je laissai tomber. Je me doutais qu'il y reviendrait bientôt de lui-même, et j'avais raison. Après les salles de distractions, je lui fis voir la coursive qui mène au quartier de l'équipage. Ensuite je lui montrai les chambres des anges, mon propre appartement, celui du Grand Antoine, et je le ramenai au baromatique par le couloir principal. Il regarda encore une fois derrière lui et me demanda : « Est-ce que vous croyez que le Grand Antoine ne pourrait pas m'employer ? »

Je pris immédiatement l'attitude du professionnel à la page. « Vous avez un peu de métier ? »

— « Oui... Dans un sens, oui. »

Nous étions arrivés à la porte du baromatique. Nous entrâmes. Je commandai un bourbon, et lui une salsepareille. « Quelle est votre spécialité ? » demandai-je.

Il but une petite gorgée et reposa maladroitement son verre. « Je... Voyez-vous, mes six frères et moi... nous dirigions un établissement dans le genre du vôtre. »

— « Que voulez-vous dire par *dans le genre* ? »

— « Qu'il ressemblait à celui-ci sans y ressembler. Mais j'ai acquis beaucoup d'expérience comme gérant, et... »

— « Merveilleux ! » m'exclamai-je sans cacher plus longtemps mon enthousiasme. « Le Grand Antoine cherche justement quelqu'un pour diriger le Cinquième Ciel ! Le type qui est là-bas n'arrive pas à supporter l'effet centrifuge, il a le mal de l'espace et voudrait tout laisser tomber. Mais le patron veut d'abord lui trouver un remplaçant. »

— « Et vous pensez qu'il me... »

— « Pourquoi pas ? Ecoutez, il sera ici demain soir. Chaque année, il fait le père Noël dans un des Ciels. Comme il arrive la veille, je lui toucherai deux mots à votre sujet dès qu'il se pointera, et vous pourrez le voir. Si vous pouvez revenir demain soir, bien sûr. »

— « Oh ! rien de plus facile ! » Il en pleurait presque, le pauvre Mike ! Et bien qu'il eût toujours cet air de chien battu, il semblait reprendre gout à la vie. Il ne songeait même plus à regarder derrière lui comme s'il avait la frousse de quelque chose. « Je n'oublierai jamais ce que vous faites pour moi, mon bon Pierre ! Tout va être comme autrefois. Je vais retrouver mon travail, des clients à accueillir, à guider, et... Je vous le dis, Pierre : vous me faites revivre ! »

Tant de gratitude me gênait un peu car, après tout, je n'étais pas certain qu'il serait agréé par le patron. J'appelai alors Pinky MacFarlane, un des anges que nous gardons en réserve pour les clients non accompagnés. Je la présentai à Mike, en me disant qu'un ange était tout indiqué pour le remettre d'aplomb. Puis je prétextai des comptes à régler et m'esquivai.

Quand je revins, deux heures plus tard, Mike n'était plus au baromatique. J'en conclus que lui et Pinky s'étaient découvert des atomes crochus et qu'ils avaient gagné la Salle des Verts Pâturages ou celle des Eaux du Repos. Or, qui vis-je arriver, tout à coup ? Pinky en personne, et arborant la mine qui laisse prévoir l'orage.

« Dis donc ? Tu as du culot, toi, de me refiler un pareil numéro ! Tu l'as pêché où ? Sur un astéroïde ? »

La moutarde me monta au nez. « C'est comme ça que tu me remercies ? Moi qui te présente à quelqu'un de bien élevé, histoire de changer et de te permettre d'acquérir un peu plus de vernis ? Et d'abord, où est-il passé ? »

— « Ça, c'est le cadet de mes soucis ! Il ne m'a même pas offert un verre. Il était là, à siroter sa salsepareille et n'arrêtant pas de loucher sur mes ailes. Quand je lui ai demandé si elles lui déplaisaient, il m'a répondu : « Oh ! excusez-moi, Miss MacFarlane. Je ne voulais pas vous offenser. Mais j'ai du mal à me faire à certains aspects matériels de ce nouvel état de choses. » Alors je lui ai dit qu'il n'y avait rien d'extraordinaire à ce qu'une femme porte des ailes, et que nous toutes, les employées du Grand Antoine, nous les avions depuis l'ouverture du Premier Ciel. »

— « Laisse tomber, » interrompis-je. « Dis-moi simplement où il est maintenant. »

— « Je te répète que je n'en sais rien ! Je lui ai proposé d'aller aux Verts Pâturages. Mais juste comme nous franchissions les Portes, il m'a fait passer devant. Le temps que je me retourne, il avait disparu. »

— « Il a peut-être pris la première navette à destination de la Terre. Il ne semblait pas très en forme. »

— « Il n'y avait pas de navette à l'embarcadère. Je le sais, parce que j'ai jeté un coup d'œil. »

— « Mettons que celle qu'il a prise était en route. »

Je devais être dans le vrai, car je ne le revis plus de la nuit. Quand j'eus fini, à cinq heures du matin, Mike m'était presque sorti de l'idée, mais je me le rappelai dès que le Grand Antoine se présenta chez moi, en fin d'après-midi. « J'ai déniché exactement le type qu'il vous faut pour le Cinquième, patron ! » déclarai-je. Et je le mis au courant.

— « C'est sûrement une bonne idée, Pierre, » approuva-t-il. « Je lui parlerai. Amène-le moi dès qu'il sera là. »

Mike arriva par la navette de 8 h 15, mais ce fut comme la première fois : j'avais beau me tenir à la grande porte, je ne le vis pas entrer. Je l'aperçus seulement quand il pénétra dans le baromatique. Je me rendis compte qu'il n'était pas tellement rassuré, rien qu'à la façon dont il jetait des coups d'œil par-dessus son épaule.

— « Alors, Pierre ? » me demanda-t-il aussitôt. « Que vous a

dit le Grand Antoine ? » Il m'avait rejoint au comptoir, où je bavardais avec un bel ange blond nommé Doris. « Il veut bien ? »

— « Eh ! du calme, Mike. Il n'y a pas de quoi s'affoler. Venez. »

Le Patron était dans sa salle à manger, en train de dîner. Il nous fit signe de nous asseoir avec une main qui brandissait le reste d'un gigot d'agneau. La table était copieusement garnie : pigeons, homards, faisans, canards, cochons de lait, ris de veau, saumons, escalopes, raisin, oranges, mandarines, asperges, petits pains — et j'en oublie. C'était imposant, certes, mais avec le patron devant, ça semblait tout petit. Car il est un peu là, le Grand Antoine. Il lui arrive, à la fin d'un repas, de peser dans les 230 kilos. Il a une vraie face de lune où la peau, contrairement à ce qu'on pourrait croire, ne fait pas de plis. C'est qu'il est encore jeune.

Quand il parle, son visage se met toujours à briller. Certains disent que c'est la sueur. Quelle blague ! Si son visage brille, ça vient de l'intérieur. Je veux dire que c'est comme un bon feu de bois qui brûlerait en lui, un feu qu'il doit continuellement alimenter, et dont le reflet joue à travers sa peau. Croyez-moi : il faut un type comme le Grand Antoine, plein de feu intérieur, pour avoir eu l'idée de ces sept Ciels et les faire fonctionner.

— « Ah ! voici donc Mike, » dit-il en piquant un pigeonneau de sa fourchette. « D'après l'ami Pierre, vous vous êtes déjà occupé d'une affaire comme la nôtre ici. Exact ? »

— « Oui, monsieur. Ou plutôt, j'aidais à la faire marcher. Il y a une semaine, mes six frères et moi avons décidé de fermer. »

— « Pourquoi ? »

— « Parce que nous en étions à un point où il n'y avait plus moyen de tenir. Oh ! bien sûr, il nous resterait encore nos vieux habitués, mais ils peuvent maintenant se passer de nous. »

— « Et qu'est-ce qui vous a fait dégringoler ? »

Mike sembla mal à l'aise. « Eh bien, je... je crois que nous faisions payer trop cher l'entrée. C'était surtout ça. Dès le début les gens ont regardé au prix. Néanmoins, beaucoup sont venus, et de toute façon il n'était pas question pour nous d'accorder des réductions. Quand les affaires ont commencé à mal marcher, nous avons cru que l'énorme accroissement de la population et les lois sociales de plus en plus sévères nous aideraient à tenir le coup. Nous nous abusions. Les choses ne firent qu'empirer. A la fin, il nous fallut bien voir la situation telle qu'elle était. »

Le Grand Antoine broyait un os de canard. « Et qu'est-ce qui

vous fait penser que vous réussiriez dans un de mes établissements, alors que vous n'avez pu vous débrouiller à votre compte ? »

— « Je... A vrai dire, je n'envisageais pas les choses de cette façon. Mais j'ai la conviction que je saurais m'en tirer. »

— « La conviction ne suffit pas, » déclara le Grand Antoine, qui partit à gesticuler avec sa fourchette. « Quand on a échoué une fois, on échoue encore. Et pour une bonne raison, c'est que vous négligez les trois règles d'or. Je vais vous les dire, mais ça ne vous servira à rien, car vous n'en tirerez pas profit. Et vous n'en tirerez pas profit parce que vous ne voyez pas les choses dans le bon sens. Les voici, les trois règles. Primo : fournir aux gens ce qu'ils veulent réellement. Peu importe ce qu'ils disent vouloir. Peu importe ce qu'ils semblent vouloir. Peu importe ce que vous croyez qu'ils veulent. Il faut leur donner ce qu'ils veulent réellement. Secundo : faire un prix assez raisonnable pour qu'ils puissent l'accepter, et assez élevé pour qu'ils croient qu'on leur propose quelque chose d'extraordinaire. Tertio : s'assurer que le client voit, touche et se rend compte pour de bon. Sinon, il ne marchera pas. Le monde regorge d'hommes d'affaires qui ont manqué leur coup pour ne pas avoir suivi ces trois règles fondamentales. Pensez-vous que j'irais mettre un type de ce genre à la tête d'un de mes clubs de l'espace ? »

Je voulus intervenir. « Mais, Patron, Mike cherche du travail...

Le Grand Antoine me regarda avec une expression chagrinée. « Ai-je dit que je ne voulais pas lui en donner ? »

— « Non, bien sûr, mais... »

— « Comme tu l'as fort bien remarqué, Pierre, ce garçon a de la classe. Beaucoup de classe. J'aurais un caillou à la place de la cervelle si je ne voyais pas du premier coup d'œil que je rentrerais dans mes frais rien qu'en le faisant se promener d'une salle à l'autre. Il est fait pour être exposé en vitrine. Pas de doute. Mais je serais le dernier des fous si je lui confiais un poste de gérant — parce qu'il n'est pas destiné à ça. » Le Grand Antoine regarda Mike. « Voyons. Que savez-vous faire ? »

Mike jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. « Je... je sais chanter, » dit-il. « Des psaumes, des cantiques.... Vous voyez ce que je veux dire. »

Le patron tiqua, mais joua le jeu. « Eh bien, faites-nous entendre ça. »

Mike se leva. Il jeta un nouveau coup d'œil derrière lui et toussa pour s'éclaircir la gorge. « Celui-ci s'intitule *Dans le Jardin,* »

dit-il — et le voilà qui entonne d'une voix de ténor l'air le plus suave, le plus mélodieux, le plus céleste qu'on puisse imaginer.

Le grand Antoine resta cloué sur sa chaise jusqu'à la fin. Et moi donc ! Puis il bégaya :

— « Je suis seul, et je crains que ça ne soit pas très bon, » s'excusa Mike. « Vous comprenez, d'habitude je suis avec mes frères. Gabriel a sa trompette, et Raph, les autres et moi, nous chantons. Néanmoins, nous ne nous sommes jamais présentés en public, alors... »

— « Et ils chantent tous comme vous ? » demanda le patron d'un ton incrédule.

— « Non... pas exactement. En fait, Raph est nettement meilleur que nous tous pour la voix. Il... »

— « Et vos frères cherchent du travail, eux aussi ? »

— « Oh ! oui... Comme moi, ils sont à bout de ressources. Ils... »

— « Eh bien, dites-leur que je les prends ! Dites-leur que vous débuterez ici dès demain soir ! » Le Grand Antoine se tourna vers moi. « Vu, Pierre ? »

A la vérité, je ne voyais pas très bien — pas encore. Juste une première lueur. « Oui, patron. Je commence à voir ça. »

Il engouffra une grappe de raisin et pela une orange. Ses yeux brillaient, mais ça ne donnait pas grand-chose, car ils disparaissaient presque dans les bouffissures de son visage. « La Salle des Verts Pâturages, » expliqua-t-il. « Demain soir. Veille de Noël. Un début du tonnerre. Des cantiques ! Tout indiqué. Tu vois ça d'ici, Pierre ? Tu te rends compte, maintenant ? »

Si je me rendais compte ! « Je vais faire aménager une estrade spécialement pour eux. A côté de l'arbre de Noël. Ce sera la surprise réservée aux clients. »

— « Oh ! il y a mieux. Nous aurons la TV. J'y mettrai le prix. Peu importe lequel. Le monde entier verra ce que c'est que le Septième Ciel. Nous lui montrerons que nous avons de la classe — et quelle classe ! Et l'an prochain, après les fêtes, Mike et ses frères feront le grand tour, d'un club à l'autre... Dis donc, Pierre, il est gros comment, ton arbre de Noël ? »

— « Il doit mesurer pas loin de sept mètres. »

— « Prends plus gros. Plus il sera gros, mieux ça vaudra. Il y a place pour un sapin de douze mètres. Facilement. »

— « D'accord, patron. Les anges le décoreront. Et je vais commander pour Mike et ses frères des costumes avec des ailes. »

— « Mais des ailes d'or, hein ? Et plus elles seront grandes,

mieux ça vaudra. Et tu mettras une équipe à déboulonner la coque au-dessus du plafond, de façon qu'on voie les étoiles... Vous disiez quelque chose, Mike ? Je vous donne mille dollars par semaine, pour commencer. »

— « Je... Non. C'est simplement la gorge qui me pique. »

— « Bon. Tout est donc pour le mieux. Je compte sur toi, Pierre. »

Et je vous en fiche mon billet : dans les vingt-quatre heures qui suivirent, je ne m'amusai pas ! La TV, d'abord. Il fallut attendre la communication avec la Terre, plaider notre cause, déployer des trésors d'éloquence — mais je finis par obtenir une demi-heure, de 9 h 30 à 10 heures, sur une des principales chaînes le lendemain soir. Ensuite, la routine quotidienne, qui ne me laissait pas de trêve jusqu'aux premières heures du matin. Si je pus néanmoins me coucher, je ne dormis guère, car Mike et ses frangins nous arrivèrent à onze heures, alors qu'aucune navette n'était signalée, et vinrent eux-mêmes me réveiller. Ils avaient tous les six la même allure : cet air triste, et cette façon bien à eux de jeter un coup d'œil par-dessus l'épaule toutes les deux ou trois minutes. J'organisai alors une petite répétition chez le patron, et quand nous avons entendu les six voix célestes et la trompette qui jouait comme pas un instrument au monde, nous avons compris que c'était gagné.

Après quoi je téléphonai de nouveau pour l'arbre de Noël. Puis je surveillai l'installation de l'estrade réservée à notre « Septuor Céleste » — le nom que le Grand Antoine avait choisi de leur donner. Quand le sapin fut livré, par la navette de deux heures, je supervisai la manœuvre, et les anges un peu plus tard, quand il s'agit de le décorer. Et la décoration de la Salle des Verts Pâturages. Et mettre le tailleur sur les dents avec l'habit de père Noël du patron, qui était maintenant trop juste. Et consoler Pinky MacFarlane, la pauvre ! Elle avait écouté à la porte tandis que nous faisions répéter le Septuor et parlait de se jeter à l'espace pour avoir dit du mal de Mike, dont elle n'aurait jamais soupçonné la voix ! Et réunir les spécialistes de l'équipage pour déboulonner les plaques de la coque au-dessus des Verts Pâturages, débrancher le perspectiveur, éteindre le soleil, ôter les nuages, laissant finalement un simple dôme de verre. Et choisir un costume, parmi les nombreux modèles proposés, pour habiller le Septuor — sans compter qu'il fallut décider Mike et ses frères à un essayage, nécessité dont, chose bizarre, ils ne voulurent d'abord rien enten-

dre. Et vérifier la cuisine et le baromatique, histoire de s'assurer qu'on n'oubliait pas les douceurs matérielles. Et trancher le différend qu'eurent les anges pour savoir qui allumerait le sapin. Oh ! vous pouvez me croire : diriger un club spatial n'a rien de la sinécure.

Je finis quand même par venir à bout de tout. Nous étions prêts : estrade, sapin, lumière, anges, voûte transparente, patron un peu à l'étroit dans son costume de père Noël, Septuor en tenue ailée, baromatique fonctionnant à la seconde, boules de gui, portes astiquées et brillant de mille feux.

Les gens de la TV se pointèrent à 7 h 30, accompagnés du bonimenteur professionnel, et disposèrent leur attirail. Les clients arrivèrent à partir de 8 h 15. J'étais naturellement aux portes pour les accueillir. J'avais un costume bleu azur tout neuf et une casquette de commodore de l'espace. Les navettes ne chômaient guère, non plus que le baromatique, les Verts Pâturages et les Eaux du Repos, du moins en ce qui concernait les clients décidés à vider sans tarder leur trop-plein de joie propre aux nuits de Noël. Vers neuf heures, il n'y avait plus la moindre place libre. Nous faisions salles combles.

Je jouai des coudes dans les Verts Pâturages, écartant clients et anges pour atteindre l'alcôve où se trouvait le patron. Il trônait dans sa houppelande, un ange sur chaque genou. Je réussis à me caser entre lui et sa hotte — une hotte pleine de demi-bouteilles qu'il allait distribuer à l'heure solennelle. Toutes les tables étaient éclairées de vert et de rouge, mais sans éclipser bien entendu la principale source de lumière : les étoiles. Celles-ci brillaient au firmament comme des myriades de bougies, et la lente rotation du club spatial donnait l'illusion qu'elles voyageaient à l'infini. Un quartier de la Terre apparut, qui nous laissa distinguer la ligne verte des côtes américaines bordées par le bleu du Pacifique. Image fugitive qui refit place presque aussitôt à l'éparpillement des étoiles.

A 9 h 25 le bonimenteur vint me prévenir. C'était l'instant ! Je fis un geste, et la bande sonore qui passait en sourdine s'arrêta. Une lentille incorporée dans le dôme transparent concentra sur l'estrade la lumière des étoiles. Notre Septuor sortit de l'ombre et apparut en plein cercle argenté, tandis que les caméras se rapprochaient en roulant sur leurs chariots. Puis le bonimenteur se plaça devant les sept frères et leva les bras pour réclamer le silence.

Il y alla de son laïus, célébrant notre Septième Ciel et affirmant qu'on ne pouvait pas vraiment connaître la félicité suprême tant qu'on n'avait pas franchi ses portes. Il n'oublia pas les six autres Ciels ni leur propriétaire. Naturellement, une des caméras se déplaçait au fur et à mesure. Elle vint fixer de son œil glacé le Grand Antoine qui avait toujours ses deux anges sur les genoux. « Et maintenant, » conclut le présentateur, « voici une nouvelle chorale qui va nous régaler de cantiques en l'honneur de Noël. J'ai nommé le Septuor Céleste ! »

Il s'effaça et nos chanteurs restèrent seuls sur l'estrade. Ils n'étaient manifestement pas à l'aise, mais je les sentis décidés à tenir bon — à faire des étincelles. Du reste, j'avais su choisir leur costume : bleu et argent, orné de sequins. Un effet terrible ! Et leurs vastes ailes dorées ! Ça ne va pas à n'importe qui, les ailes. Pas à moi, par exemple. J'ai toujours eu l'air cloche avec. Mais en voyant Mike et ses frères, on aurait juré que c'étaient de vraies ailes.

Et voici Gabriel qui embouche sa trompette et qui improvise. Imaginez Bix Beiderbecke, Bunny Berrigan et Louis Armstrong en un seul homme, et vous aurez quelque idée du résultat. Puis les voix, les six voix divines qui montent droit jusqu'aux étoiles... « *Dou-ou-ce nuit, sain-ain-te nuit...* » L'arbre de Noël qui étincelle comme un feu de joie. Ce même feu de joie que j'imagine brûlant à l'intérieur du Grand Antoine pour lui donner la force de mener à bien sa tâche gigantesque. Je me sens fier d'être de ses gérants. « *Tout s'en-dort...* » Une grosse larme roule sur la joue fardée du Patron, se perd dans son col de fourrure.

Maintenant, les cantiques succèdent aux cantiques. « *Le voici, l'Agneau si doux... Venez, bergers et bergères... Les Anges dans nos campagnes...* »

Et celui qu'ils gardaient pour la fin :

« *Ecoutez les Anges qui chantent*

Gloire à notre Roi nouveau-né !... »

Qu'est-ce qui m'a poussé alors à lever les yeux ? Mystère. En tout cas, voilà que je regarde les étoiles, et que j'aperçois un grand astronef des Forces Galactiques immobile au-dessus de nous. Un astronef ? Ou du moins un engin qui y ressemble. Une sorte de doigt géant qui serait pointé en direction de l'estrade. Le septuor l'avait vu comme moi. La trompette de Gabriel fait un couac lamentable et les six chanteurs cafouillent de la même façon. A pré-

sent tous les occupants de la salle ont aperçu l'astronef. On entendrait voler une mouche dans les Verts Pâturages.

Soudain, un cri retentit. C'est Mike. On le croirait hypnotisé par le doigt gigantesque. Il agite les bras. « Non ! Non ! Vous n'avez pas compris ! Nous ne pouvions faire autrement ! Il ne nous était plus possible de soutenir la concurrence. Il faut être fou pour résister quand la bataille est perdue. Maintenant, nous sommes au moins bons à quelque chose ! Ici, nous pouvons... »

Et alors un éclair jaillit du « doigt » pointé, qui part en flèche et inonde l'estrade d'une lueur aveuglante. Un rayonnement terrible, tel qu'on n'en a jamais vu. Le Septuor devient tout rouge. Puis orange. Puis jaune. Vert. Bleu. Violet. Puis plus rien. Le doigt a disparu. Il n'y a plus que Mike et ses frères effondrés sur l'estrade.

Je fonce. J'arrive le premier. Seul, Mike vit encore. J'appuie sa tête contre mon genoux. « Mike... Mike ? »

Il ouvre les yeux, mais ne me voit pas. C'est comme s'il regardait quelque chose à travers moi. « Je n'aurais jamais cru que ce serait ainsi... » dit-il.

— « Quoi ? »

— « L'Armagédon (1)... » Et, ce dernier mot exhalé, il meurt.

L'Armagédon ? Qu'a-t-il voulu dire, d'après vous ?

Traduit par René Lathière.
Titre original : Kingdom come, Inc.

---

(1) Lieu symbolique où l'Antéchrist et les rois antichrétiens livreront leur dernier combat (Apocalypse de Saint-Jean). Synonyme de fin du monde.

SOPHIE CATHALA

Une histoire de flûte

Un petit air de flûte, un homme mystérieux, une étrange jonction entre deux points éloignés dans l'espace, il n'en faut pas plus à Sophie Cathala pour bâtir un conte fantastique dans la bonne tradition, à la trame toute simple, à la fois limpide et énigmatique.

RIDICULE. C'est exactement ce qu'avait grincé l'employé de chemin de fer espagnol, lorsqu'elle s'était enquise de la voie de départ.

— « Vous rêvez ? Un train qui partirait de Barcelone pour aller aboutir dans un tout petit patelin, près d'Alicante ? Et il servirait à quoi, au juste, votre train ? »

Cela, elle n'en savait rien. Elle comprenait très bien la réaction de l'employé. Elle-même avait haussé les épaules lorsque, le premier, Ian avait prétendu que ce train était mentionné sur l'indicateur Chaix.

— « *Et décidément, vous tenez à aller à Guardamar ? En Espagne ? Vous ne préférez pas m'accompagner en Italie ?* »

— « *Ian, je vous répète...* »

— « *Siloé, je me suis juré de vous emmener là-bas, morte ou vive...* »

— « *Ian, je vous en prie, soyons sérieux ! Dans une heure, je prends l'avion pour Barcelone !* »

— « *Très bien. Donc, de Barcelone à Guardamar... Attendez, justement, j'ai ici l'indicateur Chaix. Ah ! incroyable ! Un train juste pour vous ! Regardez ! Et direct encore...* »

Barcelone-Guardamar. Parfaitement. Ce train était mentionné sur le Chaix, indicateur réputé sérieux. L'employé n'avait qu'à vérifier. De l'ongle, elle soulignait une ligne précise sur le livre : « *Barcelone-Guardamar, départ 3 h 46.* » L'employé, lui, louchait par-dessus la main de Siloé, et le front crispé :

— « Exact, » dit-il, « exact. Mais ça fait dix-sept ans que je

travaille dans la gare de Barcelone et je n'ai jamais entendu parler de ce train. D'ailleurs, ici, pas de train qui parte à 3 h 46. Jamais. Demandez à quelqu'un d'autre, aux services renseignements... On ne sait jamais... Tenez, de toute façon, vous pouvez prendre votre billet... »

Personne, personne dans cette immense gare de Barcelone, ne savait d'où partait le train formellement indiqué sur le Chaix. Et, chaque fois, Siloé devait brandir son indicateur sous les yeux de ses interlocuteurs pour les contraindre à convenir que, peut-être, il pouvait exister une voie d'où partait le train de 3 h 46 pour Guardamar.

Mais Siloé n'abandonnait pas aisément une partie entamée : puisque le Chaix mentionnait le train, le train existait forcément. Tout en maugréant contre l'incurie de l'administration espagnole, elle parcourut l'une après l'autre toutes les voies de la gare. Ne découvrit rien. Alla dîner d'une paella arrosée d'un excellent Valdepenas et revint à la gare.

— « Un train pour Guardamar ? Pas de train pour Guardamar. Par contre, vous pouvez, en changeant à Valence et Alicante... »

Elle s'éloignait déjà. Deux heures du matin. La gare était presque vide. Seuls, tout au bout d'un quai, deux ou trois voyageurs demeuraient, en attente auprès de leurs valises. Elle s'approcha d'eux.

— « Le train de 3 h 46 pour Guardamar ? Il ne va pas tarder. J'ai l'habitude de le prendre. Tenez, il entre en gare... »

Ian avait eu raison, et dès qu'elle fut confortablement installée, seule dans son compartiment — les gens sont stupides de prétendre que les trains sont bondés en Espagne ! — elle sourit d'aise. Ian avait eu raison de l'inciter à prendre ce train, au lieu d'un omnibus quelconque. Ainsi arriverait-elle plus tôt dans la maison que, là-bas, sans connaître le village, elle avait louée pour l'été.

Le train file, file, dans une nuit claire et tiède. Paris est loin. Loin ces derniers moments passés auprès de Ian, déjeuner de soleil.

— « *Pourquoi ne pas me suivre en Italie, Siloé ?* »

— « *Pourquoi ne m'accompagnez-vous pas en Espagne ?* »

— « *Je dois aller là-bas, comme chaque année. Et de toute façon, vous viendrez m'y rejoindre.* »

Sourire de Siloé :

— « Allons, je ne vous connais pas. Pensez-vous que j'aie l'intention de partir en vacances avec un homme rencontré la veille ? »

Et maintenant, c'est Ian qui sourit, en grattant le menton de la chatte affalée sur ses genoux :

— « J'aimerais que vous acceptiez simplement de me suivre. Ne m'obligez pas à venir vous chercher à Guardamar. Vous devriez comprendre que je suis capable de tout pour... »

— « Eh bien, venez donc m'y chercher. Je ne vous connais pas, je ne vous connais pas assez. Je ne m'engage jamais à la légère. »

Il sourit toujours :

— « Et pourtant, depuis vingt-quatre heures, nous nous sommes à peine quittés... »

— « Diable oui, Ian. C'est bien ce qui m'affole. Heureusement, je pars demain matin pour Guardamar. Il sera toujours temps, à la rentrée, de voir si...

Il a saisi une petite flûte et module, très doucement, une musique aigre. La chatte s'est redressée, a bondi sur le plancher et le regarde, oreilles aiguës, pattes frémissantes. Siloé se penche vers la chatte, mais la bête saute sur une chaise, ses yeux jaunes fixés sur le joueur de flûte... La petite musique se fait acide, acide... C'est sur l'épaule de Ian que Siloé pose la main...

Siloé s'ébroua et, se levant, jeta un coup d'œil par la portière de son compartiment : le diable sait pour quelle raison, elle avait cru entendre la flûte dans les couloirs du wagon. Il devenait nécessaire qu'elle dorme : la fatigue faisait bourdonner ses oreilles, et Guardamar était encore loin.

Le village ressemblait exactement à l'idée que, de loin, Siloé s'en était faite. C'est-à-dire à beaucoup de petits ports de pêche espagnols, à ceci près qu'on y rencontrait peu de touristes. Pas de palaces, pas de snack-bars, mais des maisons basses et blanches, groupées en rond au pied de la tour en ruine d'un château-fort, quelques palmiers disséminés dans les rocailles et, longeant la mer, une pinède où le soleil dru faisait frire les cigales.

Population tranquille, souriante mais discrète. Tout d'abord, Siloé s'en étonna, puis comprit qu'à Guardamar elle pourrait se reposer en paix ; elle tenait trop à éviter les fâcheux pour ne pas s'en réjouir. Ainsi avait-elle évité de donner son adresse à qui que ce soit. Pas même à Ian, le jour de son départ. Elle s'en félicita car, déjà, elle s'interrogeait moins sur la personnalité de cet homme qu'elle connaissait si peu.

Les premiers jours au village, partagés entre les longues stations au soleil sur la plage de sable qui n'en finissait pas, les bains dans une mer chaude et tranquille, le sommeil dans une chambre fraîche et les repas à la *posada* voisine dont le patron était pratiquement muet, les premiers jours au village passèrent très rapidement.

Une après-midi, elle s'apprêtait à aller examiner de plus près la tour qui dominait le village, lorsque le facteur glissa une lettre sous sa porte. Enveloppe « par avion », affranchie en Italie. Qui, mais qui donc avait pu libeller ainsi l'adresse : « *Mademoiselle Siloé, Guardamar, Espagne* » ? Le miracle était encore que les postes aient acheminé cette lettre jusqu'à sa destinataire. Siloé décacheta l'enveloppe, et prit connaissance de la signature : *Ian*.

Une lettre très douce, parlant de ciel clair dans une île d'Italie, tout près de Naples, de mer trop bleue, et surtout d'elle-même, de Siloé. Une lettre l'invitant de façon pressante à le rejoindre, là-bas, dans cette île. Une lettre précisant qu'on espérait Siloé, qu'on l'attendait, et qu'elle ne pouvait manquer de se rendre à une invite aussi tendre : on avait besoin d'elle, de son âme, de sa vie, pour pouvoir vivre.

En s'acheminant vers le fort, Siloé se répétait que si Ian tenait tant à la voir, il pouvait aussi bien sauter dans le premier bateau ou le premier avion en partance pour l'Espagne. Pour elle, et bien qu'elle eût goûté le charme des heures fugaces passées en compagnie de Ian, elle n'envisageait que des vacances paisibles, et en Espagne, s'il vous plaît, comme à l'habitude, non en Italie. Pas de passion, au nom du ciel ! Pas de folies !

De longs tentacules serpentaient sur le chemin qui montait à la tour : plantes grasses verdâtres et suintantes, portant des fruits flasques et éclatés que Siloé écrasait en marchant. Un soleil blanc, et pas d'ombre. Quant à la tour, comme Siloé s'y attendait, elle n'était plus qu'un gros tas de vieilles pierres empilées les unes sur les autres. — Et pouvez-vous m'expliquer pourquoi les gens s'attendrissent toujours devant les ruines ? Siloé, elle, Dieu merci, n'était pas dupe de la littérature, qu'elle fût fantastique ou poétique ! — Du moins, tout en soufflant un peu et en s'appuyant sur un mur écroulé, pouvait-elle jeter un coup d'œil sur la campagne avoisinante.

Tout au bas du rocher que couronnait la tour, une rivière. Malgré la saison, de l'eau stagnait entre les berges de roseaux.

Au bord de l'un des bras à sec de la rivière, un moulin arabe, selon toute évidence abandonné depuis des siècles et prisonnier de vases desséchées et craquelées, abritait sous son ombre un pâtre qui jouait de la flûte. Autour de lui, ses chèvres noires paissaient l'herbe rousse de la berge.

Siloé essuya son front moite de sueur et descendit vers le moulin. Brusquement, l'idée venait de jaillir en elle : acheter la flûte du berger et la rapporter à Ian, par jeu, au retour des vacances. Ian jouait de la flûte comme d'autres tripotent un trousseau de clefs : machinalement. N'avait-elle pas fait sa connaissance une nuit où, assis sur l'un des bancs de la place Saint-Sulpice, il prétendait attirer les rats qui gîtent sous les grilles des arbres en les charmant aux sons de l'un de ses flûtiaux ? Attirer des rats en jouant de la flûte ! Ridicule !

Peu à peu, et sautant de roche en roche, elle se rapprochait du vieux berger dont les doigts caressaient la flûte de roseau. Mais au moment où, toute proche de lui, elle allait le saluer, elle leva les yeux vers les fenêtres du moulin arabe. Debout dans l'embrasure d'une croisée, Ian lui souriait.

Un temps d'arrêt. Un cri :

— « Ian ! Mais comment se fait-il... »

Ian disparaît de la fenêtre. La musique s'arrête. Surpris par la voix de l'étrangère, le berger a cessé de jouer. Elle bredouille vaguement deux ou trois mots d'excuses et, courant, passe devant lui pour se précipiter dans le moulin.

Elle n'alla pas loin. Dès qu'elle fut à l'intérieur, elle s'avisa que, des ruines, il ne restait plus qu'une carcasse vide, sans plancher du sol jusqu'au toit. En aucun cas Ian n'aurait pu parvenir à la fenêtre où elle l'avait découvert accoudé. A plus forte raison s'y tenir debout.

N'importe. Elle savait bien, elle, qu'elle n'était pas une seconde dupe d'hallucinations. Elle avait vu Ian, elle l'avait bien vu et reconnu. Elle l'appela plusieurs fois, et l'écho répercuta longtemps sa voix dans des ruines.

— « Ah ! mais ! » gronda-t-elle, en sortant.

Elle buta sur le berger, en attente devant la porte par où il l'avait vue disparaître. N'avait-il pas rencontré un homme qui sortait en courant du moulin ? Et, auparavant, n'avait-il pas remarqué un étranger dans les parages ?

Le berger fronça le nez, la regarda avec une commisération sou-

riante et finit par lui conseiller de ne pas rester trop longtemps tête nue au soleil. Comme, les mâchoires crispées, elle s'apprêtait à s'éloigner, il lui tendit un petit fagot d'herbes parfumées.

— « Tenez, » dit-il, « je les ai ramassées dans la montagne. C'est aussi bon dans la cuisine que pour éloigner les vapeurs malignes. »

Elle remercia et, sans plus songer à faire l'acquisition de la flûte, rentra chez elle, la botte d'herbes sous le bras.

Mais sur le chemin, en repensant aux paroles du pâtre, elle eut un sursaut d'irritation et jeta les herbes.

Des vapeurs ! Des vapeurs ! Et pourquoi pas des fantômes ? Siloé ne croyait pas aux fantômes ; à plus forte raison ne croyait-elle pas aux fantômes d'êtres vivants et bien portants. Elle se connaissait un jugement sain, un esprit lucide, un sens critique acéré à l'égard d'elle-même, une absence presque totale d'imagination, et aucun médecin n'avait jamais décelé en elle des tendances aux hallucinations. Des fantômes, ah ! vraiment ! De tout ceci, il ressortait que Ian se trouvait à Guardamar et qu'il se moquait d'elle.

Comment était-il parvenu au village, elle ne tarderait guère à l'apprendre. La lettre reçue de lui, une heure auparavant ? Il l'avait fait poster par un ami, de sa fameuse île au sud de l'Italie, juste pour corser un peu la surprise qu'il ferait à Siloé en apparaissant... Ou encore l'avion qui l'avait amené avait été plus rapide que le courrier... ou encore... Il devait l'attendre, en ce moment, devant la porte de la maison... Trop peu de touristes vivaient seules, à Guardamar, pour qu'il éprouvât de la peine à découvrir son adresse... Il devait l'attendre, en ce moment...

Elle pressa le pas et se trouva déçue en constatant que personne ne l'attendait devant sa porte. Elle entra chez elle, s'enferma, relut la lettre, se persuada qu'elle avait dû rêver devant le moulin arabe, en fut sérieusement affectée, prit un somnifère et s'endormit jusqu'au lendemain matin.

Ce jour-là, une nouvelle lettre de Ian lui parvint. Même enveloppe, même signature, mêmes variations en arabesques autour du même thème obstiné : elle devait venir le rejoindre en Italie. A la fin du message, il avait noté son adresse. Cette fois, elle lui répondit. Bien entendu, elle affirma qu'elle entendait demeurer en Espagne et qu'elle lui saurait gré de ne pas insister. Si le hasard

les réunissait, il serait bien temps de se retrouver à Paris, mais pour elle, elle ne ferait rien pour provoquer ce hasard.

Mais le soir, lorsqu'elle se retrouva seule, tentant vainement de s'intéresser au roman policier qu'elle tenait en mains, elle ne parvint pas à retrouver son calme. De la montagne, lui parvenaient les échos d'un pipeau, et elle se tournait dans son lit, cherchant désespérément le sommeil. A l'aube d'une nuit d'insomnie, elle dut convenir qu'elle brûlait du désir d'aller rejoindre, là-bas, cet homme que, par ailleurs, elle avait presque totalement oublié : vingt-quatre heures passées avec lui n'avaient pas suffi pour qu'elle puisse prendre son être sur le vif, et depuis son arrivée à Guardamar, les souvenirs, peu à peu, s'estompaient.

Au moment où elle s'aperçut que, patiemment, elle essayait de reconstituer, pièce par pièce, la physionomie de Ian, comme on travaille à un puzzle, elle avala un cachet de somnifère et, après un grand moment, s'endormit.

Les trois jours suivants, elle reçut trois nouvelles lettres de Ian. Le ton en était changé. Un ton presque suppliant. Et lorsque Ian écrivait : « *Je ne suis déjà allé que trop loin. Cette fois, le jeu me dépasse. Ne me contraignez pas, je vous en prie, à vous attirer malgré vous...* », Siloé découvrait, pour légitimer une fuite vers l'Italie, des raisons que sa raison ne pouvait élucider. Mais pour lutter contre ses fous désirs de départ, elle lisait et relisait les lettres : lettres d'illuminé, de désaxé, que l'attitude si calme et si désinvolte de Ian, à Paris, n'aurait pu laisser prévoir.

Le troisième jour, après une bataille épuisante avec elle-même — bataille dont elle sentait bien le puéril — elle décida formellement de ne plus répondre à Ian, de ne pas le rejoindre en Italie et de fuir absolument ce déséquilibré après les vacances. Rassérénée par cette résolution énergique, elle put enfin recommencer à vivre en paix.

Le lendemain, alors qu'elle s'était résolue à déchirer les prochaines lettres de Ian sans même les décacheter, le facteur ne passa pas. Ni les trois jours qui suivirent. Rassurée, Siloé pensa que Ian, lassé, passait à d'autres exercices et adressait sa prose à quelque autre dulcinée plus accessible.

Un nouveau dimanche arriva, avec la fête de Santiago, patron du village. Le soir, toute la population suivit, un cierge allumé à la main, la statue de Monsieur Saint-Jacques, toute illuminée,

portée à bras d'hommes et précédée d'un vieil homme qui jouait, sur une petite flûte, une mélodie lente et triste.

Siloé, dès l'apparition du cortège, était descendue dans la rue où, tout en suivant la procession, des gamins faisaient éclater des pétards. Elle s'abritait dans un coin de porte lorsqu'un homme la frôla. « Siloé... » chuchota-t-il avant de se perdre dans la foule. Siloé crut à un étourdissement : une fois de plus elle venait de reconnaître Ian. Il ne pouvait s'agir que de lui, et non d'un sosie : ce profil était bien le sien, comme était la sienne la démarche de cet homme qui s'éloignait, là-bas, au coin de la place. Et ne l'avait-il pas appelée ?

Elle se jeta en avant, se fraya un passage parmi les processionnaires qui égrenaient des litanies, courut vers la place et, comme elle voyait Ian tourner dans une rue qui menait à la plage, elle l'y suivit.

Parvenue sur la plage, elle s'aperçut qu'elle était seule. Elle se laissa tomber sur le sable humide, se ramassa sur elle-même, enfouit son visage dans ses bras refermés et sentit qu'elle claquait des dents.

— « Non, » gémit-elle, « non, non. »

Elle s'efforça de se détendre, d'aspirer profondément et, étendue sur le dos, face au ciel ruisselant d'étoiles, de se reprendre. Elle ne savait plus. Plus rien, sinon que Ian devait se trouver là, tout près, tout proche, et qu'il s'amusait à la persécuter. Depuis le départ de Barcelone, il avait toujours été auprès d'elle : dans le train, qu'il avait lui-même indiqué, à la fenêtre du moulin arabe, et tout à l'heure devant la porte. Maintenant, il l'attendait, peut-être dissimulé derrière l'un des bateaux échoués sur le sable de la plage. Mais pourquoi ne se montrait-il pas ? Pourquoi prolongeait-il ce jeu cruel ? Cherchait-il à l'effrayer ?

— « Ian ! » cria-t-elle. « Ian ! Je vous ai vu ! Pouce ! Je ne joue plus ! »

Elle s'était redressée sur les genoux et appelait à pleine voix. Il allait venir, tout lui expliquer, lui dire les raisons de cette plaisanterie stupide, et elle comprendrait, oh ! oui, elle comprendrait tout, pourvu que le jeu cesse.

« Ian ! appelait-elle. « Ian ! »

Elle accepterait de partir pour l'Italie, pour n'importe où, dès qu'il serait auprès d'elle ; elle se rendrait, elle le suivrait, s'il le voulait. Elle n'en pouvait plus, la peur et une fatigue subite

la clouaient au sol, mais elle le suivrait. Pourvu, pourvu que ce jeu cesse !

Debout, maintenant, elle fouillait la nuit des yeux, tendant l'oreille pour surprendre le moindre murmure, malgré le bruit des vagues sur le sable. Et elle entendit, effectivement. Elle entendit une petite musique acide, suavement ironique, une petite musique de flûte, provenant d'un groupe de barques couchées sur le sable.

« Vous êtes là ! » cria Siloé. « Je le sais ! Je vous entends ! »

Trébuchant un peu, elle courut vers les bateaux. Puis s'arrêta un instant, pour déterminer la provenance exacte de la musique. Celle-ci s'était tue.

Siloé élargissait les yeux. Elle avança d'un pas et vit alors une ombre se détacher des barques, et courir vers la mer.

— « Siloé ! » lança la voix joyeuse de Ian.

Il avait déjà plongé dans les vagues. Cette fois, elle ne le laisserait pas échapper. Nageuse émérite, elle se faisait fort de le rattraper à la course.

— « Attendez-moi donc, » cria-t-elle.

Avec un petit rire sec, un peu rageur, elle se défit de sa robe et de ses chaussures, qu'elle abandonna sur le sable, et plongea à son tour. Loin devant elle, elle entendait les échos d'un crawl régulier. Lorsqu'elle ne perçut plus que le bruit de la mer qui gonflait, elle nageait depuis des éternités et se trouvait déjà loin du rivage. Un peu désemparée, elle s'arrêta pour reprendre souffle.

Une grande vague la coiffa : elle but un peu, se redressa et se retourna vers la plage. Elle ne la reconnut point : au lieu de la vaste grève de sable blanc dont elle avait l'habitude, elle crut discerner, très loin devant elle, une haute falaise de rochers déchiquetés, implacablement éclairée par une lune ronde.

Une nouvelle vague fit basculer Siloé, et elle mit plusieurs secondes pour émerger. La fatigue alourdissait ses jambes. Une fatigue très douce, presque agréable. Siloé entendait de plus en plus nettement le fracas sourd de la mer se brisant en frange laiteuse sur les rochers de la falaise.

« Ian, » murmura-t-elle pour elle toute seule, « quelle blague idiote vous m'avez faite là ! »

On ne parvint jamais à identifier le corps de la femme nue, retrouvée par des pêcheurs au pied d'une falaise de l'île de Procida

(province de Naples, Italie). Par contre, dans la mesure où Ian fut ramassé tout habillé sur la grève de Guardamar (province d'Alicante, Espagne), on découvrit rapidement son identité après examen des papiers qu'il gardait dans ses poches. Tout au plus s'étonna-t-on de ne l'avoir jamais rencontré dans le pays et se posa-t-on des questions au sujet de la petite flûte sur laquelle ses mains étaient restées crispées...

GEORGE COLLYN

Le système Altrego

George Collyn est un jeune auteur anglais qui figure fréquemment au sommaire de **New Worlds,** le magazine britannique qui fait beaucoup parler de lui actuellement aux U.S.A. puisqu'il est le bastion de la nouvelle vague de la S. F. (The New Thing). **Le système Altrego** a été sa première nouvelle à paraître aux U.S.A., et peut-être cela explique-t-il qu'elle ne reflète pas les audaces formelles qui sont l'apanage des jeunes auteurs de **New Worlds.** Sur une idée surprenante et même choquante, il réussit à dépeindre en quelques pages une société future enlisée dans l'ennui et qui a élevé l'indiscrétion à la hauteur d'un loisir populaire. Mais n'est-ce pas là un sujet bien actuel ?

Si j'étais resté avec les autres et que nous nous soyons tenu les coudes pour faire équipe, rien ne serait sans doute arrivé — car nous aurions pu nous protéger mutuellement, au lieu de connaître l'isolement dans l'insécurité. Or le fait est qu'il suffisait que nous nous regardions pour avoir les nerfs à vif.

Il est vrai que, sur nos cinquante ans de cohabitation, il n'y en eut que dix en état de stase. Mais dix années d'existence en vase clos suffisent pour que le moindre travers de ses compagnons devienne insupportable à un être humain. Les manies les plus innocentes en elles-mêmes font sur vous des effets ravageurs quand vous en êtes le témoin à longueur d'année. Cela est vrai, en particulier, lorsque les conditions de vie vous privent de toute intimité et que chaque fonction, à l'état de veille, doit s'accomplir à la vue de vos compagnons, et inversement.

Au début nous avons été obligés de rester groupés pour assister aux réjouissances officielles qui fêtaient le retour du premier vaisseau spatial ayant voyagé au-delà du système solaire. Quand ces réjouissances ont pris fin nous avons poussé un soupir collectif de soulagement et nous sommes partis chacun de notre côté, pour chercher à nous adapter individuellement à un monde qui avait vieilli de cinquante ans, alors que nous n'en avions pris que dix de plus.

Nos réactions varièrent selon le tempérament de chacun. Peter, notre capitaine, prit un plaisir évident à nous représenter aux banquets, réceptions et réunions publiques organisés en notre honneur. Il se réjouit de son rôle de vedette et il eut bien de la chance.

Mais, privés de son soutien, nous nous sommes tous divisés en trois écoles distinctes. Il y a eu les je-m'en-fichistes qui plongèrent dans leurs vies nouvelles avec l'insouciance du poivrot fonçant dans le brouillard. D'autres visitèrent cet étrange monde nouveau, qui avait pour eux cet attrait que l'inconnu a toujours exercé sur les explorateurs. Mais la plupart d'entre nous — et j'étais du nombre — n'ont pu s'adapter à un monde d'autant plus bizarre que son aspect familier nous obsédait. Dans l'année qui suivit notre retour il y eut quatre suicides parmi les vingt-huit membres de notre équipage. Quant aux autres, ils se replièrent sur eux-mêmes, en excluant le monde extérieur.

A vingt-trois ans, la pensée des problèmes inhérents au retour, avec dix ans de plus, dans un monde qui a évolué au cours d'un demi-siècle de progrès social et technologique — paraît sans importance. Pour un homme jeune, le progrès doit rester une conception abstraite, simplement parce qu'il ne possède pas un recul suffisant pour mesurer avec le passé l'accumulation des menus changements qui peuvent, au cours des années, révolutionner un monde de vie.

J'avais, bien entendu, eu connaissance d'une génération plus ancienne qui avait critiqué le monde que ses cadets étaient en train de créer. Mais mes aînés avait eu au moins l'occasion de façonner le monde. Ils avaient vu des « innovations » mais, parce qu'ils avaient vécu pendant toute l'époque où elles avaient eu lieu et n'avaient pas dû les assimiler d'un seul coup, ils étaient moins conscients d'un « changement ».

Personne, et moi le premier, alors âgé de vingt-trois ans, n'aurait pu prévoir le choc émotif que produirait sur nous notre retour de l'espace dans un monde qui s'était transformé au point d'être méconnaissable. C'était comme une deuxième naissance, mais en ayant déjà nos idées personnelles et nos préjugés, en désaccord avec les normes sociales en cours.

On pouvait trouver le courage de prévoir certaines réalités pénibles — mais vos conjectures étaient bouleversées par l'imprévu. Je m'étais dit que mon père serait mort à mon retour ; que ma

belle-mère — une jeune personne de mon âge qu'il avait épousée en secondes noces — serait une vieille femme ; que ma petite demi-sœur, que j'avais quittée piaillant dans son berceau, aurait la cinquantaine et pourrait être grand-mère. Voilà ce que j'envisageais — mais j'étais loin de m'attendre au progrès formidable des remèdes et du traitement en gérontologie. Je fus accueilli à l'aéroport par mon père, qui était centenaire. Non seulement il était bien en vie, mais il semblait plus jeune que moi, dont les trente-trois ans étaient durement marqués par la tension de la dernière décade. Cette rencontre me fit mal au ventre, comme si j'assistais à quelque perversion contre nature.

Mais plus encore que ces bouleversements très personnels, ce fut la grisaille générale qui me révolta. Non pas tellement celle de la cité, bien que la vue des blocs massifs de ciment qui passaient pour de l'architecture et des ternes salopettes qui tenaient lieu de vêtement aux hommes comme aux femmes fût assez déprimante. C'était surtout la grisaille du mode de vie qui m'obsédait. Ces gens avaient peut-être supprimé la sénilité, mais ils avaient détruit en même temps la joie de vivre de la jeunesse. Dans les rues laides les passants déambulaient avec leurs vêtements laids et leurs visages semblaient plus laids que tout. Atones, inexpressifs et mornes, on eût dit qu'ils regardaient, mais sans rien ressentir.

Ajoutez à tout cela les progrès technologiques d'un demi-siècle et rendez-vous compte de ma confusion. Il y avait un véhicule sans conducteur appelé robo-cab ; un nouveau moyen d'expression en matière de spectacle baptisé Altrego et divers autres gadgets dont les noms saugrenus me parurent incompréhensibles. En fait, je ne connaissais ni le fonctionnement, ni l'usage auquel étaient destinées ces nouvelles inventions, bien que des gens pleins de bonne volonté fussent disposés à me les expliquer. Je me suis contenté de me boucher les oreilles et, dès que j'eus l'autorisation de partir, je me suis réfugié dans un appartement que l'agence spatiale avait loué pour moi.

Cet appartement comprenait cinq pièces perchées, dans un splendide isolement, au sommet d'une de leurs montagnes artificielles. Il ne possédait qu'une seule invention moderne : un distributeur automatique de nourriture. C'était au moins un avantage que j'appréciais, car cela me dispensait de tout contact avec le monde extérieur. Pour le reste, j'avais mes livres et mes disques,

qui me permettaient de passer le temps. Au début je me suis obstiné à faire marcher la vidéo en espérant que par son intermédiaire j'arriverais à connaître et à admettre ce monde. Mais, pour quelque raison, la vidéo avait perdu sa vogue et je ne pouvais capter que les programmes à mi-temps de deux chaînes. Etant donné que presque tous les sujets traités m'étaient incompréhensibles, je me suis rabattu sur la lecture et la musique de Bartok et de Schoenberg. Et j'ai passé une grande partie de mon temps soit à dormir, soit à me plonger dans une rêverie morose.

Mais j'eus beau essayer d'oublier le monde, le monde refusait de m'oublier. Le courrier affluait sous ma porte et le téléphone n'arrêtait pas de sonner. Excédé, j'ai brûlé l'un en entier et débranché l'autre. Il s'ensuivit que je faillis passer en cour martiale pour n'avoir pas assisté à une réception présidentielle, soit que j'aie détruit l'invitation, soit que je ne l'aie jamais reçue. Je finis par engager un employé qui fut chargé de prendre toutes les communications et d'ouvrir toutes les lettres, en ne me passant que celles qui lui semblaient vraiment dignes d'intérêt. Le même employé me servait d'agent pour toutes mes transactions avec l'extérieur. Je ne saurais dire quel mérite présenta Barbara Fellin aux yeux de cet homme. Elle prétendait être ma belle-sœur, ayant épousé un de mes frères, né après mon départ et mort accidentellement avant mon retour. Nos liens de parenté ne lui auraient pas donné d'office le droit de s'adresser à moi, car j'avais mis ma famille à l'index. Néanmoins, mon censeur jugea utile de me passer la communication — pour mon plus grand malheur.

Elle désirait m'inviter à une réception. J'eus dans l'idée que ce serait un de ces raouts où l'on convie les gens pour leur exhiber des personnalités en vogue comme des bêtes curieuses et que je devais en être une des vedettes. Il me semblait impensable d'y aller, car c'était tout à fait contraire à mon état d'esprit d'alors. Et pourtant, quand elle eut raccroché, j'avais en fait accepté l'invitation ; et de telle manière qu'il m'était impossible de me dédire plus tard.

Toute la suite des événements suffit à me convaincre du caractère inéluctable de la Fatalité. Rien n'aurait dû m'arriver de ce qui m'est arrivé ; depuis la communication de Barbara Fellin jusqu'à ma promesse de me rendre à sa réception. J'ai peine à croire que j'ai cédé à ses instances. J'ai dû plutôt éprouver un brusque revirement dans ma sensibilité, une impulsion aussi vive que celle qui m'avait fait vivre dans l'isolement.

Cette réception me réintégra dans un monde que je croyais disparu. Si le grand public était terne et d'une grisaille uniforme, cette réunion présentait une débauche de couleurs. J'avais hésité à m'y rendre, mais parce que j'ignorais qu'il existait encore des bons vivants et de joyeux compagnons. Quand je me fus retrempé dans cette ambiance gaie et colorée, mes nerfs tendus se décontractèrent et, pour la première fois depuis un an, je repris goût à la vie.

La maîtresse de maison fut pour moi, momentanément, la seule ombre au tableau. Elle faisait la petite folle, comme ses faux airs pétrifiés d'adolescente semblaient le lui permettre. J'ignorais son âge exact. J'étais trop écœuré par la conservation artificielle pour chercher à le connaître. Mais elle ne paraissait pas avoir plus de dix-neuf ans et s'habillait et se comportait en conséquence. Pendue à mon bras, elle me regardait dans les yeux avec toute la ferveur d'une petite jeune fille qui a le béguin pour un héros.

Elle remarqua que je boîtais et y fit tout de suite allusion — à mon grand embarras. J'essayai de minimiser l'accident dont j'avais été victime, mais elle proclama à voix haute, de façon que toute la société puisse l'entendre, que je ne devais pas chercher d'excuse, car elle trouvait mon cas très émouvant et admirait l'immense courage des astronautes. Gêné par tous les regards que je sentais fixés sur moi, je me suis laissé entraîner par elle, avec l'impression d'être un héros tragique à la Byron, dans un salon du XIX[e] siècle.

Pendant quelque temps je fus de nouveau satisfait. J'allais et venais parmi les invités, mangeant, buvant et échangeant des lieux communs sur tel ou tel sujet banal qui, se prêtant bien à une discussion détaillée par son caractère superficiel, n'avait pas changé depuis cinquante ans.

Il y avait une fille qui se tenait seule dans l'une des pièces intérieures. Je me mis à la contempler et, malgré moi, je lui souris. On ne pouvait pas s'empêcher de sourire à cette fille ; elle avait un tel rayonnement de calme, de chaleur et d'amitié. Elle s'intéressait à cette réunion et y participait, néanmoins pas entièrement, de sorte qu'elle formait une sorte de havre de paix au milieu d'une tempête qui se déchaînait autour d'elle avec tant de frénésie, sans l'attendre. Elle était seule, mais ne se tenait pas à l'écart, souriant aux invités, ses lumineuses prunelles remplies de bienveillance et de douceur.

J'avais déploré le manque de couleur de ce monde nouveau,

mais cette fille, toute en noir et blanc, était plus sensationnelle que si elle avait porté une pourpre tapageuse. Son visage et ses épaules avaient une peau dont l'éclatante blancheur était aussi pure que celle des perles, tandis que ses longs cheveux étaient d'un noir si profond qu'ils semblaient avoir des reflets violets. Sa robe, du même noir brillant, avait une coupe sévère et classique, descendant jusqu'à ses chevilles en toute simplicité.

Elle m'attirait à la manière d'un aimant et les autres invités s'écartèrent un instant pour laisser un passage entre nous, comme si deux pôles magnétiques repoussaient tous les éléments qui leur étaient étrangers.

— « Bonsoir, » lui dis-je, « je m'appelle David Fellin. »

— « Je sais et je suis enchantée de faire votre connaissance, » répondit-elle, très simplement.

J'étais bien en peine pour engager la conversation. Il fallait que je dise quelque chose pour ne pas avoir l'air d'un hurluberlu. Pourtant, toutes les phrases qui me venaient aux lèvres me paraissaient ou bien trop rebattues ou bien trop cavalières pour la bonne impression que je cherchais à produire sur elle. Je fus tiré d'embarras par la maîtresse de maison, qui s'approcha de nous.

— « Ah ! vous avez fait connaissance, » s'écria Barbara. « Je suis si contente ; c'est Marion Watkins, vous savez. »

Elle m'avait soufflé ces derniers mots à l'oreille, sur un ton de confidence théâtrale, que la moitié de l'assistance dut entendre. Je me sentis un peu confus, d'abord parce que je ne connaissais pas le nom qui, selon toute évidence, était celui d'une personnalité, ensuite parce que je ne pus résister à la mine amusée que prit Marion en entendant le trémolo solennel de Barbara. J'ai le regret d'avouer que j'éclatai de rire, à la grande déconvenue de mon hôtesse.

Barbara repartit papillonner de groupe en groupe et oublia vite dans sa tête de linotte la gaffe que j'avais commise en refusant le plaisir d'être le centre d'attraction de tant de gens. Laissé en tête à tête avec Marion, j'ai fini par rompre le silence en lui demandant :

— « Quand puis-je vous revoir ? »

— « Nous venons juste de faire connaissance, » répondit-elle et ses yeux palpitèrent, son nez frémit, sa bouche se retroussa et tous ses traits mobiles exprimèrent une jubilation communicative. « Pourquoi demandez-vous à me revoir alors que vous me voyez encore pour la première fois ? »

— « J'ai voulu dire loin de tous ces gens. Je voudrais vous voir et vous parler. Mais je n'aime pas les gens. »

— « Je sais. »

— « C'est la deuxième fois que vous dites « je sais ». Comment pouvez-vous en savoir si long sur moi alors que je ne sais rien de vous ? »

— « Ne savez-vous donc pas que vous êtes un homme mystérieux qui est le favori national du moment ? David Fellin, l'astronaute reclus ; l'ermite de la Tour du Bloc C ; l'homme qui a été dans les étoiles mais qui n'ose pas traverser la rue. De quoi a-t-il l'air ? Ne comprenez-vous pas que Barbara n'a pu réunir chez elle tant de gens que parce qu'ils espéraient faire votre connaissance ? »

Je fus pris de court et c'est à ce moment, alors qu'il me restait tant de choses à dire, que Barbara revint à la charge, comme un chien obstiné qui ne veut pas lâcher son os.

— « David, vous me causez beaucoup de soucis. Ceux de mes invités qui ne sont pas venus pour vous sont venus pour rencontrer Marion. Je ne peux pas laisser les deux vedettes de ma réception s'accaparer mutuellement. Venez donc que je vous présente à certaines personnes. »

Je fus entraîné malgré moi et dus subir le supplice de nouvelles présentations. Ayant perdu de vue Marion, je me sentis si malheureux que j'abrégeai la séance et filai à l'anglaise, sans la revoir.

Je l'ai revue, néanmoins. Tout simplement parce que, ayant obtenu de Barbara son numéro de téléphone, je l'ai bombardée de coups de fil jusqu'à ce qu'elle m'accorde un rendez-vous. Je ne sais pas comment j'aurais surmonté ma répulsion pour le monde extérieur si Marion m'avait demandé de l'affronter ; malgré tout, pour elle, je crois que j'aurais fait l'effort nécessaire. Quoi qu'il en soit, Marion, comme moi-même, et comme une infime minorité de personnes, nous avions le goût d'un mode de vie disparu avec le siècle précédent. Elle m'introduisit dans un monde tout à fait en marge, dont l'objectif était de satisfaire des goûts qui ne s'accordaient pas avec la grisaille contemporaine. Nous fréquentions ensemble des établissements où l'on mangeait de la viande naturelle et des légumes qui avaient poussé en pleine terre et non dans un quelconque réservoir chimique ; dans ces endroits les mets étaient apportés par des garçons et des serveuses de race

humaine ; dans ces endroits des chanteurs et des danseurs vivants nous divertissaient.

Bien entendu un tel train de vie était onéreux. Les repas au restaurant, les toilettes de Marion, tout cela — ce mode d'existence qui fut banal dans mon jeune temps, n'était plus que l'apanage d'une élite fortunée. Heureusement je recevais de l'Etat une pension assez forte pour me permettre de pareilles dépenses et Marion me paraissait également aisée.

— « Que faites-vous dans la vie ? » lui demandai-je un jour. « Vous semblez avoir une très belle situation. Etes-vous actrice ? »

— « Oui, » répondit-elle. « Oui, je pense qu'on pourrait m'appeler actrice. »

— « Mais où jouez-vous ? Il n'y a plus ni théâtre, ni cinéma, ni vidéo... »

— « Je joue sur la scène de la vie, » dit-elle. « Je vis intégralement pour les gens qui ne vivent qu'à moitié. »

Je ne la compris pas et pensai qu'elle parlait au figuré. Sans insister sur la question, je suis passé à un sujet plus anodin, comme si j'avais le pressentiment que la connaissance de la vérité ferait mon désespoir.

Je ne pense pas avoir demandé formellement à Marion de m'épouser. Cela fut sous-entendu à un moment donné de nos relations, par une simple allusion à notre mariage.

Nous dûmes transiger pour la cérémonie. Marion, comme il est naturel pour une femme, voulait qu'elle fût à grand tralala et aussi gaie que possible. Toujours aussi peu sociable, je voulais que nous soyons mariés rapidement dans la plus stricte intimité. En fin de compte, nous nous sommes mariés dans une des plus vieilles églises de la ville, en grand apparat. Mais seuls quelques amis intimes de Marion furent présents. Quant à moi, je n'avais pas d'invités — pas même de la famille.

J'avais réussi à acheter un avion de tourisme. Il m'avait coûté une petite fortune, car un tel appareil était devenu à l'époque une rarissime antiquité. Mais dès que la cérémonie eut pris fin et que je me fus envolé avec Marion, je sentis que j'en avais pour mon argent. Ayant goûté à la liberté de l'espace, j'ai laissé mes soucis tout en bas, avec ce monde terre à terre. Ma joie de voler, en compagnie de ma jeune femme, en tenant les commandes d'un avion, fut momentanément gâchée par la vue aérienne de la masse mor-

ne et grise des bâtiments qui s'étendaient d'un horizon à l'autre. Mais la nature est trop ancienne, trop astucieuse et trop puissante pour que l'homme parvienne un jour à la vaincre entièrement. La cité fut enfin dépassée et l'éternel verdoiement de l'herbe et des arbres succéda à la grisaille du béton.

Le soir venu, nous descendîmes vers le nid caché que l'agence spatiale nous avait trouvé — une maisonnette en pierres tapie dans un endroit où une vallée plantée d'arbres débouchait sur des sables d'argent. La mer était toute proche : on la voyait, on l'entendait, on sentait son odeur. Nous étions tout à fait seuls. Aucune route ne menait à cette vallée, qui n'était jamais inondée. Pendant une semaine nous nous sommes uniquement consacrés à nous-mêmes, sans nous occuper de rien d'autre.

Je ne trouve pas de mots pour exprimer mes sentiments d'alors. Peut-être que tous les amoureux éprouvent les mêmes, mais les sentiments ont un caractère si personnel que chacun croit vivre un roman qui n'est pas celui des autres. Ce que nous avons fait, au cours de cette semaine, paraîtrait risible ou choquant, si je devais l'écrire ou le raconter de vive voix — et pourtant c'était naturel et beau, à cause de notre foi mutuelle.

Toutes les craintes, l'aversion, le malaise avec lesquels j'avais abordé ce monde étrange disparurent dans la joie de notre mariage, de l'union de nos corps et de nos âmes.

J'avais été aigri par mon premier contact avec le monde et cette épreuve m'avait rempli d'amertume, mais ma vie avec Marion fit fondre lentement la barrière de glace dont je m'étais entouré.

Marion n'exigea pas que je change mon mode d'existence. Tout ce qu'elle demanda c'est que je ne cherche pas à le lui imposer. Elle allait et venait comme elle l'avait toujours fait, mais je me suis habitué progressivement à l'accompagner dans les restaurants et les magasins où elle avait des achats à faire. Et, à mesure que Marion me faisait rompre avec mon attitude réservée, ces sorties devinrent plus fréquentes. Je devins presque indulgent envers toutes les étranges coutumes du monde ; la seule chose que je ne tolérais pas c'était la curiosité presque hystérique avec laquelle certaines personnes me voyaient apparaître dans la rue. C'était, à mon idée, la conséquence de ma brève renommée d'astronaute. Donc, pendant quelque temps, je fus plein d'indulgence et heureux.

Puis commença le cauchemar. C'était par une belle matinée de printemps et je me trouvais seul dans l'appartement, Marion étant allée à un rendez-vous avec sa couturière. La sonnerie du téléphone retentit.

J'avais engagé mon agent pour intercepter tous les appels. Je crus donc pouvoir répondre en toute sécurité.

— « Je m'appelle Sheldon Walker, » déclara l'homme au visage lisse de bon vivant, « et je suis vice-président de la société Altrego. »

— « Malheureusement ma femme est absente, » répondis-je, persuadé qu'il voulait parler à Marion. Je savais à présent que Marion travaillait à la société Altrego, avec des appointements très élevés. On l'avait engagée comme actrice pour tout genre de spectacles que cette société produisait. Quant au genre de ces spectacles, je n'étais pas très fixé.

— « Je ne désirais pas parler à Marion, Mr. Fellin, » poursuivit l'homme, mais à vous. Vous serait-il possible de disposer d'une petite heure pour passer à nos bureaux ? J'ai une proposition à vous faire. »

Et j'ai accepté, que le Seigneur me pardonne !

Les locaux de la société Altrego étaient, grâce à l'adjonction d'une petite garniture de chrome et de panneaux d'acier inoxydable, un peu moins sinistres que leurs voisins dans le quartier des affaires. L'immeuble se singularisait aussi par la foule qui s'agglutinait dans la rue pour le contempler comme si c'était un sanctuaire ou un monument national. En descendant du robo-car qui m'avait amené, je sentis les yeux de tous ces badauds tournés vers moi et leur regard me fit fuir, comme l'éclat du soleil fait fuir un oiseau de nuit.

Je fus reçu comme un visiteur royal. Les portes s'ouvrirent à mon approche et une armée d'huissiers déférents me firent des courbettes en m'accompagnant à travers des couloirs jusqu'à la porte de Walker.

Sheldon Walker était aussi lisse, grassouillet et patelin en chair et en os que son image sur l'écran de mon téléphone. De même que Marion et moi, ainsi que tous les gens de notre milieu, il portait un costume aux couleurs vives, tout à fait différent de la grise tenue communautaire. Son bureau était luxueusement aménagé. Sans conteste il appartenait à l'élite anachronique de ce monde.

Il fit assaut de politesses en m'installant dans un fauteuil, en

m'offrant à boire et à manger. Il manifesta une stupéfiante réticence avant de parler affaires. Quand il s'y décida, il me dit sans ambages :

— « Nous voulons que vous acceptiez de travailler pour nous. En fait, nous avons tellement besoin de vous comme émetteur que vous pouvez virtuellement fixer vous-même vos conditions. Marion a toujours été populaire mais, depuis son mariage, sa cote a monté en flèche, dépassant le plafond du graphique. Nous sommes à présent assaillis par le public masculin qui, parce que nous n'acceptons pas d'abonnés pour un jumelage de sexes, s'estime frustré. »

— « Je crains de ne pas comprendre de quoi vous parlez, Mr. Walker. »

— « Je vous demande de devenir émetteur à Altrego, Mr. Fellin — sur chaîne ininterrompue et exclusive du réseau de la station Altrego. Tout comme votre femme. »

— « Mais cela m'engage à quoi ? » demandai-je — car je n'avais aucun talent d'acteur.

— « Ma foi, il y a l'opération, bien entendu. Mais elle est très simple et sans douleur, je puis vous l'assurer. Si vous voulez en savoir davantage, je suis sûr qu'un de nos techniciens pourra... »

— « Vous ne m'avez pas compris, Mr. Walker. Je n'ai pas voulu dire que je voulais savoir *comment* fonctionne votre système. Je ne sais pas en quoi il *consiste*, ni ce qu'il *fait*. »

Il me regarda d'un air stupéfait, comme si je venais d'avouer mon ignorance à propos d'un fait quelconque de la vie courante. « Mais Marion a certainement dû... »

— « Elle a commencé à m'expliquer. Mais vous devez vous rendre compte que je suis comme un mort qui aurait ressuscité. Le monde que j'ai connu et dans lequel j'ai grandi est le monde d'il y a cinquante ans. Peut-être devrais-je essayer de comprendre votre monde, mais il y a en lui tant de choses qui m'écœurent ou qui me dépassent que je ne cherche même pas à les élucider. Or, pour autant que je sache, Altrego tient une si grande place dans ce monde que je préfère n'en rien connaître. »

— « Mr. Fellin... mon cher Dave... Il vous est impossible de commencer à comprendre ce monde si vous n'avez pas quelques notions du système Altrego. Certes, ce fut un divertissement au début, mais de nos jours il est devenu une des bases essentielles de notre civilisation. Vous allez voir. »

Il appuya sur un bouton de l'intercom de son bureau et, quand sa secrétaire lui eut répondu, il dit : « Miss Matthews, veuillez, je vous prie, brancher sur le dispositif de mon bureau la chaîne Marion Fellin. »

Il ramassa sur son bureau une résille de filaments noirs qu'il me tendit, en me disant de la glisser sur ma tête. C'était comme un filet aux torons fibreux, avec des nodules de métal qui brillaient dans les mailles. Je le plaçai sur ma tête, où il se cramponna comme un crustacé sur du roc. Je voulus protester parce qu'il me gênait — il me serrait fort et j'avais le crâne labouré par ses ferrets. Or, au moment même où j'ouvrais la bouche, je n'en eus plus conscience. De ce fait, je n'eus plus conscience de moi-même, de la pièce et de Walker.

Je me trouvais, me sembla-t-il, dans un magasin de confection, essayant une robe qu'une vendeuse venait de m'aider à revêtir, en disant : « Je crois que madame sera satisfaite, si madame veut se donner la peine de se regarder dans la glace... » L'illusion d'être dans la peau de cette autre personne était accablante. Non seulement je pouvais voir et entendre avec les yeux et les oreilles de cette personne — mais je pouvais sentir aussi le frais contact de la soie sur mon corps et l'attouchement de l'essayeuse qui rectifiait un faux pli du tissu ; je sentais le délicat parfum dont l'autre personne — que j'incarnais — s'était vaporisée. Même les pensées et la conscience de cette personne luttaient pour me déposséder des miennes, mais étaient repoussées pendant un moment par le tumulte de mon esprit, à mesure que grandissait ma certitude de reconnaître ma femme lorsque cette personne se regarderait dans la glace. Et je l'ai reconnue.

Je m'admire dans la glace. La robe est parfaite. Elle a l'air de m'aller : je m'y sens à l'aise; elle me va bien. Je fais glisser mes mains sur mon corps, pour sentir le contact lustré du tissu et je me tortille un peu afin de faire miroiter le galon qui la borde.

— « *Elle plaît à Madame ?* »

— « *Oh! oui,* » *lui dis-je.* « *Elle est belle. Je la prends.* »

— « *Elle est un peu chère, mais je suis sûre qu'elle vaut son prix. Je suis certaine qu'elle fera l'admiration de Mr. Fellin.* »

J'en suis persuadée également et je rougis un peu à cette pensée. Et ma propre faiblesse me fait rougir un peu plus. Dire que je suis mariée depuis un an et que je me comporte encore comme une innocente épousée quand je pense à David.

Il y eut un éclair de couleur très vive et une voix prononça dans ma tête : « Vous êtes sur la quinzième chaîne de la société Altrego. Votre alter ego est Marion Fellin. Conformément à l'article vingt-huit des statuts de la société Altrego, nous devons vous donner maintenant une pause de soixante secondes pour vous permettre de vous orienter et de couper le contact de votre récepteur si tel est votre désir. Ces interruptions vont se poursuivre de quart d'heure en quart d'heure et notre annonce sera répétée à chaque heure du chronomètre. »

J'étais revenu dans le bureau de Walker. Je regardai mon vis-à-vis et il tendit la main vers l'interrupteur auquel mon casque d'écoute était relié par un fin cordon. Hébété, mais voulant en apprendre davantage, j'ai secoué la tête.

Je marche dans la rue, savourant la tiède brise printanière et les regards admiratifs des passants que je croise. Je me demande si je dois rentrer à la maison. Non, réflexion faite, je vais aller prendre une tasse de café chez Margrit's, où il y a toujours du monde.

Ils sont plus d'une douzaine dans la salle pleine de pénombre, où l'on sent la bonne odeur du café, du chocolat, de la pâtisserie et de la crème. Ma robe neuve fait sensation. Les femmes la regardent avec envie et les hommes fixent sur elle des yeux extasiés.

Cette fois Walker coupa le contact sans me demander mon avis.

— « Je crois que cela suffira, » dit-il. « Dans un sens, j'enfreins les bonnes règles en vous laissant voir cela — les chaînes féminines sont strictement réservées aux femmes. Mais j'ai eu l'impression que votre compagne serait pour vous la meilleure présentatrice de... »

— « Et depuis combien de temps dure cette histoire ? » l'interrompis-je.

— « Vous voulez parler de Marion ? Je crois que cela a commencé peu après son douzième anniversaire. Dès qu'elle eut atteint l'âge légal pour devenir émettrice, son père a signé le contrat avec nous. Cela fait donc près de vingt ans qu'elle travaille pour notre société. Voilà pourquoi elle est si populaire — la moitié de nos auditrices l'ont suivie depuis son adolescence. »

— « Mais comment... ? »

— « Ainsi que je vous l'ai dit je ne suis pas technicien, mais

le principe consiste à enfouir un minuscule émetteur dans le cerveau du sujet chargé de l'émission. Le dispositif enregistre et transmet les impressions cérébrales du sujet. Nous captons les signaux, les amplifions et les transmettons à nos abonnés. Il y a vingt-huit chaînes, quatorze pour les hommes et quatorze pour les femmes, dont dix-huit sur un réseau national. »

— « Et quelle est la fréquence de vos transmissions ? J'entends par là pendant combien d'heures par jour ces gens-là peuvent-ils... comment dirai-je ?... se mettre à l'unisson de ma femme ? »

— « Oh ! cela ne s'arrête jamais. Nous ne pouvons pas interrompre les émetteurs d'ondes, voyez-vous. Ils fonctionnent vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Bien entendu, un abonné ne tiendra pas à être branché tout le temps sur le même émetteur ; il existe des chaînes concurrentes. Et puis, il faut que le client mange, dorme, se rende à son travail. C'est pourquoi nous avons des pauses — car les abonnés pourraient très facilement s'absorber dans la vie d'un émetteur, au point d'en oublier leur propre existence. »

— « Et combien y a-t-il de gens qui espionnent ainsi ma femme ? »

— « Il ne faut pas parler d'espionnage, voyons, » dit-il d'un ton bourru, essayant de tourner en dérision ma phrase. « Il est très rare qu'un abonné suive Marion tout le temps, mais, depuis l'intérêt suscité par son mariage, je situe entre quatre-vingt dix et cent millions le nombre des abonnés qui se branchent sur la quinzième chaîne à un moment de la journée. »

J'entendais encore Marion me dire : « Je joue sur la scène de la vie. Je vis intégralement pour des gens qui ne vivent qu'à moitié. » Tout s'expliquait. En particulier la morne absence de vitalité dans la masse. Pourquoi vivre soi-même quand quelqu'un d'autre peut le faire à votre place, bien mieux, bien plus richement, avec beaucoup plus d'éclat ?

— « Vous me dégoûtez, » lâchai-je subitement.

— « Qu'est-ce que vous dites ? » s'écria Walker de la voix stridente d'un homme conscient de défendre quelque chose qui est, au fond, indéfendable. « Ne voyez-vous pas les bienfaits que cela procure ? Il y a toujours eu des riches et des pauvres, des possédants et des prolétaires. C'est de plus en plus vrai de nos jours, alors que le chômage grandit en même temps que s'accroît la population mondiale. Qui peut se permettre de vivre au-dessus du minimum vital, à part quelques rares privilégiés ? Mais, grâce à

Altrego, les gens fortunés sont ceux qui peuvent partager les bonnes choses de la vie avec les masses et les partager entièrement. Dans la réalité les masses se nourrissent de mets grossiers, portent des hardes et vivent dans des masures. Mais, grâce à Marion et à ses semblables, elles peuvent manger dans de luxueux restaurants, porter de la soie et de fins lainages, dormir dans des draps en toile... »

Son raisonnement donnait l'impression d'être moral et juste. Mais je me suis souvenu alors d'un petit fait qui était arrivé pendant notre lune de miel.

C'était la nuit et les lames déferlaient, crêtées d'écume blanche, sur la mer pareille à une glace noire. Marion et moi, nous nous étions baignés au clair de lune puis nous nous étions étendus, mouillés et nus, sur la plage, nous exposant à l'air chaud du soir. Nous n'avions même pas fait l'amour, nous contentant de rester couchés là, paisibles et comblés. Nos corps n'étaient pas serrés l'un contre l'autre, mais assez proches pour que chacun de nous sente la présence de l'autre, et nous nous tenions par la main. Nous ne disions rien mais savourions ensemble le calme et le silence du moment. Je m'étais dit alors que si quelqu'un avait pu nous voir, il nous aurait jugés au mieux risibles, sinon insensés. Et pourtant, si étrange que cela paraisse, ce fut là un des moments les plus parfaits de ma vie — simplement parce que nous étions ensemble, tout seuls, et que nous partagions notre plaisir. Soudain, je fus frappé par la pensée qu'il se pouvait fort bien que j'aie partagé ce moment avec des millions de femmes inconnues.

Je me sentis tout à fait avili. Je ressentis quelque chose d'immonde en moi-même. J'ai éprouvé soudain une profonde horreur pour tout le système parasite que personnifiaient Walker et ma femme. Sans ajouter un seul mot, je me suis enfui de cette pièce.

J'avais déjà quitté l'immeuble et je m'éloignais dans la rue que j'étais encore poursuivi par les appels de Walker et de ses larbins, mais je ne les entendais même pas, car j'étais également poursuivi par les fantômes de ma propre création. Chaque femme que je croisais dans la rue aurait pu être la réceptrice des paroles que j'avais adressées à la personne aimée ou des actes que j'avais accomplis avec elle. Des yeux invisibles semblaient cachés dans chaque ruelle et l'air paraissait imprégné de murmures scandalisés.

J'ai claqué la porte de mon appartement sur tout cela mais, cette fois-ci, je n'ai pu laisser dehors le monde.

Elle sortit de la chambre à coucher, aussi belle et désirable que d'habitude, portant la robe que je ne connaissais que trop bien. A ce moment-là, si j'avais pu la contempler avec les yeux résignés d'un amant, peut-être aurais-je compris et accepté cet état de choses. Je ne haïssais pas Marion, cela m'était impossible, mais, derrière ses yeux, grouillaient des millions de créatures... des parasites qui se nourrissaient de ses émotions.

— « Je vous apprendrai à me dévorer de vos regards, » leur hurlai-je. « Ah ! vous vouliez savoir comment on doit vivre ? Eh bien, apprenez maintenant comment on meurt ! »

Et, des deux mains, j'ai saisi Marion à la gorge.

On me dit que j'ai tué Marion. Ce qui est plus dur à croire, c'est que, du moment que l'émetteur n'a jamais cessé de fonctionner pendant son agonie, j'aie tué en même temps plus de deux millions d'autres femmes. S'il n'y en a pas eu davantage, me dit-on, c'est par pure coïncidence, l'une des pauses statutaires ayant eu lieu avant que Marion ait tout à fait expiré.

Leurs personnalités ne signifiaient rien pour moi ; j'avais déjà de la peine à réaliser le simple fait que j'avais assassiné Marion. Je ne crois pas avoir eu d'autre intention que de les effrayer en même temps qu'elle. Mais je n'arrive à me rappeler que ce que je vous ai dit ; tout le reste est entouré d'une brume qui a persisté jusqu'à ce que je sois revenu à moi, ici, en prison. Je ne sais que ce que d'autres gens me racontent au sujet de mon jugement et de la vague de colère qui a déferlé sur le monde.

J'apprends que des émeutiers, assoiffés de mon sang, ont envahi les rues pour me lyncher. Eh bien, par pitié pour eux, je voudrais mourir. Je suis si désolé — pas pour ces deux millions de femmes ; je ne les connais pas — mais parce que j'ai tué mon adorable Marion. Comment pouvait-elle être coupable puisque l'on considérait ce qu'elle faisait comme naturel, dans son monde ?

Mon crime ne fut pas de la tuer mais de l'épouser. Pour autant que j'aie cru la connaître, je ne pouvais, en fait, comprendre qui que ce soit de son monde pas plus qu'elle n'aurait pu comprendre qui que ce soit du mien. Il n'est pas d'abîme géographique aussi profond que l'abîme qui sépare les époques. Mon épo-

que s'était éteinte cinquante ans auparavant et j'aurais dû mourir avec elle. Je n'éprouverai jamais de la sympathie pour le présent. Je ne cesse de me répéter que j'ai privé de leurs vies deux millions d'êtres humains. Mais de temps en temps ma raison objecte que ces mêmes personnes ont privé la race humaine de sa dignité.

Traduit par Paul Alpérine.
Titre original : Out of time, out of place.

GÉRARD KLEIN

Discours pour le centième anniversaire de l'Internationale Végétarienne

Sous la plume de Gérard Klein, un conte dans un genre inhabituel pour lui : une satire pleine d'humour noir, au ton très swiftien.

Ce serait, mesdames, mesdemoiselles et messieurs, une grave erreur de croire que l'anthropophagie est toujours allée de pair avec la civilisation. Il fut des temps, certes moins éclairés que les nôtres mais qui produisirent cependant des chefs-d'œuvre universellement reconnus, où le cannibalisme fut tenu pour un trait de sauvagerie. Il est vrai, si nous en croyons les historiens, que les quelques peuplades gourmandes qui s'y adonnaient présentaient certains signes de l'arriération culturelle. Elles dévoraient leurs ennemis vaincus en espérant par là se doter des qualités d'audace ou d'intelligence qu'elles leur reconnaissaient, ou bien s'assuraient de la sorte que les âmes des morts ne viendraient pas troubler leur sommeil. Ces regrettables superstitions jetèrent sur l'institution elle-même le voile de l'opprobre et la firent condamner comme un crime par toutes les nations civilisées. Au beau milieu du XXe siècle encore, on eût hérissé d'horreur une personne sensible en lui proposant de goûter de l'homme.

Il nous faut pourtant saluer en la personne de Jonathan Swift un remarquable précurseur de l'ordre présent. Dans son immortelle « Modeste proposition pour empêcher les enfants des pauvres d'Irlande d'être à charge en en faisant un article d'alimentation », de 1729, il jetait, non sans masquer sous l'ironie la profondeur de son dessein et la perspicacité de ses vues, certains des principes qui devaient éclore quelque deux siècles et demi plus tard. Sans

doute le procédé qu'il proposait nous paraît-il barbare. N'envisageait-il pas, comme le titre de son ouvrage l'indique assez, de donner en pâture aux riches les enfants des pauvres, afin que le produit de leur vente pût subvenir aux besoins de leurs parents ? L'enfant reste de nos jours un plat recherché, mais nul ne s'aviserait, à moins d'être un odieux gredin, de mettre volontairement un terme aux jours que la Providence a assignés à nos gracieux bambins.

Il fallut attendre le dernier tiers du XX[e] siècle pour qu'un riche excentrique, Josué Sinandriola, qui avait fait fortune dans l'exploitation et la préparation des algues marines, fondât le premier cercle d'anthropophagie. Les règles en étaient claires et simples. Chacun des membres du club léguait par testament en bonne et due forme son corps afin qu'il fût servi à table. La création de cette association fut accueillie sans grand émoi. Nul ne se douta, apparemment, qu'une page de l'Histoire venait d'être tournée. Mais le scandale éclata lorsque, quelques mois plus tard, la ravissante et jeune femme de Josué Sinandriola perdit la vie dans un accident de la circulation. Elle avait laissé les papiers nécessaires, si bien que les membres du club s'emparèrent de son corps et le mangèrent en sauce. Ils furent arrêtés le lendemain, comme vous savez, et traduits en justice. Fort de sa bonne foi, assisté des meilleurs avocats, Josué Sinandriola put démontrer l'inexistence du délit. Il y avait des lois contre le vol, le meurtre, l'inceste, le viol, le parjure, l'usage de faux, la bigamie et les crimes économiques, mais il n'en existait pas, dans les pays civilisés, contre le cannibalisme. Les parlements n'avaient jamais pris la peine d'en voter, n'imaginant même pas que la chose pût être accomplie en l'absence d'un autre crime. Par ailleurs, le droit de toute personne à disposer de son corps était expressement reconnu par la plupart des constitutions, et l'usage du legs de tout ou partie de son propre cadavre était déjà entré dans les mœurs. Les laboratoires, les hôpitaux y trouvaient le moyen de leurs recherches, mais aussi celui de prolonger la vie ou d'améliorer l'état des malades et des mutilés. Il était devenu courant de léguer ses yeux à tel aveugle de sa famille ou de ses relations, son cœur à tel cardiaque, son foie à tel alcoolique. La loi et les tribunaux avaient même laissé s'instaurer, sous certaine limites, une bourse des organes qui avait tout naturellement pris place à côté des banques du sang, des os et des yeux, de création alors déjà relativement ancienne. Ainsi était-il devenu

possible de vendre son corps en viager comme on pouvait faire de sa maison. L'Ecriture ne parlait-elle pas du corps comme d'une demeure passagère ? La valeur du gage s'amenuisait bien entendu avec l'âge et les versements en faisaient autant. Les accidents de la route et de l'air fournissaient chaque année un contigent de cadavre jeunes et frais, dépourvus de toute tare et de toute maladie.

Les juristes de Josué Sinandriola n'eurent donc pas de peine à faire élargir les prévenus. Les gouvernements de quelques pays tentèrent bien de faire passer des lois anti-anthropophagiques mais, outre que le retentissement considérable du procès avait valu au Cercle un nombre important d'adhésions, ces lois furent rejetées tôt ou tard comme anticonstitutionnelles par les Cours Suprêmes des différents Etats. Ne limitaient-elles pas, en effet, le droit des gens à disposer d'eux-mêmes ; et ne constituaient-elles pas une ingérence intolérable de l'Etat dans la décision la plus intime qu'il pût être donné de prendre ? Seules la Suisse et l'Italie maintinrent jusqu'à nos jours les lois anti-anthropophagiques. Mais, comme vous le savez, elles sont tombées en désuétude et aucun procureur de ces pays ne se donnerait le ridicule de requérir en les invoquant.

Un siècle plus tôt, l'événement eût peut-être sombré dans l'oubli. Mais à la fin du XX[e] siècle la grande explosion démographique commençait à produire tous ses effets : la planète portait plus de dix milliards d'êtres humains. Le chiffre peut paraître faible eu égard à la population de quatre-vingt-dix milliards d'individus dont s'enorgueillit notre époque, mais il n'en avait pas moins des conséquences économiques. La viande animale était devenue un produit rare, hors de prix, quasiment introuvable. Les villes, les routes, les terrains d'aviation, les cosmodromes avaient peu à peu recouvert toutes les superficies cultivables. L'humanité en eût été réduite à mourir de faim si les progrès des cultures hydroponiques n'avaient permis de produire dans des usines tous les végétaux nécessaires à son alimentation. La mer n'ayant, en dehors des algues et du plancton, pas fourni les ressources qu'on en avait escompté, l'humanité devait devenir végétarienne ou anthropophage. Il s'était avéré, en effet, dispendieux et bientôt impossible d'élever, au cœur même des agglomérations, de grands troupeaux de bovins dans des étables de plusieurs dizaines d'étages. Cela revenait en pratique à gaspiller quatre-vingt-dix pour cent d'une nourriture végétale dont une partie de l'humanité avait le plus pressant besoin. La Conven-

tion Mondiale de 2024 entérina cette constatation et interdit sur toute la planète l'élevage d'animaux de boucherie, exception faite des bêtes destinées aux laboratoires et aux jardins zoologiques. Les porcs survécurent un certain temps, eu égard à leur capacité de consommer les restes. Mais cette ressource ultime se tarit lorsqu'on inventa le moyen de récupérer les protéines contenues dans les plus infimes détritus et de leur donner un aspect et un goût supportable. Il fallut bien se rendre à l'évidence : l'humanité constituait le plus vaste cheptel qu'elle eût jamais possédé, et le seul qui lui restât.

Ces circonstances expliquent le succès que rencontrèrent les idées de Josué Sinandriola et de ses disciples. Sinandriola lui-même fut dégusté en 2037, au cours d'un repas triomphal, quoiqu'il eût atteint un âge avancé et que sa viande ne fût que de médiocre qualité. En réalité, si l'on néglige les Églises qui procédèrent bientôt à divers *aggiornamentos*, la seule opposition véritable vint du corps médical. Il lui était de plus en plus difficile de trouver des organes en bon état destinés aux greffes et autres opérations. Il était, en effet, devenu plus avantageux de vendre son corps en viager sur le marché de la viande que de le léguer, même à titre onéreux, à un hôpital. Une série d'accords finit par être conclue, qui définissait dans le corps humain ce qui relevait de la chirurgie et ce qui revenait à la boucherie. Certains organes, comme les yeux, de piètre valeur nutritive, ne posèrent pas de problème. Le sang, par contre, qui pouvait servir à la fabrication d'un boudin apprécié des connaisseurs, fut l'objet de discussions passionnées. Les tenants les plus fanatiques de l'anthropophagie intégrale en vinrent tout de même à reconnaître qu'ils pouvaient eux-mêmes avoir besoin d'une transfusion et acceptèrent le principe d'un partage équitable. Ces accords, sur le détail desquels je ne m'étendrai pas, sont encore en vigueur, quoique leurs modalités soient redéfinies tous les cinq ans par une commission d'experts qui réunit des représentants du corps médical, de l'Universelle Anthropophagique et de l'Internationale Végétarienne.

L'ère des contestations n'était pas pour autant achevée. Il put même sembler, un moment, que l'humanité allait se partager en deux clans ennemis, comme elle l'avait fait tant de fois au cours de son histoire. D'un coté, en effet, les végétariens par conviction ou par nécessité, c'est-à-dire par pauvreté, affichaient le plus noir mépris à l'endroit de ceux qu'ils appelaient les cannibales ou, pis

encore, les goules, par référence à une ancienne superstition. Les anthropophagistes, de leur côté, réagirent avec violence. Il s'ensuivit toute une période de troubles pendant laquelle les anthropophagistes mirent à mort plus d'un végétarien pour le dévorer et, j'ai le regret de le dire ici, des végétariens assassinèrent en guise de représailles bon nombre de cannibales sans trop savoir qu'en faire.

En réalité, et les esprits sains s'en aperçurent bientôt, les deux camps étaient complémentaires. L'humanité a su, de tout temps, que la viande des carnivores était moins agréable au goût et moins saine que celle des herbivores. Et ce n'est guère que dans les époques de grande disette que les populations se résignaient à manger du chat, du chien, voire du tigre ou du lion. Les humains anthropophages ne constituaient pour eux-mêmes qu'un piètre cheptel. Par contre, les végétariens représentaient une réserve d'excellente viande. Il en résulta que des prix fort élevés furent offerts pour les corps de végétariens exclusifs. L'expérience commune et les travaux des savants montrèrent même que la qualité de la viande s'améliorait avec le nombre des générations exclusivement végétariennes. Prenant conscience, les uns du capital qu'ils représentaient, les autres de la quantité inespérée de viande de premier choix que signifiait le végétarianisme, les deux partis se réconcilièrent. Les dernières répugnances des végétariens tombèrent lorsque les anthropophagistes firent valoir que leurs propres corps pouvaient satisfaire les besoins des chirurgiens. Ainsi s'instaura une véritable répartition des tâches ou plutôt des utilisations, les végétariens étant dégustés et les anthropophagistes allant enrichir les banques d'organes.

A dire vrai, cette équitable solution ne s'imposa pas immédiatement. Il fallut plus d'une génération pour venir à bout des résistances des végétariens les plus endurcis. Comme on pouvait s'y attendre, les jeunes opposèrent moins de résistance aux nouveaux usages. Une publicité habile et quelquefois équivoque les persuadait de léguer leur corps. Des affiches montrèrent alors une blonde angélique accoudée au guichet d'une coopérative anthropophagique, avec ce slogan : « *Son corps est un capital qu'elle ne veut pas laisser perdre* », ou encore, plus brièvement : « *Un joli morceau* ». Il apparut bientôt qu'une fille était d'autant plus désirable qu'elle était appétissante. C'est alors aussi qu'on lança la mode des parfums aux noms de condiments, Poivre des Iles,

Cannelle, Muscade, Civette, Girofle et Gingembre, par exemple. Aux végétariens, les coopératives anthropophagiques offrirent à titre de prime des motocyclettes, des voitures aux moteurs poussés, des équipements de sports violents, prétextant leur donner par là une occasion de développer leurs muscles, mais escomptant bien en même temps relever le taux des accidents mortels. Le lobby anthropophagiste fit abaisser à douze ans l'âge à partir duquel un être humain pouvait léguer son corps sans l'autorisation de ses parents. En même temps, il organisait des concours de poids, versait des primes aux parents d'un contractant, accordait des subsides aux organisations végétariennes afin qu'elles puissent propager leurs idéaux.

On n'avait été, jusque là, je l'ai dit ou laissé entendre, végétarien que par vertu ou par nécessité. C'est dire assez si les valeurs exceptionnelles que nous défendons, et qui sont aujourd'hui reconnues sans conteste, n'étaient dans le passé que le fait d'une étroite minorité. C'est à peine si, au milieu du XX[e] siècle, un homme sur mille était végétarien. Il était volontiers la risée de son entourage, la cible des quolibets, le héros infortuné des caricaturistes. Au lieu de quoi, aujourd'hui, un végétarien *vaut* plus qu'un anthropophage, de l'aveu même de ce dernier. Selon les derniers cours officiels que j'ai en main en ce moment même, la livre de végétarien est estimée, prix de gros, à huit fois et demie celle de carnivore. La différence au prix de détail est encore plus sensible, bien que des commerçants malhonnêtes essaient de faire passer, au mépris des lois, du second choix pour de la première qualité.

Cette différence des cours contribua notablement, ces toutes dernières années, à élargir le nombre de nos adhérents. Jamais, dans l'Histoire, la noble cause du végétarianisme n'avait connu une telle audience. Jamais elle n'a été mieux fondée. Car est-il, je vous le demande, une fin plus noble que celle qui consiste à se perpétuer dans l'homme de demain, une foi plus émouvante que celle qui conduit à offrir sa propre chair ? Et ne devons-nous pas nous situer dans l'exacte lignée de Celui qui dit à ses disciples : « Ceci est mon corps, ceci est mon sang ; prenez, mangez et buvez » ?

Cet accroissement du nombre de nos membres tend, j'en suis bien conscient, à faire baisser les prix. Mais le distingué professeur von Gegessen a montré que la proportion dans la société serait-elle de neuf végétariens contre un anthropophage, que la demande resterait considérable, tant il est vrai qu'un végétarien

ne meurt qu'une fois tandis qu'un carnivore mange tous les jours. De toute façon, nous en sommes loin. Et au sein même de notre Internationale, une élite se dégage, qui atteint les plus hauts cours parce qu'elle peut établir que des générations d'ancêtres prévoyants n'ont jamais approché de leurs lèvres fût-ce une bouchée de viande.

Ce que sera demain, nous l'ignorons. Mais nous savons de quoi est fait notre présent. Nous connaissons le prix des progrès immenses qui ont été accomplis grâce à ce nouvel équilibre social. Le meurtre, traqué comme il ne l'avait jamais été, a pratiquement disparu. Car c'est sur son interdiction absolue que repose toute notre morale. Les guerres, ces sanglants gaspillages de chair fragile, ne sont plus que de tristes fantômes. Le suicide, fléau du passé, se fait rarissime. La lutte contre les maladies rendant les corps impropres à la consommation a fait des progrès considérables dont bénéficient deux fois les vivants. La prolongation de la jeunesse a cessé d'être une utopie parce qu'elle sert les intérêts de tous.

En revanche, l'homme moderne, plus mûr, plus viril que son ancêtre, a su multiplier les occasions de prendre l'exacte mesure de ses responsabilités. Afin d'augmenter les chances d'accidents mortels, les routes ont été rendues plus dangereuses, la suppression des feux et des agents de la circulation a permis d'appréciables économies, la vitesse des voitures et des aérojets a été accrue, tandis que l'on rendait obligatoire l'installation de dispositifs destinés à préserver la viande des malheureuses victimes. Les sports violents sont encouragés. Le duel a retrouvé droit de cité. Des primes sont attribuées à ceux qui accroissent par là leurs chances d'être rapidement consommés, et soulagent d'autant, le cas échéant, la peine de leurs proches.

Certains, aujourd'hui, préconisent la légalisation du duel collectif, sous certaines limites et, quoique je ne partage pas entièrement leur opinion, j'estime qu'il faut conserver l'esprit ouvert et j'admets qu'il pourrait s'agir de la résurrection d'une forme d'héroïsme trop longtemps négligée. L'homme, en un mot, qu'il soit végétarien aux dents plates ou carnivore aux canines aiguës, a retrouvé le sens du danger, le sentiment du défi que lui lance constamment l'Univers et qu'il peut relever avec sa force, son adresse, mais aussi et surtout avec son intelligence.

Végétariens, mes frères, nous ne devons cependant pas nous laisser aller à ce sentiment de supériorité que certains d'entre vous, je le sais, éprouvent à l'endroit des hommes du passé et des anthro-

pophages. Les hommes du passé vivaient en d'autres temps, ils avaient d'autres usages. Quant aux carnivores, s'ils savent que nous valons plus qu'eux, ils accomplissent mieux que nous l'éternel précepte : « Aime ton prochain ».

Mesdames, mesdemoiselles et messieurs, je vous prie de me pardonner d'avoir parlé si longtemps et je vous invite à attaquer sans plus attendre l'excellente tarte à la chlorelle, garantie sans levure, qui vient de nous être servie.

ROBERT NATHAN

Rencontre avec le passé

Auteur du sensible, fin et mélancolique **Portrait de Jennie** — l'un des plus beaux romans fantastiques sur le thème des amours contrariées par les pièges du temps — Robert Nathan est surtout connu en France par ce seul ouvrage. Mais son œuvre est vaste, puisqu'elle comprend une cinquantaine de volumes, notamment romans et recueils de poésie. Il est renommé aux Etats-Unis comme étant un « maître de l'improbable », qualité qu'il démontre pleinement dans cette courte nouvelle (sa première dans nos pages), où la juxtaposition de deux séries d'événements amène à des suppositions troublantes concernant l'Histoire et son eternel recommencement.

JE me rappelle très bien cet après-midi-là. Je m'étais arrêté au Club de la Faculté pour passer une heure entre deux cours et j'avais trouvé Maitland, l'anthropologue, qui se tenait à une fenêtre, contemplant les pelouses du collège avec leurs losanges de gazon vert et les arbres poudrés de soleil qui les bordaient. Il me fit signe de m'approcher. « Regardez ça, » dit-il.

Je ne vis qu'un groupe d'étudiants qui se dirigeaient d'une classe à une autre, en traversant une pelouse. « Ils profitent de la verdure printanière, selon leur habitude, » prononçai-je. « Ils le font tous les ans. »

Il parut curieusement déprimé. « C'est triste, » dit-il, « de piétiner ainsi cette vieille piste du parc. »

J'ai haussé les épaules, m'apprêtant à m'éloigner, lorsqu'il m'arrêta. « Vous ne voyez pas ce que j'entends par là, n'est-ce pas ? » fit-il. C'était plus une constatation qu'une question.

Il prit mon silence pour une réponse négative. « Ils sont ici pour acquérir la science, » dit-il. « Et nous sommes ici pour la leur donner. »

— « Et alors ? » demandai-je.

Il regarda de nouveau dans la direction des pelouses et soupira. « La science est néfaste, » dit-il. « L'avez-vous oublié ? C'est écrit dans la Bible. »

— « Ah! c'est cela ! » répondis-je, en souriant. « Le mythe de l'Eden et de l'Arbre. »

Je m'attendais à ce qu'il prenne comme moi un air amusé, mais il resta grave. « Un mythe, » dit-il, « si l'on veut. Mais nous commençons à découvrir que les mythes d'autrefois ont souvent pour origine des faits. »

Je me rendis compte qu'il parlait sérieusement et résolus de ne pas le contrarier. C'était un garçon d'un naturel plutôt morose, mais je l'aimais bien ; à ma connaissance, il n'avait jamais fait de mal à personne.

— « Mais naturellement, » répondis-je avec prudence, « une bonne partie de la Bible s'est avérée conforme à des événements historiques. Il y a vraiment eu un déluge ; et Sodome était érigée sur des sources souterraines de soufre. »

Il m'interrompit d'un geste impatient. « Ne trouvez-vous pas quelque chose d'étrange dans la Genèse, chapitre 2, verset 17 ? » s'enquit-il.

Je dus réfléchir un moment avant de me le remémorer. « C'est celui où il est question de la pomme, n'est-ce pas ? »

Il acquiesça. « *Toutefois, pour ce qui est de l'arbre de la connaissance du bien et du mal, tu n'en mangeras point...* » cita-t-il.

— « Certes, » répondis-je, « il y a là quelque sous-entendu évident, j'imagine. Je veux dire un éloge de l'innocence. »

— « Ce qui est étrange, » dit Maitland, « c'est l'époque où l'homme a été averti pour la première fois de se méfier de la connaissance. Ou, du moins, le moment où il en a été fait pour la première fois mention dans notre histoire. Ce moment se situe à l'âge de bronze, à mi-chemin entre les temps néolithiques et l'ère où nous vivons ; ce fut un moment où il n'y avait, en réalité, que très peu de connaissances au monde — en se plaçant du point de vue technologique. Alors, on se demande pourquoi cette mise en garde ? »

— « Oui, bien entendu, » murmurai-je distraitement. Je ne voyais pas où il voulait en venir.

— « D'autre part, » poursuivit-il, comme en se parlant à lui-même, « si le mythe de l'Eden et de l'Arbre est fondé réellement sur le souvenir lointain d'époques antérieures et plus susceptibles d'être connues... »

Mais j'ai secoué la tête. Après tout, j'ai, moi aussi, quelques connaissances en anthropologie. « Il faudrait que ce soient des époques rudement reculées, en vérité, » objectai-je. « Nous avons fouillé dans notre passé en remontant à des millions d'années et n'avons découvert que des squelettes de reptiles. *Eux-mêmes* étaient là depuis des millions d'années. Il n'y avait pas de place pour l'homme dans ce monde-là. »

— « Ah ! » rétorqua-t-il, « mais le monde était déjà vieux alors. Il avait plus de trois milliards d'années. Peut-être quatre. Il a pu y avoir d'autres périodes glaciaires. »

Il se détourna de la fenêtre et fixa sur moi un regard étrangement troublé. « Commençons par le début, » dit-il. « Admettons qu'il faille compter à part un milliard d'années pour permettre à notre globe de se refroidir et acquérir une atmosphère. Ajoutons un autre milliard d'années pour qu'apparaissent les premières cellules vivantes, qu'elles se divisent et se transforment en organismes complexes, évoluant depuis le trilobite jusqu'à une espèce de créature marine. Enfin, comptons un troisième milliard d'années pour que la créature marine devienne poisson et mammifère, en essayant de vivre sur la terre ferme — et peut-être en l'air. Entre-temps, bien entendu, la flore a proliféré, les insectes ont fait leur apparition, car les acides phosphorés, dits nucléiques, agissent rapidement. Alors, que nous reste-t-il ? Presque un milliard d'années... qui forment une époque vide ! »

— « Je comprends, » ai-je dit d'un ton grave, désireux de le ménager. « Selon toute évidence, vous pensez qu'il a dû se passer quelque chose qui nous échappe durant cette période ? »

— « J'en suis sûr, » affirma Maitland.

— « Toutefois, nous n'en avons trouvé aucune trace, » lui fis-je remarquer.

— « Dites-moi, » déclara Maitland, « si notre monde était désintégré demain, qu'en resterait-il ? Les nuages atomiques dissimuleraient le soleil et provoqueraient une nouvelle période glaciaire ; tout survivant serait pulvérisé... excepté les fossiles enfouis sous des amas de rochers. Dans cent millions d'années quels vestiges trouverait-on de notre époque ? »

Malgré moi, je fus un peu impressionné ; c'était là une hypothèse déplaisante. « Vous croyez donc, » prononçai-je, « qu'à un

moment donné dans le passé, il a pu y avoir une civilisation pareille à la nôtre ? »

— « Et dotée de trop de connaissances, » opina Maitland.

Je ne le revis pas de sitôt. Je dus m'absenter pour une tournée de conférences et, à mon retour, j'appris qu'il était parti faire une expédition archéologique dans le nord.

Trois bonnes années venaient de s'écouler lorsque je suis tombé sur lui par hasard au club. Il avait un peu vieilli et je remarquai qu'il avait une sorte de tic sur un côté du visage. Nous échangeâmes les civilités d'usage, après quoi — sous je ne sais quelle impulsion — je lui ai demandé, non sans ironie : « Eh bien, avez-vous trouvé cette nouvelle période glaciaire ? »

— « Oui, » répondit-il.

— « Pas possible ! »

— « C'était exactement ce que je pensais, » dit Maitland.

Il n'en dit pas plus long et tourna les talons, mais quelques jours plus tard il m'invita chez lui. « Vous êtes un savant linguiste, » me dit-il. « Aussi ai-je quelque chose à vous montrer. »

Bien que je connaisse plusieurs langues vivantes, mes études ont surtout porté sur les origines du langage. « Ce que j'ai là, » dit-il, « semble être écrit dans une sorte d'anglais. »

Ce disant, il sortit d'un tiroir de son bureau un objet plat qui, vu de plus près, était un carnet de notes encastré dans une espèce d'étui en plastique. « J'ai trouvé ça, » m'annonça-t-il, « au milieu d'un bloc de lave, à trente mètres sous terre, sur le versant sud d'une chaîne orientale des Montagnes Rocheuses du Canada. »

Sa voix tremblait un peu. « Pour autant que je sache, » dit-il, « cette région n'a connu aucune activité volcanique depuis le pléistocène. »

Je l'ai regardé avec scepticisme. « Par conséquent, » lui dis-je d'un ton dubitatif, « cet objet aurait été enfoui avant la première période glaciaire ! »

— « Avant *notre* première période glaciaire, » rectifia Maitland.

J'ouvris l'emballage et en retirai le carnet de notes, fait d'une matière qui m'était inconnue. L'étui en plastique me frappa également par son aspect insolite. Je fis l'expérience d'y approcher

la flamme d'une allumette, mais sans résultat. Il était, apparemment, incombustible ; en fait, des tests ultérieurs démontrèrent qu'il résistait aux températures les plus élevées.

En parcourant le carnet de notes, je lus des mots écrits à l'encre sur d'épaisses feuilles de papier, dans une langue que je pris, moi aussi, à première vue, pour de l'anglais. Mais c'était un anglais différent du nôtre. « Je dois vous prévenir, » dit Maitland, « que ce texte n'a rien de rassurant. »

— « Mais pourquoi ne le publiez-vous pas, mon vieux ! » m'exclamai-je. « Une trouvaille aussi sensationnelle... ! »

— « Je veux être absolument sûr de mon fait, » répondit Maitland. « Car tous les archéologues et anthropologistes me tomberont dessus à la fois. Si j'ai vu juste, ça fera l'effet d'une bombe qui anéantira toutes nos conceptions. »

On peut imaginer mon état d'esprit. J'étais aussi surexcité que Maitland et je me mis à étudier le carnet de notes. Comme je l'ai dit, ces notes étaient rédigées dans un anglais à la fois familier et bizarre. De nombreux mots semblaient dériver d'anciennes racines celtiques, tandis que d'autres paraissaient vaguement sémitiques. Mais ce qu'il y avait de plus étrange, c'était l'allusion que faisait l'auteur de ce texte à une sorte de rupture temporelle qu'il avait vécue, un « battement » subit (suivant son expression) lors du passage d'une ère à l'autre. J'étais incapable de trouver une explication à ce phénomène (et je n'en ai toujours pas trouvé.)

— « Cet homme paraît nous avoir ressemblé sur bien des points, » déclarai-je à Maitland, « encore qu'il ait vécu dans un contexte historique un peu différent. J'aimerais traduire ces notes, si vous n'y voyez pas d'inconvénient. »

— « Faites-le, je vous en prie, » répondit Maitland. J'avais l'impression qu'il était en mauvaise santé, aussi je fis de mon mieux pour m'acquitter rapidement de ma tâche.

Mais il était trop tard ; à quelques jours de là, Maitland succombait à une crise cardiaque. Il emportait dans sa tombe la preuve qu'il avait réellement découvert le carnet de notes au milieu d'un bloc de lave datant de l'ère prémésozoïque.

Je joins ci-dessous la traduction. Les derniers mots que m'adressa Maitland furent les suivants : « Personne ne voudra le croire. » Je présente donc ce texte comme une fiction, car moi aussi je suis d'avis que personne ne voudra y croire.

Comme l'a dit Maitland, cela n'a rien de rassurant. Je l'intitule *Tyrannosaurus Rex*.

TYRANNOSAURUS REX

Ce ne fut qu'un instant pareil au battement d'un obturateur d'appareil photo : un déclic rapide comme l'éclair, inaudible mais poignant ; puis tout redevint comme avant. Ce fut comme une cassure au milieu de la journée, d'une minute à l'autre : un moment curieux, rien qu'on puisse expliquer ni même définir par des mots. Rien qu'un battement, comme le déclic d'un appareil photo ou le friselis d'une page qui tourne. Seulement on était toujours à la même page ; rien n'avait changé.

Je me tenais sur la pelouse devant ma maison, par une brillante journée de printemps, avec, au-dessus de ma tête, un ciel bleu et limpide, balayé par le vent qui faisait frémir les feuilles des arbres. Il semblait faire un peu plus chaud que je ne l'avais cru et je remarquai que mon voisin, Connover, qui était en train de tondre le gazon de sa pelouse, avait retiré sa veste. « C'est vraiment une très belle journée, » lui dis-je.

Il s'approcha de la haie et sortit son mouchoir pour s'éponger le front. « Je ne vous avais pas vu, » dit-il. « Comment va la santé, Alfred ? »

— « Très bien, » répondis-je. Sa question concernant ma santé me parut un peu bizarre, je dois l'avouer, car je l'avais vu la veille, mais je n'y prêtai pas beaucoup d'attention.

— « Tant mieux, » dit-il. « J'avais entendu dire que vous aviez un rhume. »

— « Mais non, » dis-je. « J'ai bien eu un rhume la semaine dernière, mais je suis tout à fait guéri. »

— « Eh bien, voilà... » dit-il. Je songeai qu'il avait dû perdre la notion du temps. Réflexion faite, il n'y avait là rien de tellement étrange ; cela m'arrive parfois, comme à tout le monde. Les jours passent sans que l'on s'en aperçoive. Les années aussi, j'imagine.

Un avion à réaction vola très haut au-dessus de nous, en passant le mur du son, et nous levâmes tous deux la tête. « Vous savez, » dit-il, « ces avions brouillent parfois la télévision le soir.

Vous représentez-vous ce que ce sera quand ils rempliront le ciel ? Et ces nouveaux bolides, qui font plus de trois mille kilomètres à l'heure... »

Il avait raison, c'était une vraie plaie ; mais j'en avais l'habitude et, de toute façon, que pouvait-on y faire ? « Avez-vous vu passer le satellite hier soir ? » demandai-je.

Mais Connover ne l'avait pas vu. Ce n'est pas que le passage des satellites ait quelque chose d'inhabituel, mais j'éprouve toujours une étrange impression en les voyant évoluer au-dessus de ma tête. (Ils ont l'air de se déplacer si lentement !) Ces petites lueurs semblables à des étoiles, qui flottent au loin dans le ciel noir, ramènent mes pensées au mystère dans lequel nous vivons... avec la notion de l'éternité du temps et de l'infini de l'espace, qui cernent le microcosme terrestre, pâle point lumineux à la mince atmosphère, où nous vivons en ce moment.

— « Pensez-vous que nous puissions atteindre un jour la planète Mars ? » demandai-je, et Connover haussa les épaules. « Ces choses-là ne m'intéressent pas beaucoup, » répondit-il. « Elles ne vous aident pas à régler vos notes. »

Il avait raison, bien entendu. Le fait est qu'il m'était très difficile de prévoir l'avenir de l'humanité, cela dépassait mon imagination. Le passé était déjà suffisamment mystérieux, malgré les récentes découvertes de l'archéologie... mais que serait l'avenir ? « Comment va votre femme ? » demandai-je.

— « Très bien, » répondit-il, en retirant son mouchoir. « Elle est allée à une réunion de parents d'élèves. »

Evidemment, j'aurais dû m'en douter, pensai-je ; ma femme en avait fait autant. Après tout, les écoles posent des problèmes plus sérieux que les avions. « Les enfants poussent si vite de nos jours, » fis-je remarquer.

S'adossant au manche de sa tondeuse, il sortit sa blague à tabac et se mit à bourrer sa pipe. « On ne le dira jamais assez, » fit-il. « A partir de quatorze ans, ils se prennent pour des adultes et veulent tout avaler. On a beau les raisonner, ils ne vous écoutent même pas. »

Il poussa un soupir et fit flamber une allumette au-dessus de sa pipe. « Il n'y a plus d'autorité, » reprit-il. « On dirait que personne n'entend ce que vous dites. »

— « Je sais, » approuvai-je. « C'est comme si l'on parlait dans un désert. »

Là-dessus nous avons souri ensemble. Mais j'avais l'impression d'avoir déjà dit les mêmes choses quelque part. Et cela n'avait rien de drôle, c'était plutôt triste et assez effrayant.

— « Oui, » poursuivit Connover, « ils veulent tout ce qui est à portée de leur main. Selon eux, c'est maintenant ou peut-être jamais. Avec la menace de la bombe, ils ne savent pas s'il restera quelque chose demain... » Et il ajouta : « Ce n'est pas, pour ma part, que je m'en inquiète. Je ne crois pas que nous l'utilisions un jour. »

— « Sûrement pas, » acquiesçai-je. « Mais eux *pourraient le faire. Maintenant qu'ils l'ont. Ils sont presque au nombre d'un milliard ; chez eux la vie n'a pas beaucoup de valeur, d'après leur façon de voir. »*

— « Eh bien, il y a une chose qu'ils oublient, » dit-il. « C'est très joli de vouloir faire tout sauter ; mais il y a le choc en retour, les radiations. Ils seraient anéantis aussi facilement que nous le serions. Il s'écoulerait peut-être un million d'années avant qu'une forme de vie réapparaisse sur notre planète... à supposer que la vie puisse *réapparaître, ce qui est douteux. Et voilà ce qui me chagrine : ce n'est pas tant de mourir moi-même — car, que diable ! tout le monde doit y passer tôt ou tard — mais c'est d'imaginer la Terre allant à la dérive dans l'espace, calcinée et couverte de cendres... »*

— « Quelque chose pourrait survivre, » le rassurai-je, « sous forme de nucléoprotéides... »

Il approuva d'un signe de tête. « C'est possible, » dit-il. « Peut-être sous la mer ; des trilobites, comme il y en a eu jadis. Mais il faut prévoir les mutations ; tout ce qui survivrait serait transformé. Prenez par exemple un scarabée. Il pourrait devenir un monstre. »

— « En effet, » répondis-je, « comme dans les films d'épouvante. »

La conversation prenait une tournure saugrenue, aussi ai-je fait volte-face pour rentrer à la maison. Mais je me suis arrêté soudain, regardant derrière moi, par-delà la pelouse. « Que se passe-t-il ? » demanda Connover.

— « Ce n'est rien, » dis-je. « Il me semble seulement que je n'avais jamais remarqué jusqu'ici cette fougère arborescente. »

Il me dévisagea d'un air curieux. « Vraiment ? » dit-il. « Pourtant c'est là depuis toujours ; ce n'est qu'un vulgaire éoptolis. »

— « Oui, bien sûr, » opinai-je. Mais pourquoi avais-je l'impression de n'avoir jamais vu d'éoptolis auparavant ?

Je suis rentré chez moi et me suis versé un scotch. J'ai réfléchi au « battement » et me suis demandé si j'avais été le seul à subir ce phénomène et s'il y avait lieu de m'en inquiéter. Mais mon pouls était normal et l'alcool avait bon goût, je me sentais en forme. J'entendais un avion qui volait dans le ciel et ma femme était à la réunion des parents d'élèves avec la femme de Connover. Tout était en ordre.

Je mis la radio en marche pour avoir les nouvelles de l'après-midi et les informations étaient également normales. L'hiver avait été froid ; le nombre des crimes avait plus que doublé ; il y avait toujours autant de jeunes voyous qui volaient des voitures et rossaient les passants, en continuant à bénéficier de sursis. La quantité habituelle de meurtriers étaient laissés en liberté provisoire ; les antiségrégationnistes étaient mis en prison, les banques étaient cambriolées ; la Bourse était mauvaise.

Peut-être que la bombe serait lâchée un jour et nous serions tous liquidés ou transformés en « quelque chose de sauvage et d'étrange », comme a dit le poète. Mais cela semblait improbable. Même eux *hésiteraient à peupler la Terre de scarabées monstrueux !*

Je me suis rappelé alors que j'avais rendez-vous avec ma femme au zoo. Nous nous rencontrions souvent là-bas en fin d'après-midi, pour donner à manger aux animaux — en particulier à ces petites bêtes rusées que l'on nomme dinosaures. Il y en avait une qui ne manquait jamais d'avancer dans sa cage pour nous accueillir. C'était un vrai clown que cet animal. Il avait deux minuscules pattes de devant, qu'il tendait pour mendier les cacahuètes que nous lui apportions, des hanches robustes (en proportion de sa taille, qui n'excédait pas une cinquantaine de centimètres) et un long museau avec de vilaines petites dents d'opossum.

Nous l'avions surnommé Tyrannosaurus Rex. Je ne sais pas pourquoi ; sans doute pour nous amuser. Il nous faisait souvent rire et nous nous demandions parfois, en plaisantant, ce qui arriverait sur Terre si ce petit être devenait un jour un géant.

Traduit par Paul Alpérine.
Titre original : Encounter in the past.

GORDON R. DICKSON

Un sandwich au Martien

Voici, dans **Fiction**, une nouvelle échappée du **Galaxie** des années 50, un canular aux dépens du thème lyrique de l'exploration de Mars écrit par le multiforme Gordon R. Dickson aux premiers temps de sa carrière. Si le titre ne vous sied pas, n'allez pas plus loin...

« ET nous y voilà ! » s'écria Peter Tomfoy, son regard brillant d'animation tourné vers l'invisible surface de la bulle qui enveloppait la plate-forme spatiale Audigel. « On a réussi ! Regarde, Max, regarde ! Les sables ocres de Mars... Qu'est-ce qui les rend ocres, Max ? »

Peter Tomfoy avala sa salive et reprit plus posément : « La rouille, je suppose... »

— « L'oxyde de plomb, » laissa sèchement tomber Max Audigel, dont une pile de caméras et de matériel de camping dissimulait la barbe et les sourcils noirs et touffus. « C'est du poison. N'en mange pas. Amène ta graisse qu'on charge l'équipement. »

— « C'est vrai ? » fit Peter d'une voix étranglée en traversant la plate-forme. « De l'oxyde de plomb ? Tu penses ! Je n'en avalerai jamais une bouchée... Allons donc ! Tu me racontes encore des histoires, Max. Je parie que tu me fais marcher ! »

— « Prends ça. Et ça. Et ça. Et encore ça. Accroche-toi ça autour du cou. Attention, imbécile ! Ne touche pas les contrôles du boîtier fixé à ta ceinture. »

— « J'aimerais que tu arrêtes de me traiter d'imbécile, Max. Mon établissement n'était peut-être qu'un petit troquet mais j'étais barman. J'étais inscrit au syndicat ! »

— « Le syndicat des cloches pour la défense des cloches dans l'intérêt des cloches ! Cesse de remuer comme cela. Et rappelle-toi ce que je t'ai dit à propos de ce boîtier. Il contrôle ta bulle atmosphérique individuelle. Je me balance éperdument de toi mais je ne tiens pas à ce que tu perdes le matériel en route. Surtout les caméras. »

— « Tu sais, Max, deux savants ne devraient pas se parler de cette façon. »

Max s'immobilisa, la barbe toute droite. Les poings sur les hanches, il toisa Peter.

— « Deux quoi ? »

— « Ecoute, Max... »

— « Combien de savants y a-t-il ici au juste ? »

— « Un... rien qu'un, Max. Toi. »

— « Et qui a inventé le principe Audigel ? »

— « Toi, Max. »

— « Et pourquoi t'ai-je emmené avec moi ? »

— « Parce que tu ne voulais pas d'un autre savant. Ce sont tous des crétins... » La voix de Peter vacilla. Il se tut et baissa la tête.

— « Alors ? Je t'ai posé une question ! »

— « Tu m'as emmené pour... pour faire la bête de somme... Mais tu disais ça pour rire, Max... La première fois que tu es venu me voir dans mon bistrot, tu m'as expliqué que j'étais aussi savant et que j'avais autant de talent que la plupart des diplômés... »

— « Non, ce n'était pas pour rire, » s'exclama Max d'une voix tranchante. « Maintenant, avance. Direction, l'ouverture que tu vois au pied de cette colline. Allez, avance... Tu n'as qu'à franchir la limite de la plate-forme, idiot. Ta bulle individuelle s'intégrera à la grande bulle et tu la franchiras. Tâche de ne pas tomber. Je me demande pourquoi je n'ai pas pris un mulet. Il aurait été plus malin et ne se serait pas imaginé qu'il développerait sa personnalité en s'accrochant de façon parasitaire à moi. »

— « Je te déteste, » murmura Peter, agenouillé sur le sable. Il se releva et se mit péniblement en marche en direction de la falaise.

— « Comment ? » jeta Max d'une voix brutale derrière lui.

— « Rien... rien du tout, Max. »

— « Continue d'avancer. Je te dirai ce qu'il faut faire. »

Tous deux pataugeaient dans le sable.

— « Max, qu'est-ce qu'il y a au-delà de cette ouverture ? »

— « Un tunnel. »

— « Un tunnel ! » Peter essaya de tourner le cou pour regarder son compagnon. « Comment le sais-tu ? »

— « Parce que je suis déjà venu. Qu'est-ce que tu crois ? »

— « Tu es déjà venu ! » s'émerveilla Peter. « Ça alors ! Quand on y pense... Et tous les autres savants de la Terre qui n'ont

même pas encore réussi à sortir de l'atmosphère... Oh ! regarde, Max ! Regarde ce rosier, là-bas ! »

— « Un rosier ? » Max jeta un coup d'œil circulaire sur le paysage. « Quel rosier ? »

— « Il... il était là il y a un instant... » bafouilla Peter.

— « Un rosier ! Attends... A la réflexion, c'était probablement une projection. Il ne faut pas y faire attention. »

— « Une projection ? »

— « Des images ! Tu es capable de comprendre ça, quand même ? Des images ! Comme sur un écran de cinéma — sauf qu'il n'y a pas d'écran. Et ça ne ressemblait pas à un rosier. »

— « Si, Max, je l'ai vu. »

— « Eh bien, tu t'es trompé, » répliqua Max sur un ton dédaigneux. « Ils ignoraient tout des rosiers. Tu as simplement vu une projection de lumière colorée qui t'a rappelé un rosier. D'ailleurs, elle n'était même pas vraiment là. Tu aurais pu la traverser sans rien sentir. »

Ils firent quelques pas en silence.

— « Max ! »

— « Qu'y a-t-il encore ? »

— « De qui parles-tu ? »

— « Des Martiens, » répondit laconiquement Max.

— « Des M-M-Martiens ? »

— « Regarde où tu mets tes pieds ! Bien sûr, des Martiens... En tout cas, je ne sais pas quel nom se donnaient les gens qui habitaient ici. Ce n'est pas la peine d'avoir la frousse et de trembler comme cela. Ils sont tous partis, maintenant. »

— « P.-P.-Partis... Partis où ? »

— « C'est justement pour le découvrir que je suis venu, » fit Max d'une voix rogue. « C'est pour cela que j'ai gardé secret le principe Audigel. Dorénavant, je serai le premier. Le premier sur Mars. Le premier sur toutes les planètes. Le premier à gagner les étoiles et à élucider les énigmes qu'ils y ont cachées. Je n'ai plus à craindre, Dieu merci, que l'administration ne me mette des bâtons dans les roues et que des gens qui ne m'arrivent pas à la cheville sur le plan de l'intelligence me volent mes découvertes et s'en arrogent le mérite. Je leur montrerai à tous... »

— « Max ! »

— « Abruti ! » hurla Max. « En voilà des façons de pousser des cris quand je parle ! »

— « Je... excuse-moi, Max. »

— « Eh bien, qu'y a-t-il ? »

— « J'ai encore vu quelque chose. Ça a été si rapide que je n'ai pas eu le temps de me rendre compte de ce que... »

— « Ce sont des projections, je te dis ! Attends... »

Max rattrapa Peter et le dépassa. Peter éprouva une légère surprise en constatant que son compagnon était chargé en tout et pour tout d'une petite caméra pendue à sa ceinture. En dehors de cela, il ne portait rien de plus que son pantalon, sa chemise et ses bottes.

« Dépêche-toi. Il y a une longue route à faire dans le tunnel avant d'arriver à la ville. Ne traînaille pas. »

— « Je... je ne... traînaille pas, Max, » haleta Peter.

— « Je ne traînaille pas, Max ! » répéta l'autre en singeant sa voix. « Quand tu auras fondu d'une vingtaine de kilos, tu pourras marcher à une allure normale ! En avant ! » Max alluma une puissante torche électrique dont la lueur éblouissante éclaira une longue galerie tubulaire aux parois de pierres polies, qui s'enfonçait à l'intérieur de la falaise.

— « Attends-moi, Max... » s'écria Peter en le voyant disparaître dans le boyau.

Il pressa le pas. Il avait un goût de fiel dans la bouche. Il aurait voulu lancer des coups de pied mais il n'y avait rien sur quoi donner des coups de pied. Alors, il eut recours à sa méthode de consolation habituelle et se mit à rêver à ce qui se passerait à son retour. Il serait illustre. Audigel et Tomroy, les deux savants intrépides... La télévision ferait de lui un homme riche. Il aurait un type à son service exclusif. Viens ici ! Apporte-moi mon petit déjeuner au lit ! Dépêche-toi ! J'ai autre chose à faire ! Et, dans son établissement, il montrerait à tout le monde...

— « Grouille-toi, sinon je te laisse dans le noir ! »

— « Oui, Max... »

Max avait pris beaucoup d'avance et la lueur lointaine de sa lampe n'était pas d'un grand secours pour Peter. Si les murs merveilleusement brillants n'en accrochaient pas les reflets, il aurait été dans le noir complet. A présent, le tunnel s'élargissait, et il y avait des bifurcations et des galeries latérales. Il y avait aussi de larges trous parfaitement circulaires qu'il fallait contourner... Et d'autres choses également. Peut-être s'agissait-il de ce que Max appelait des projections mais Peter était bien décidé à en faire

le tour et à ne pas les traverser directement. A supposer qu'il puisse les traverser.

— « Je ne vais pas t'attendre. Aussi, je te conseille de ne pas lanterner ! »

— « J'arrive, Max ! J'arrive aussi vite que je peux. »

Pourtant, c'était un véritable rosier qu'il avait vu sur la plaine de sable. Il était capable de reconnaître un rosier. Il avait des fleurs, des feuilles et même des épines. C'était un rosier tout ce qu'il y a de normal, exactement comme ceux qu'il cultivait dans sa serre, sur Terre. Il lui arrivait à la poitrine, juste à la hauteur de la poitrine...

Peter disparut dans un trou. L'espace d'une seconde, il vacilla au bord de l'abîme avant de perdre l'équilibre.

Le choc fut moins brutal qu'il ne le redoutait. Le fond du trou était solide mais, en même temps, élastique. Peter l'explora d'une main précautionneuse. Le sol avait la température de la pierre, celle des parois du tunnel, mais, sous le doigt, sa consistance rappelait celle de la grosse toile. Peter se releva tant bien que mal. Il distinguait vaguement l'orifice du trou à six ou sept mètres au-dessus de sa tête.

— « Au secours ! Au secours, Max ! »

Les murs du puits semblaient déformer et étouffer ses cris. La fosse où il était tombé absorbait ses clameurs. Là-haut, le reflet de la lampe de Max s'affaiblissait de plus en plus. Max n'avait rien entendu, il ne s'était même pas retourné et ne s'était pas rendu compte de l'absence de son compagnon. La panique étreignit le cœur de Peter. Il exhala un gémissement et, frénétiquement, lança les bras en avant pour explorer les ténèbres. Il devait y avoir un moyen de sortir de ce piège. Quelque chose... Des saillies qui lui permettraient d'escalader la paroi... Une échelle...

Il heurta l'échelle de plein fouet.

Il recula, frotta son nez en pied de marmite tout en battant des paupières car, sous l'effet du choc, les larmes lui montaient aux yeux et tendit la main. C'était bien une échelle. Une échelle de bois dressée contre la paroi du puits.

Peter la gravit allégrement. Quand il fut à nouveau dans la galerie, le faisceau de la lampe se braqua sur lui.

— « Où étais-tu passé ? » s'exclama Max. « Arrive ici. J'ai besoin du matériel que tu trimballes. »

Peter se mit à courir pesamment.

— « Je suis tombé dans un trou, » s'écria-t-il.

Max était debout devant une sorte de grand grillage ornementé que l'on eût dit d'ivoire sculpté, qui bloquait le passage comme si quelqu'un l'eût négligemment laissé choir en travers du chemin.

— « Amène-toi, » gronda Max. « Ce machin-là a dégringolé depuis la dernière fois. Je vais le démolir pour dégager la galerie. Où est le marteau ? »

Il se tut et dévisagea Peter. « Qu'est-ce que tu disais ? Tu es tombé dans un trou ? »

— « Oui. Et si je n'avais pas trouvé une échelle, je n'en serais jamais sorti. »

— « Une échelle ? Les habitants de cette planète ne se servaient pas d'échelle. Ni d'escalier ni de rien d'autre. »

— « Il y avait quand même une échelle au fond du puits. Une échelle de bois. »

— « Oh ! tais-toi ! J'en ai assez de tes histoires. Tout ça parce que tu lambinais... Passe-moi ce marteau. »

Max détacha le marteau fixé par une cordelette au sac que Peter portait sur son dos. L'obstacle vola bientôt en éclats.

— « Allez, en avant, » grommela Max en remettant le marteau en place. « Nous y sommes presque. »

— « Où ça ? » demanda Peter qui trottinait derrière lui. Mais Max ne répondit pas. C'était d'ailleurs inutile car, quelques secondes plus tard, les deux hommes, après un tournant, émergèrent brusquement en plein air.

Ils se trouvaient au centre d'une ville cernée de petites collines déchiquetées.

— « Quels drôles d'édifices ! » s'émerveilla Peter.

Tout autour d'eux se dressaient des murs de toutes les formes et de tous les styles, les uns pas plus hauts que ceux d'une villa d'un étage, les autres s'élevant jusqu'à une hauteur équivalente à huit ou dix étages. Il y avait des riches façades de marbre, des surfaces mates ou brillantes d'une seule couleur, et quelques-unes dégageaient une étrange luminescence au soleil. Des rues — ou, tout du moins, ce qui semblait être des rues — serpentaient entre ces murs.

— « Tu penses donc que ce sont des édifices ? » demanda Max sur un ton satisfait.

— « Hein ? Bien sûr que ce sont des édifices, Max. »

— « Des crétins ! Des crétins ! La race humaine est une race de crétins ! » Mais Max n'avait pas l'air tellement fâché, au fond,

et il consentit à expliquer : « Ces gens, les Martiens si tu veux les appeler ainsi, n'avaient nul besoin de maisons. J'ai pu le constater lors de mon premier voyage. Ce qu'ils étaient exactement, je n'ai pas encore réussi à l'élucider tout à fait. Mais, en tout cas, ils n'avaient pas besoin de maisons. Ce que tu vois là... » (son bras décrivit un cercle) « sont des objets d'art, des curiosités. »

— « Des quoi, Max ? »

Max s'esclaffa. « Viens... Réfléchissons... Nous allons aller par là. » Il se dirigea vers l'une des petites rues qui serpentaient entre les murs.

— « Je te suis, Max. »

Les deux hommes s'enfoncèrent dans le labyrinthe multicolore de ce que Peter persistait à considérer comme une ville. A mesure qu'il avançait, il commençait à comprendre ce que Max avait voulu dire en niant que ces structures fussent des édifices. Parfois, il y avait des trous dans les murs. Ou bien deux parois perpendiculaires ne se rejoignaient pas comme elles auraient dû le faire. Dans ces cas-là, Peter pouvait jeter un coup d'œil à travers l'orifice et il s'aperçut ainsi que la plupart de ces « maisons » n'avaient pas de toit. Tout au moins, à l'exception d'une seule qui était entièrement couverte, elles n'avaient que de petits morceaux de toit.

En outre, il n'y avait ni meubles, ni escaliers, ni fenêtres. Ceux-ci étaient remplacés par toutes sortes de curieuses formes polychromes apparemment disposées au hasard ou fixées aux murs. Tantôt les « pièces » renfermaient des espèces de boxes entassés, tantôt elles étaient creusées d'alvéoles dessinant des motifs compliqués. Le plafond de certaines était remplacé par un léger treillage et elles étaient vides. Très peu d'entre elles étaient munies d'écrans interceptant réellement la lumière du petit soleil qui flamboyait dans le ciel.

— « Mince ! » murmura Peter. « C'est drôlement tranquille, ce coin, Max ! Et c'est joli. »

— « Boucle-la ! J'essaye de me rappeler le chemin. »

— « Je disais seulement que c'est joli. »

— « Joli ! Ta gueule ! »

— « Oui, Max. »

Max étudiait les lieux en se référant constamment à un plan au crayon qu'il tenait à la main.

— « Par ici, » dit-il enfin. « Et puis on tourne là... »

— « J'ai faim, Max. »

— « On mangera plus tard. Voyons voir... ici, on prend à droite... »

— « Max, » appela Peter d'une voix lointaine. Il n'éprouvait plus aucune difficulté à le suivre maintenant que son compagnon s'arrêtait à chaque pas pour consulter sa carte. « Max, tu te souviens du vieux pour qui tu travaillais ? Celui qui t'a aidé à construire la première plate-forme ? Le type qui était complètement abruti bien qu'on lui eût donné le prix Nobel et qui est mort juste avant que la plate-forme soit terminée ? »

— « Ferme ça ! »

— « Tu vois... j'étais en train de me dire que ça lui plairait sûrement tout ce qu'il y a ici, » poursuivit Peter, vexé. « D'après ce que tu m'as raconté, il avait des tas de peintures et de sculptures qui valaient très cher. »

— « Je te répète de la fermer ! » Max s'immobilisa. « Il y a quelque chose de pas normal. »

— « Comment ça ? »

— « Cette rue... Elle n'est pas dans le bon sens. »

Peter leva la tête et se perdit dans la contemplation d'un mur.

— « Il y a une sorte d'écriteau mais il ne... enfin, il n'est pas en anglais. »

Max pivota sur ses talons. « Un écriteau ? » Il examina la façade pourpre et étincelante et vit quelque chose qui ressemblait à des caractères cunéiformes en or. Son regard méfiant alla tour à tour de l'inscription à Peter, puis revint sur le texte qu'il se mit à étudier en grommelant.

« Il faut tourner à droite, » dit-il enfin et il se remit en marche. Peter le suivit mais il ne pouvait s'empêcher de se retourner, incapable d'arracher ses yeux du mur violet et vierge.

— « Max... » commença-t-il. Mais il referma la bouche. Max était déjà tellement en rogne !

Ils continuèrent de s'enfoncer à l'intérieur de la ville. Finalement, ils débouchèrent devant quatre hautes murailles écarlates délimitant un carré et qui dominaient tous les autres édifices. Il était impossible de se rendre compte si cette sorte de place était couverte. Le mur portait lui aussi des inscriptions cunéiformes.

— « Qu'est-ce que cela veut dire, Max ? »

— « C'est la bibliothèque. »

— « Tu parles sérieusement ? » Peter écarquillait les yeux. « Tu déchiffres ça rudement bien. »

— « Tu me crois aussi bête que toi ? Quand j'ai vu ces inscriptions lors de mon premier voyage, j'ai eu la certitude qu'il devait exister ici l'équivalent de la pierre de Rosette. Alors, j'ai été à sa recherche. »

— « Je ne suis pas bête. »

— « Viens ! »

Max commença de faire le tour de l'édifice. Quand ils atteignirent le troisième mur, Peter remarqua que celui-ci comportait une petite porte d'un mètre cinquante de haut sur un mètre vingt de large, si étroitement encastrée que c'était à peine si l'on pouvait discerner un interstice.

Les deux hommes s'arrêtèrent.

— « Bien, » fit Max. « Ne bouge pas. »

Peter se figea docilement tandis que Max le débarrassait du fardeau dont il l'avait chargé avant de quitter la plate-forme. Cet équipement était surtout composé de matériel de prise de vues mais il contenait également pas mal de petits articles dont un épais calepin à feuilles mobiles et quelque chose qui ressemblait à du mastic.

— « Qu'est-ce que c'est que ça ? » demanda Peter en tendant la main.

— « Ne touche pas ! C'est du plastic. »

— « Tu veux faire sauter l'édifice ? »

— « Mais non, abruti ! Rien que la porte. »

— « Oh ! »

Peter se retourna et s'approcha de la porte tandis que Max sortait différents objets du sac en grommelant dans sa barbe. Rudement hermétique, cette porte ! Il y avait bien une serrure mais pas de clé. Peut-être était-elle tombée par terre, songea Peter. Il se pencha et, bien entendu, trouva la clé à quelque distance de la base du mur.

Il s'approcha de Max pour la lui remettre.

— « Tiens... »

— « Eloigne-toi, » gronda l'autre sans daigner lever les yeux.

— « Mais je veux juste te donner... »

— « Tu vas me ficher le camp ? Et tais-toi ! Arrête de me casser les pieds. Je ne veux plus t'entendre prononcer un mot. »

Peter revint tristement vers la porte. Distraitement, il essaya

la clé. La serrure fonctionna et le battant s'ouvrit. Peter fit un pas en avant. Il était dans une salle aux dimensions surprenantes. En fait, la muraille qu'ils avaient contournée ne délimitait que cette unique salle qui s'ouvrait directement sur le ciel. Mais ce n'était pas le plus étonnant. Les parois, sombres et polies comme du basalte, étaient couvertes à perte de vue d'inscriptions cunéiformes d'un blanc ivoire s'étirant en lignes sans fin. Peter recula et leva la tête pour voir quelle hauteur elles atteignaient.

— « Eh ! »

La voix de Max était tonitruante. Peter se retourna. Son compagnon avançait vers lui, foulant le plancher écarlate, la barbe hérissée, l'œil congestionné.

— « Qu'est-ce que tu as fait ? Comment as-tu ouvert cette porte ? »

— « Avec la clé... » Peter fit un pas en arrière en courbant l'échine. « J'allais te la donner... »

— « La clé ? Quelle clé ? »

— « La clé qui est dans la serrure... »

— « Il n'y a pas de clé ! » beugla Max. « Il n'y a pas de serrure... Figure-toi que, cette porte, je l'ai examinée à la loupe lors de mon précédent passage. Tu t'imagines peut-être que je suis devenu aveugle ? »

Son poing s'abattit brusquement sur le visage de Peter. Ce dernier tomba, portant la main à son nez qui lui faisait atrocement mal. « J'en ai assez de tes mensonges. Qu'est-ce que tu as fait ? »

Il frappa à nouveau Peter qui recula en titubant, tout étourdi. Il le suivit. « Qu'est-ce que tu as fait... Allez, réponds-moi ? »

Finalement, il réussit à coincer Peter dans l'angle de deux murs et se mit à le bourrer de coups de poings. Puis, les mains aux hanches, le souffle court, il contempla son compagnon gisant sur le sol, qui gémissait.

« Tu ne veux pas parler ? Peut-être que tu ne sais rien... Ah ! Si seulement tu n'étais pas aussi stupide ! » Sa voix n'était plus qu'un soupir amer et discordant.

Peter ne répondit pas. Il sanglotait, affalé sur le plancher écarlate. Il entendit Max s'éloigner. Bientôt, un bruit de pas retentit à nouveau et quelque chose tomba avec un bruit mou à côté de lui.

— « Tiens ! » fit Max sur un ton grinçant. « Remplis-toi les tripes et laisse-moi en paix. J'ai sous la main l'héritage d'une race

tout entière. Une race plus grande que ne le fut jamais la race humaine. Est-ce que tu comprends ça ? Réponds-moi ? »

— « Ouais... » murmura Peter d'une voix étranglée.

— « C'est le sort qui m'était réservé ! Comprends-tu ? J'étais destiné à être le premier à pénétrer en ces lieux, à recevoir cet héritage. Dès l'instant où j'ai vu la plate-forme à ma portée... C'est le destin qui m'a conduit. Tout cela m'attendait, ici, abandonné par une race d'êtres qui n'étaient pas humains et dont je n'ai pas encore découvert ce qu'ils étaient. Les documents que j'ai trouvés... les documents que j'ai trouvés... » Peter avait l'impression que ces paroles étaient un gargouillement de bulles de savon. « ...Ils les montraient sous un aspect différent, toujours différent. Mais, maintenant, je suis au cœur du mystère. Et toutes les archives sont là. Je t'interdis de me déranger jusqu'à ce que j'aie trouvé ce que je veux trouver. Tu m'entends ? Est-ce que tu m'entends ? »

Un bredouillement incompréhensible s'échappa des lèvres de Peter.

« Tu as tout intérêt à m'entendre. Si tu me déranges, si tu te mets en travers de mon chemin, je t'écraserai comme une grosse limace dans mon jardin. Je te broierai. Je t'abolirai. Je te détruirai. Tiens... »

Peter poussa un cri et se recroquevilla pour se mettre hors d'atteinte de la botte de Max.

« Tu es averti. » Et, sur ces derniers mots, Max s'éloigna.

Peter resta longtemps roulé en boule, n'osant faire un geste. Enfin, il écarta ses doigts et, à travers les larmes qui lui brouillaient les yeux, il vit Max tout au fond de la vaste salle. Accroupi au pied du mur, il recopiait les premières rangées de signes cunéiformes, s'interrompant de temps en temps pour consulter son carnet à feuilles mobiles.

Reniflant, Peter s'assit précautionneusement et s'adossa aux murs de l'encoignure. Son nez était douloureux et il avait des crampes d'estomac. Son regard tomba sur un objet blanc : c'était un sac de matière plastique contenant des sandwiches. Toujours larmoyant, il s'en empara et l'ouvrit lentement. Les sandwiches se réduisaient à de gros morceaux de jambon négligemment posés entre des tranches de pain complètement desséchées. Un sanglot lui monta à la gorge. Max savait que Peter aimait bien un peu de beurre et de moutarde sur ses sandwiches mais comme il était absolument indifférent à la garniture, il n'en mettait jamais. C'était une vacherie !

Peter commença à avaler d'un air triste le premier sandwich par petites bouchées. C'était injuste. Il mâchonna d'un air morose.

Tout cela était de la faute de Max qui se prenait pour le seul génie scientifique qui ait jamais existé. Peter, lui, pouvait se rappeler n'importe quel numéro de téléphone. Et pour toujours. Il pouvait se souvenir d'un numéro de voiture qu'il n'avait vu qu'une seule fois des mois auparavant. Max en était incapable. Et ça le rendait furieux de ne pouvoir faire quelque chose que Peter pouvait faire. Peter n'oubliait jamais un visage ou un nom. Max n'avait pas de mémoire. En fait, Peter était un plus grand génie que Max...

Distraitement, il plongea la main dans le sac pour prendre un autre sandwich.

Tiens, ce qui se passait maintenant, par exemple... Max n'aurait rien pu faire si Peter n'avait pas été là pour porter le matériel. Qu'est-ce qu'il ferait s'il n'avait pas le carnet et l'équipement que Peter avait transportés ? Et si Peter n'avait pas pu sortir du trou tout à l'heure ?

Il s'empara d'un troisième sandwich.

C'était bon de se remplir le ventre. Pas étonnant s'il avait été à la traîne : il était affaibli parce qu'il avait faim ! C'est vrai, Max n'aurait pas été loin sans lui. Parfaitement ! Il fallait quelqu'un avec du muscle pour trimballer toute cette camelote. Et c'est Peter qui l'avait trimballée. D'ailleurs, s'il avait voulu, quand Max lui avait cassé la figure...

Il fallait aussi de l'intelligence. Peter tendit la main et prit un autre sandwich.

En fait, il était sans doute plus intelligent que Max. C'était lui qui avait trouvé le moyen d'entrer ici, lui qui avait repéré la clé et l'écriteau, un peu plus bas. Pourquoi ? Parce que son esprit travaillait. Subconsciemment, Peter était un véritable génie. La preuve ? Sa mémoire des chiffres ! Il était capable de découvrir une pancarte ou une clé ou... ou n'importe quoi... alors que Max en était incapable. En réalité, il y avait une logique là-dedans. Toutes les choses qu'il avait trouvées, c'était des faits et, à partir des faits, on construit des théories. Quand Peter voulait un fait, il en trouvait un et c'était le fait dont il avait besoin. Les yeux ailleurs, Peter fouilla dans le sac. Mais celui-ci était vide.

Cela aussi, c'était bien de Max ! Il ne préparait jamais assez de sandwiches.

Mais voyons... réfléchissons... cette théorie... où étaient passés

tous ces Martiens ? Eh bien, ils étaient morts. Sûr et certain. Sauf un seul, peut-être, et ce dernier était à l'affût. Pour voir à quoi ils ressemblaient...

Peter jeta un regard d'appréhension autour de lui mais il n'aperçut rien sinon Max qui s'affairait au fond de la salle.

...mais ce Martien aimerait Peter. Il n'aimerait pas Max parce que Max ne l'écouterait pas. Peter avait apporté des faits à Max mais Max ne pouvait les voir — comme l'écriteau, comme la clé. Oui... Le Martien attendait quelqu'un comme Peter, quelqu'un de gentil. Alors, il se transformerait en choses... Automatiquement, Peter tendit le bras en quête d'un sandwich et contempla sa main vide. Tous étaient partis. Et le dernier Martien se transformait en choses pour montrer à Peter qu'il serait gentil si Peter était gentil lui aussi. Des choses comme l'échelle. L'écriteau. La clé. Le rosier, peut-être.

Oui, tout ça, c'était probablement le Martien.

Si seulement il y avait eu un sandwich de plus !

Peter soupira et considéra le sac. Eh oui ! il était vide. Il s'en doutait. Mais, brusquement, il se pencha en avant. Il y avait encore un sandwich par terre. Sans doute était-il tombé quand Peter avait ouvert le paquet.

Le sourire aux lèvres, il le ramassa et le contempla. C'était un bon gros sandwich. L'eau lui en vint à la bouche. Il se prépara à mordre dedans...

Il se figea, pris d'une subite inquiétude.

Et si c'était encore le Martien ? Sous l'apparence d'un sandwich parce que c'était un sandwich que Peter voulait ?

Précautionneusement, il examina le sandwich.

Ce sandwich avait l'air d'un sandwich.

Mais si, en réalité, c'était le Martien ? Et si le Martien n'était pas gentil du tout ? Ou si le Martien avait l'intention d'être gentil mais ne comprenait pas tellement bien les gens ? S'il ne comprenait pas tellement bien ce que Peter voulait faire à ce sandwich en l'approchant de sa bouche ? Supposons que les Martiens n'aient ni yeux ni oreilles, ni rien d'approchant. Rien que des sortes de sensations. Alors, ils comprendraient à quoi Peter ressemblait et ne se soucieraient pas de lui. Et s'ils pouvaient sentir à quoi Peter ressemblait, le tester, appréhender ses émotions, l'éprouver en se transformant en une échelle, ou en une clé, ou...

Alors si Peter mordait dans le sandwich, le Martien s'apercevrait qu'il se faisait manger. Alors, il serait encore plus furieux que

Max ne l'avait jamais été. Max disait que les Martiens étaient supérieurs aux humains. Si un Martien se met en colère, ce doit être terrible, songea Peter. Peut-être que le Martien avait...

Ruisselant de sueur, il se détourna du sandwich. Eh bien non, il ne mordrait pas dedans ! Pas question !

Il s'adossa contre la muraille et, les yeux fixés sur le sandwich, poussa un soupir. Son nez lui faisait mal, il avait des crampes d'estomac et voilà qu'il ne pouvait même plus manger un sandwich qu'il avait devant les yeux. Un sandwich formidable, en plus. Peter l'entr'ouvrit. C'était bien ce qu'il pensait : celui-là avait du beurre et de la moutarde. Et il ne pouvait pas le manger ! Vacherie de vacherie !

Si le Martien ne voulait pas courir le risque de se faire avaler, il n'aurait pas dû se métamorphoser en sandwich. Ce n'était pas juste.

Tout compte fait, c'était la même chose, le Martien et Max. Ils ne pensaient qu'à eux, jamais aux autres. Ils se considéraient comme les plus intelligents. Mais ça n'aurait qu'un temps !

— « Je n'ai pas peur de toi, » déclara Peter à l'adresse du sandwich.

Le Martien, lui non plus, n'avait pas peur. Si Peter ne le mangeait pas, ce sandwich, c'était parce qu'il n'en voulait pas. S'il avait voulu le manger, il n'en aurait fait qu'une bouchée.

Et il était là, devant lui !

« Tu as tout intérêt à m'entendre ! » laissa tomber Peter. « Je t'interdis de me déranger jusqu'à ce que j'aie trouvé ce que je veux trouver. Tu m'entends ? Est-ce que tu m'entends ? » Il considérait le sandwich d'un air menaçant en fronçant le sourcil. Il le serra entre deux doigts et la mie se creusa.

« Pourquoi es-tu aussi stupide ? »

Lentement, il éleva le sandwich à la hauteur de son visage.

« Est-ce que tu comprends ? » fit-il en grinçant des dents.

Il secoua le sandwich.

« Tu as tout intérêt à m'entendre. Je t'apprendrai, moi ! »

Ses lèvres retroussées découvraient ses dents. « Je n'ai pas peur de toi. Si tu me déranges, si tu te mets en travers de mon chemin, je t'écraserai comme une grosse limace dans mon jardin. »

Il décocha au sandwich un regard triomphant et il eut l'impression que le Martien tremblait dans son poing.

« Je te broierai ! » siffla-t-il. « Je t'abolirai ! Je te montre-

rai que c'est moi qui commande ! Je te détruirai ! Tiens, voilà pour toi ! »

Il mordit hargneusement dans le sandwich. Il le mangea jusqu'à la dernière miette (il était délicieux), puis resta longtemps comme s'il était une bombe prête à exploser à tout instant. Mais rien ne se produisit sinon qu'il se sentait enfin rassasié, bien nourri, costaud. En bien meilleure forme, à la vérité, qu'il ne l'avait jamais été.

A la longue, il se détendit. Ce sandwich martien avait eu la leçon qu'il méritait. Peter lui avait fait voir ! Voilà l'homme qu'il était lorsqu'il avait décidé... Son regard se posa sur Max et il fronça le sourcil. Le moment était venu de montrer à Max qu'il n'était pas un vulgaire pigeon. L'autre, là-bas, en train de lire le mur... Peut-être que le mur ne voulait pas qu'on le lise. Max y avait-il songé ? Oui, le moment était venu de lui expliquer un certain nombre de choses.

Peter se leva, animé par un sentiment de puissance tout nouveau et se dirigea vers Max. Il fulminait. Quand son ombre se projeta sur le mur, Max leva brusquement la tête.

— « Qu'est-ce qu'il y a encore ? » gronda-t-il avec exaspération. Et, soudain, son visage se crispa et il blêmit. Mais Peter ne s'en rendit pas compte. Le sentiment de puissance si neuf qui bouillonnait en lui était trop grisant. Tel un dieu, il tendit vers Max un doigt impératif et ouvrit la bouche.

— « Humain, go home ! » dit-il.

Traduit par Michel Deutsch.
Titre original : With butter and mustard.

Revue des livres

LES INGENIEURS DU COSMOS par Clifford D. Simak

Ce roman de Simak, qui parut initialement en 1939 dans la revue *Astounding Science-Fiction,* présente au moins trois particularités remarquables. C'est l'un des premiers space-operas qui aient ajouté à la dimension cosmique une ampleur et une signification métaphysiques. C'est, pour Simak lui-même, l'occasion d'un tournant de sa carrière d'écrivain, le moment où il passe d'histoires techniciennes assez ternes à des œuvres qui expriment une interrogation sur l'homme et sur le monde. C'est enfin un des rares romans de science-fiction dont le héros, au sens fort du terme, soit une femme. Par là, il tranche sur une multitude d'œuvres où l'héroïne n'apparaît guère, tout bien pesé, que comme une faiseuse d'embarras, sinon une semeuse de discorde, toujours prête à se laisser enlever avec un splendide hurlement par le premier monstre venu et à susciter d'inextricables imbroglios que seul peut trancher le mâle, comme fit Alexandre du nœud gordien.

C'est par hasard que Herb et Garry, journalistes en quête de sujets, rencontrent dans l'espace l'astronef perdu dans lequel Caroline Martin attend, depuis mille ans, en état d'animation suspendue, un improbable salut. Pendant ces dix siècles, son corps était inerte et n'a pas pris une ride, mais son cerveau a continué de fonctionner. Elle a de la sorte résolu des problèmes que la science d'un millénaire est à peine parvenue à effleurer. On relèvera là un signe de l'idéalisme avoué de Simak ; l'ordre de la raison se confond avec celui de l'univers et l'exercice de la première, même réduit à lui seul, en dehors du secours de l'expérience, permet de résoudre les problèmes posés par le second. Mais cet idéalisme reste humaniste. Parce qu'elle a conservé un corps, Caroline a échappé à la folie. Elle est demeurée capable d'émotions et elle saura le prouver à Garry.

Son intelligence surhumaine va être en tout cas bien nécessaire à l'humanité qui capte depuis sa base de Pluton des messages interstellaires. Ces messages mentionnent un grand danger. Ils viennent de plus loin que les nébuleuses visibles, du repaire inconcevable des ingénieurs du Cosmos sis tout au bord de l'univers. Un autre univers va entrer en collision avec le nôtre et, malgré leur science fabuleuse, les Ingénieurs du Cosmos sont impuissants à empêcher ce désastre. Au surplus, une espèce belliqueuse, les Chiens d'Enfer, souhaitent ce cataclysme qui leur laissera une chance de régner sans partage sur les débris des mondes.

Ce que sont les Ingénieurs, par quels moyens le double danger sera surmonté, je laisse à Simak le soin de vous l'apprendre. Il faudra à Caroline et à Garry, pour y parvenir, entreprendre un long et difficile voyage dans les possibles et affronter une entité planétaire qui joue au dieu fou, et dont la folie provient précisément de cette désincarnation de l'esprit qui a été épargnée à Caroline.

Ecrit dans le style abrupt et sans apprêt des space-operas du temps, sans souci excessif de la vraisemblance, et au rythme infernal de rebondissements imprévisibles, ce roman témoigne de la fertilité extraordinaire de l'imagination simakienne plus que de son habileté littéraire. Il sera pillé abondamment par ses nombreux admirateurs de l'époque. Dans sa conclusion, il annonce la position de Simak quant à l'avenir de l'hu-

manité, entre le pessimisme et l'optimisme.

Il viendra, le temps glorieux où l'homme entrera en possession de l'utopie, se réconciliera avec lui-même, retournera dans le Paradis Perdu qui est à la fois son passé et son avenir et dont l'Histoire est un exil. Mais pas avant longtemps. Pas avant que l'homme se soit débarrassé du « vieux fardeau de la barbarie ». Pas avant qu'il soit devenu autre qu'il n'est. Pas avant, en un sens, qu'il ait disparu. Et c'est pourquoi la tonalité des œuvres ultérieures de Simak est empreinte de tristesse, sinon de désespoir. Car il y peint les hommes d'aujourd'hui et de demain, non ceux d'après-demain. Mais il y discerne cependant ce germe de véritable humanité qui éclora un jour. Ainsi les chiens, successeurs de l'homme, qui portent le meilleur de ce qu'il était et qui n'ont atteint à la conscience que par lui. Ainsi les androïdes de *Dans le torrent des siècles*. L'homme, selon Simak, peut faire l'avenir, l'avenir ne se fera même pas en dehors de son action. Mais l'homme n'entrera pas lui-même dans la Terre Promise. Le grand personnage de Simak, patriarcal et pastoral, c'est au fond Moïse, exilé de son but et trouvant une sorte de paix dans l'accomplissement parfois morose d'un destin qui le dépasse.

Gérard KLEIN

Les Ingénieurs du Cosmos par Clifford D. Simak : Eric Losfeld, 12 F.

LA NEF par William Golding

C'est un roman paradoxal dans une atmosphère fantastique que nous donne une nouvelle fois William Golding. Et c'est au fond le même démon qu'il pourfend ici et qu'il poursuivait déjà dans *Le Dieu des Mouches* (1), un démon qui ôte toute humanité à celui qu'il possède et qui se nomme isolement. Il est remarquable qui ni les héros adolescents du *Dieu des Mouches*, ni Jocelin, le bâtisseur de cathédrale de *La nef*, ne soient tentés par ce démon de s'abandonner à cette part animale que les classiques voyaient volontiers dans l'homme. Du mal, Golding ne se fait pas l'idée d'un retour à la bestialité, d'un abandon aux instincts. Il n'oppose pas, en l'homme, l'ange et la bête. Il oppose l'homme hors de la société à l'homme dans la société. Le premier est aliéné, autre chose qu'humain au sens où nous l'entendons dans notre culture, c'est-à-dire moins qu'humain. Mais son isolement ne le rend pas pour autant à un état de nature. Il n'est qu'un préhumain, un présocialisé. Il aura à faire ou plutôt il aura à refaire les étapes qui ont conduit à l'homme social, dont la mémoire dépasse les souvenirs de l'individu, dont la morale transcende les dégoûts ou les émotions spontanées de l'individu. Et s'il n'y parvient pas, il est perdu.

Au mythe rousseauiste du « bon sauvage », Golding opposait les adolescents du *Dieu des Mouches*. Parce que la marque de la société n'est pas en la plupart d'entre eux suffisamment profonde, ils l'oublient et évoluent vers quelque chose d'autre, qui n'est que superficiellement primitif, qui est en fait abhumain. Au mysticisme qui est une façon de sortir de l'humanité par le haut, de se mettre à part ou de se croire mis à part, Golding oppose la déraison de Jocelin. Ainsi définit-il l'humain de deux côtés, l'un qui est antérieur à la civilisation et l'autre qui est dans la culture, mais qui est tentation d'échapper à l'Histoire, à ses misères et à ses limitations.

Jocelin, doyen de Salisbury, veut doter sa cathédrale de la plus haute flèche d'Angleterre. Il a réuni l'argent et peu lui importe que sa source soit impure. Dieu le purifiera. Il a réuni le meilleur maître d'œuvre et les meilleurs ouvriers et ne se soucie pas que leurs vies soient brisées pourvu que la flèche s'élève. Dieu sanctifiera leur sacrifice. Mais le chœur que la flèche doit surmonter n'a pas de fondations. Il ne peut

(1) D'où fut tiré le film **Le Seigneur des Mouches.** (N.D.L.R.)

supporter le poids, celui de la sainteté, que Jocelin veut lui imposer. Ses fines colonnes ont été édifiées sur des fascines et sur de la boue, sur un marais. Et les pierres crissent, les nervures se tordent et la terre se convulse tandis que grandit la tour. Jocelin n'en a cure. Un ange, pense-t-il, lui est apparu et il se croit élu. Qu'importent les fondations puisque, pour lui, le moteur du monde, c'est le miracle ? Le plus grand péché d'orgueil, celui de Jocelin, c'est de croire que Dieu existe, et que les hommes peuvent s'en trouver déchargés du poids des réalités, c'est de faire comme si, au-delà du labeur et du génie humains, il y avait autre chose qui serait à soi seul une solution.

Jocelin se meut dans un univers de plus en plus éthéré, il s'asphyxie de plus en plus dans l'altitude, il croit s'élever au-dessus des hommes alors qu'il ne fait que se retrancher d'eux et se retrancher de lui-même. Il devient un maudit et il entraîne dans cette damnation temporelle qu'est la folie les artisans de sa cathédrale. La flèche est devenue pleinement la Folie de Jocelin, comme on la nomme dans tout le pays.

Ainsi, comme *Le Dieu des Mouches*, *La nef* est une fable tragique. Golding ne profite ni de l'époque ni du décor pour en faire un « roman historique ». Il décrit seulement — ou plutôt démontre — le cheminement d'une aliénation particulière à une époque, avec peut-être moins de bonheur que dans son précédent livre. C'est sans doute qu'il est plus malaisé de traiter de l'aliénation de l'homme par l'imaginaire que de l'homme nu. Peut-être abordera-t-il dans son prochain roman l'aliénation de l'homme par la raison, ou plutôt par l'abstraction, par une logique anhistorique, c'est-à-dire, pour la situer dans notre temps, le vestige technocratique.

Gérard KLEIN

La nef par William Golding : **Gallimard, 16 F.**

LES CHEVAUX DU DIABLE par Warren Armstrong

Peu d'amateurs de fantastique connaissent *Maisons hantées* de Camille Flammarion. Publié il y a plus de quarante ans, cet introuvable ouvrage rassemble des centaines d'observations et de récits de hantise. Récits toujours semblables, contés sans art, pareils à des procès-verbaux (ce qu'ils sont au fond), et se confondant dans une grisâtre bouillie d'où n'émerge aucun fait saillant, aucune anecdote nerveuse ou bien contée.

Et pourtant, ce qui, finalement, monte comme une buée de ce chaos, c'est la peur. Même le sceptique y est sensible. Après dix pages il rit, il devient sérieux après cent, et au bout de trois heures de lecture, voyant s'allonger les ombres du crépuscule, il passe un coup de fil afin de ne point rester seul. Et l'impression de réalité qui prend ainsi à la gorge naît du ressassement même de récits fastidieux, de l'entassement des relations verbeuses, encombrées de détails et de notations prosaïques et dépourvues de couleur. Pour tout dire, l'absence d'art, l'indifférence des narrateurs qui livrent les faits bruts, sans expliquer, sans conclure, tranches de réalité taillées comme au hasard, tout cela accentue l'impression de vérité, car nul n'aurait inventé de telles pauvretés.

Il en va tout autrement de l'œuvre romanesque. Un Feydeau somnole au cœur de tout auteur fantastique qui, pour entraîner notre adhésion, doit nous présenter l'envers d'une tapisserie dont le dessin apparaîtra *in fine*. Talent de l'auteur mis à part, un conte fantastique se monte comme un vaudeville ou une mécanique : ce détail anodin, insignifiant, jeté dans le récit, s'éclaire soudain à la seconde lecture et prend un sens redoutable. C'est que rien ne doit se révéler gratuit ou inutile ; parmi toutes les possibilités offertes, l'auteur fait un choix, alors que la vie ne choisit pas. L'exemple type en est Louis XVI : dans l'Histoire, son talent de serrurier ne lui est d'aucune utilité, alors que, personnage

de roman, on l'aurait vu crocheter toutes les portes du Temple avec sa fourchette à dessert.

Cette différence entre la vraisemblance des faits et celle du récit imaginaire, nul ne l'a compris mieux que Daniel de Foe. Et c'est pourquoi sa *Mrs Veal,* récit inventé de toutes pièces, encombré de ces détails oiseux « qu'on n'inventerait pas ». passa longtemps pour un fait authentique d'apparition.

Tout ceci pour dire que Warren Armstrong ne réussira pas à nous convaincre de la réalité des faits par lui rassemblés, et ce pour cause de talent. Car il sait narrer, sauter les temps morts du récit, écarter les redites, rassembler, élaguer, dégager l'essentiel et transformer un indigeste rapport en un récit nerveux.

J'ai pu comparer certains de ses récits avec les rapports originaux. Ce sont les mêmes faits, mais ce n'est plus la même chose ; l'histoire s'est hissée à la dignité du roman, mais dès lors nous n'y croyons plus, et le récit du témoin n'est plus qu'un artifice littéraire.

Ouvrons donc *Les chevaux du diable* comme une anthologie de contes fantastiques anglais, comme une promenade à travers les lieux hantés et les légendes de Grande-Bretagne et d'Ecosse.

L'Angleterre est domaine béni pour l'au-delà. Les fantômes y ont leur annuaire, où 1160 d'entre eux sont recensés avec leurs particularités, lieux favoris et heures de présence. En mars 1953, Mrs Muriel Ward fit passer l'annonce suivante : *« A vendre presbytère du XVe siècle en bon état, avec un grand choix de fantômes amicaux. »* Le Ferry-Boat Inn, à Holywell, peut, une fois l'an, retarder l'heure sacro-sainte de la fermeture, le jour de l'apparition du spectre. Une autre auberge hantée devait être détruite ; son propriétaire, George Greetham, décida de reclasser le spectre et publia l'annonce : « *On cherche un domicile pour un fantôme. C'est une jolie femme qui s'appelle Cynthia, elle a 200 ans. Le fantôme préférerait une auberge. Urgent.* » Quant au général R. W. Helf, il poursuivit en justice un fantôme manquant totalement de « *respectability* »...

Ces faits et ce climat expliquent certainement l'attitude de l'auteur, ainsi que son flegme. Il n'avait pas à convaincre ses compatriotes de la vérité de ce qu'il rapporte. Aussi adopte-t-il un ton flegmatique pour passer en revue les demeures hantées de son pays, et il met en scène les fantômes royaux avec un discret humour. Ainsi Anne Boleyn est « *le fantôme le plus turbulent* », qui hante Hever Castle et Blinking Park dans un carrosse, où elle siège avec sa tête posée sur les genoux ; à la Tower elle circule portant sa tête entre bras et corps ; et à Saint Peter Church ad Vincula, elle apparaît avec sa tête sur ses épaules, suivie d'une longue procession de spectres en habits Tudor. Mais comment entamer le flegme de l'auteur alors que, bambin, il fut maintes fois bordé dans son lit par un spectre affectueux et adorant les enfants (p. 184/85) ?

Armstrong interrompt parfois ses narrations par des enquêtes folkloriques sur les crânes hurlants et les chiens fantômes, les spectres d'églises et les *poltergeists,* ou les villes englouties dans les lacs. Et puis il recommence à nous narrer des histoires toutes différentes, fort simples souvent mais toujours belles et attachantes, et certaines se révélant poignantes. L'auteur étant marin, ce sont des récits maritimes, comme le S.O.S. que captent les postes à l'anniversaire d'un naufrage, ou celle des morts venus escorter leur navire.

Mais les plus belles histoires de hantise sont celles qui viennent de la mer. Il en est d'extraordinaires, consignées dans les rapports d'Amirauté. Ainsi les archives de la marine impériale allemande renferment l'histoire de ce sous-marin qu'un spectre mena à la destruction, et celle du croiseur Königsberg qui croisa toute une nuit à travers une mer hallucinée. Aussi, les qualités et les dons de l'auteur font que nous espérons voir traduit son premier ouvrage, celui qu'il consacra aux fantômes de la mer.

Jacques VAN HERP

Les chevaux du diable par Warren Armstrong : Presses de la Cité, 12 F.

EN UN PAYS LOINTAIN par William Goyen

V... par Thomas Pynchon

Les deux romans de William Goyen et de Thomas Pynchon, le premier onirique, le second picaresque, sont nés du même problème : la difficulté, au moins pour les humbles, d'échapper à l'aliénation de la grande cité, de s'évader de la plus vaste, de la plus haute, de la plus dense, de la plus agitée des villes de la Terre, New York. La seule issue qui leur demeure ouverte est le rêve, l'imaginaire, le souvenir. Si différents que soient les deux romans, ce champ de bataille commun y apparaît trop obsédant pour que cette rencontre ne résulte pas d'un fait objectif.

New York terrifie, sinon tous les Américains, du moins ses habitants. Tous ceux qui le peuvent prennent sur le coup de cinq heures une fuite éperdue et s'égaillent dans une banlieue qui auréole Manhattan sur une profondeur de 60 à 100 kilomètres. Cela signifie que cette auréole, à quelques exceptions près, est propriété privée. Quelques plages populaires de Long Island mises à part, il est pratiquement impossible de sortir de la Ville sans entreprendre un véritable voyage. Aussi bien, sur les quelques millions d'humains qui habitent effectivement Manhattan, du Village au nord de Harlem, une forte proportion est-elle aussi incapable de quitter ce gigantesque navire que s'il s'agissait d'un astéroïde prison. Elle s'est trouvée jetée là par la naissance ou par les hasards de l'existence — et notamment par l'exode rural qui joue son rôle dans le roman de Goyen. Elle y étouffe. Elle aspire à une obscure libération qu'elle ne sait même plus nommer.

Pour Marietta Mac Gee-Chavez, venue du Nouveau Mexique, le refuge s'appelle « l'Espagne ». Ce n'est rien d'autre qu'une pièce qu'elle a obtenue au-dessus de l'atelier d'un fabricant de meubles et de bibelots exotiques, en échange de ses broderies. Mais cette pièce abrite quelque chose de plus grand et de plus vaste que les maigres trésors de Marietta. Elle est devenue par la force de son rêve un endroit qui communique avec le passé et avec le mythe, où elle s'efforce de renouer avec cette part d'elle-même qui est d'ascendance espagnole et que contredit une autre part irlandaise. « L'Espagne » signifie à la fois, pour elle, la noblesse et la gratuité. Mais ce royaume pendant longtemps reste désert. Une nuit, il va se peupler d'individus marginaux et pour le moins improbables, qui ont en commun le souci d'un certain salut, l'angoisse de se libérer en retrouvant et en exprimant leur passé, en proférant dans un endroit magique et disponible la « chose jamais dite », et en renouant par là avec l'innocence et la spontanéité. Le premier sujet de Marietta sera l'oiseau « coureur de route », échoué Dieu sait comment dans le rayon ornithologique d'un grand magasin, incapable de chanter dans cette atmosphère mercantile et dont le cri serait pourtant pour Marietta l'occasion de libérer le sien. « *Je veux tirer cet oiseau d'Uniprix*, dit-elle, *pour lui redonner une ambiance qui soit la sienne et pour retrouver moi-même quelque chose qui m'est propre. Vous me comprenez, n'est-ce pas ? Je veux délivrer un vieux message et tenter de sauver un appel ancien auquel je tiens. Avec le temps, ce qu'on a voulu donner au monde entier, un peu de rêve pour tous, on est content de le retrouver un peu pour soi seul, d'en garder cette petite partie pure et authentique, tant bien que mal — tout est si mêlé qu'on s'y perd — mais quoi qu'on fasse, cela ne paraît pas réalisable. Où est-ce perdu ? A quel prix l'a-t-on vendu ? La chose se traîne, étouffante et sourde, qui cherche à retrouver son cri, son message, enseveli en nous comme si la montagne s'était écroulée dessus.* »

L'oiseau « coureur de route » est le symbole de l'écrivain, dispensateur de rêve et par là révélateur de la vérité ancienne que chacun de nous tient enfouie en lui-même et que la montagne, la ville, écrase. Il ne retrouvera sa voix, son cri qui seul peut le sauver et sauver autrui, que dans « l'Espagne », hors du réel, symboliquement loin de la ville. On l'apportera un soir à Marietta, comme mort, car mort il peut sortir de l'Uniprix sans que son prix soit versé. Et dans « l'Espagne », il se réveillera ou ressuscitera, s'ouvrant à lui-même et ouvrant

aux autres les portes du rêve. Et tous les habitants de « l'Espagne », peuple d'une nuit, surgis de la ville et l'ayant oubliée, chercheront à leur tour leur voix, l'histoire, la « chose jamais dite », car ici seul le verbe sauve, libère ce que la ville, la vie et la société ont emprisonné.

Il y a dans le roman de William Goyen beaucoup de tendresse, de cette tendresse pour les humbles, les inadaptés, les riches d'âme, qui perçait dans *La maison d'haleine* et dans son recueil de nouvelles en partie fantastique, *Le fantôme et la chair*. Goyen se situe dans la lignée des insolites américains, comme Thornton Wilder et comme le Truman Capote des débuts.

Bois flottés eux aussi, plutôt que dans le rêve les truculents personnages de Pynchon recherchent l'évasion dans l'action. Marins en bordée, clochards, prostituées, artistes du Village, esthètes à demi fortunés, flics et gangsters, la quête du rêve, de l'imaginaire perce pourtant derrière chacun de leurs gestes ou derrière chacune des circonstances qui les font naître. Le présent insupportable, la ville inévitable ne font que précipiter la fuite et en rendre le rythme plus haletant. Elle est soumise au mouvement du yo-yo, où Pynchon feint plaisamment de trouver le secret de l'univers. On monte, on descend, dans la vie, le long de la côte, dans les entrailles de la ville quand on se laisse emporter par le métro, « *uptown, downtown* », d'un bout à l'autre de la ligne et retour. Lorsque Benny Profane s'engage dans le corps des égoutiers pour chasser dans les boyaux de la cité les alligators qui s'y sont développés depuis la mode de leur élevage dans les baignoires, il poursuit les conséquences d'un rêve. Il manque dans le même cadre fangeux de rencontrer le fantôme d'un prêtre fou qui a tenté, selon la légende, d'évangéliser les rats. Herbert Stencil, en tentant d'élucider l'énigme de l'initiale V... figurant un peu partout dans les papiers de son père, agent secret assassiné, traque lui aussi la descendance fantastique du souvenir ou de l'utopie jusqu'à rechercher le pays mythique de Vheissa. Schoenmaker, praticien de la chirurgie esthétique, rêve de transformer entièrement sa maîtresse et de lui donner ainsi une nouvelle âme, de la faire échapper à sa forme « naturelle ». Car l'homme commence là où il s'invente. S'il parvient à s'inventer...

Mais la ville, dans le roman burlesque et picaresque de Pynchon, s'est étendue jusqu'aux limites du monde. Il n'y a plus guère d'espoir de lui échapper. Et si Pynchon ne laisse guère d'issue à ses personnages, la seule dont il se dote reste le fait d'écrire, de laisser vagabonder son imagination. Son « Espagne » à lui, c'est son livre. Il manifeste un talent exceptionnel, mais trop rebelle encore à la discipline la plus élémentaire. Il a cédé au défaut de tout dire. Aussi son roman, plus compliqué que complexe, plus décousu que varié, lasse-t-il à la fin l'attention. On y retrouve nombre d'influences, celle de Miller, celle peut-être de Durrell, notamment. Une imagination débordante à laquelle il manque encore un crible s'est déversée dans ces quelque cinq cents pages denses, fort bien traduites par Minnie Danzas. Un auteur à suivre.

Gérard KLEIN

En un pays lointain par William Goyen : Gallimard.
V... par Thomas Pynchon : Plon.

Revue des films

L'INVASION DES PROFANATEURS DE SEPULTURES

Il y a des moments où je me demande à quoi je peux bien servir dans la vie. Prenez un film sublime comme *Vaudou*. Un distributeur de bonne volonté, croyant à la science-fiction et au fantastique, l'achète, le fait sous-titrer, me convoque (avec d'autres) pour le visionner. Les autres, n'en parlons pas : je sais qu'ils n'en diront rien, ou qu'ils en diront du mal, ou que, pour les rares convaincus, leur article a toutes chances de paraître encore plus tard que le mien. Le numéro de *Fiction* doit être bouclé le lendemain. Je passe la nuit à écrire un article et, sans mentir, je fais tout ce que je peux. Le tout part pour Draguignan, où notre bon imprimeur coule des jours tièdes et pacifiques parmi le thym et la lavande. Un long mois s'écoule, délai nécessaire avant la mise en vente. Cependant le film sort et tient une semaine : n'importe qui l'a vu par hasard, et n'importe qui n'est pas content. Seule la maffia des mordus aurait pu soutenir le film par une publicité de bouche à oreille, et il lui faut plus d'une semaine pour se mobiliser, surtout pour Tourneur. Quant à mon article, il arrive après la bagarre et ne peut plus susciter que d'inutiles regrets chez ceux qui auraient la bonne volonté de me croire. Vous me direz que c'est bien fait pour le distributeur et qu'il n'avait qu'à montrer le film suffisamment à l'avance. Tout cela, hélas, ne me console pas quand je pense à *Vaudou*. Parfois j'en arrive à souhaiter la conversion massive de Jean de Baroncelli, Georges Charensol et Michel Cournot à la SF, qui aurait certainement plus de résultats que toutes mes agitations et me permettrait de prendre un repos bien gagné en m'extrayant tous les trois mois de mon pliant de pêcheur à la ligne pour aller au building de la Mutuelle des Rédacteurs de *Fiction* percevoir les allocations mirifiques qu'on me fait miroiter depuis si longtemps.

Tout cela pour dire qu'au fond je suis bien content que le même distributeur soit aujourd'hui en train de faire un malheur avec *Invasion of the body snatchers*. A mon avis, il y a malentendu, et les dieux se sont trompés : ils ont envoyé à ce film les rangs serrés de spectateurs qui auraient dû voir *Vaudou ;* brochant sur le tout, le distributeur susnommé, visiblement frappé par eux d'une crise de folie aussi subite qu'irrémédiable, a rebaptisé *Invasion des profanateurs de sépultures* un film où il n'y a ni profanateurs ni sépultures et dont le titre original signifie « l'invasion des voleurs de corps ».

Mais, après tout, cette série de malentendus n'est pas forcément une série de hasards, et peut-être les dieux ont-ils fait ce qu'ils ont pu pour procurer à la SF humiliée l'aumône d'un succès cinématographique. Le titre raccrocheur est nettement une invite aux amateurs de cinéma d'épouvante ; et l'ensemble du film appartient au moins autant au genre noir qu'à la SF. D'ailleurs ses responsables sont des spécialistes : Don Siegel, le metteur en scène, a réalisé entre autres *Baby Face Nelson ;* Daniel Mainwaring, qui signa sous le pseudonyme de Geoffrey Homes un *Pendez-moi haut et court* de suave mémoire, a derrière lui d'innombrables scénarios de films noirs, depuis *The lawless* de Losey jusqu'à *Phoenix City Story* de Phil Karlson, en passant par une adaptation du roman susmentionné, réalisé par Tour-

neur, et par plusieurs Siegel dont précisément *Baby Face Nelson*.

Ce n'est pas qu'il n'y ait pas de SF dans les *Body snatchers* : l'intrigue, reprise d'un roman de Jack Finney publié dans *Collier's* (voilà entre parenthèses un auteur de SF fort remarquable, qui reste à peu près inconnu du public français), raconte une invasion d'extra-terrestres dont le corps se met à ressembler par mimétisme à celui des humains dans le voisinage desquels ils se trouvent. Les explications techniques sur le processus sont contradictoires et embrouillées, mais on peut mettre ces imperfections sur le compte d'une réalisation fauchée, qui n'a pas été en mesure de rattraper certaines difficultés imprévues ; et le spectateur n'y songe guère sur le moment, emporté qu'il est par une action menée de main de maître, et qui sent son spécialiste du film noir.

Pourtant l'intérêt principal du film réside dans les implications allégoriques du scénario de Daniel Mainwaring. Ancien journaliste, ancien progressiste, inscrit sur la liste noire au temps du maccarthysme, il essaya dans ce film (tourné en 1956) de décrire le malentendu radical qui le séparait de ses compatriotes. Le héros de l'histoire finit par rester à peu près seul sur une Terre peuplée d'extra-terrestres et où il n'a que des chances fort minces de se maintenir plus longtemps : ici s'exprime un désespoir bien caractéristique de l'intellectuel américain au temps du maccarthysme, et plus généralement du protestataire dans une société qui ne veut pas de sa protestation. A la limite, le solitaire verse dans la paranoïa, et tout le film pourrait être considéré comme le mythe de la paranoïa. Mais il a aussi un contenu critique positif : il parle des gens qui font encore les gestes de la bonté et qui sont devenus méchants ; des individus qui ne savent plus qu'agir collectivement sous l'impulsion d'une volonté venue d'ailleurs ; d'une ville contaminée à partir du flic et du psychiatre ; d'une mentalité collective si contraignante qu'elle n'admet aucune exception, aucun écart.

Le metteur en scène a traité ce schéma classique des années 50 avec une belle efficacité, ce qui est déjà méritoire pour un film aussi dépourvu de moyens (le tournage dura onze jours). On peut considérer les *Body snatchers* comme un film de série, mais d'une très haute tenue, et d'une série que l'amateur de SF trouvera toujours trop courte. Et puis le film vaut mieux que cette appréciation. Le tournage en extérieurs est terriblement convaincant, et Siegel sait conférer une étrangeté radicale aux habitants d'une petite ville dont il mobilise la bonne volonté pour une scène de masse, ou aux automobilistes d'une autoroute embouteillée au sein desquels il lâche son acteur principal sans crier gare, démontrant expérimentalement qu'ils sont bel et bien des *body snatchers* déguisés en hommes. Et des scènes comme celles de l'oncle jardinier, cordial et bonhomme envers tout le monde, et pourtant déjà marqué de cette dureté secrète qui montre qu'il n'est plus lui-même, sont de véritables morceaux d'anthologie.

Jacques GOIMARD

BATMAN

Batman fut créé en 1939 par Bob Kane dans *Detective Comics*. Il s'agissait d'un justicier masqué dont l'aspect de chauve-souris devait inspirer la terreur dans le cœur des criminels. Batman acquit rapidement une grande notoriété et parut dans tous les grands journaux en plus des *comic-books* qui lui étaient dévolus. Il fut alors adapté deux fois, en 1941 et 1943, à la télévision. Malheureusement ces réalisations étaient assez attristantes ; l'acteur incarnant le super-héros semblait fort asthmatique et les oreilles de son masque pendaient lamentablement.

Enfin, il y a deux ans, une troisième version télévisée de *Batman* fut réalisée par Leslie H. Martinson. Cette fois l'acteur était assez bien choisi et les décors n'évoquaient pas trop le carton-pâte artisanal, cependant un esprit de parodie et une volonté de comique gâ-

chaient cette nouvelle version de « l'homme chauve-souris ». C'est alors, oh ! stupeur, qu'une vague d'enthousiasme déferla de l'Alaska jusqu'au désert du Nouveau-Mexique. Batman fut hissé au rang de héros national, les journaux reproduisirent à qui mieux mieux ses aventures, des livres lui furent consacrés, des romans furent écrits d'après les scénarii de ses bandes dessinées et une nuée de gadgets popularisèrent son image. En un mot, la *Batmania* ravagea l'Amérique.

Hollywood confia alors au réalisateur du *serial* T.V. un budget important pour réaliser un film. Les acteurs de la télévision conservèrent leur rôle et des vieilles gloires du cinéma américain furent utilisées pour incarner les personnages secondaires (Cesar Romero, Burgess Meredith). C'est ce film qui a été présenté en France avec un remarquable insuccès. Les rares critiques qui en parlèrent se bornèrent à l'éreinter en se gaussant de l'infantilisme américain ; les autres l'ignorèrent complètement.

Disons-le tout de suite, ce film est presque une totale réussite, du moins du point de vue de l'adaptation de la bande dessinée de Bob Kane. Batman est fidèle à son personnage aussi bien en tant que super-héros qu'en tant que Bruce Wayne, le playboy. Ses ennemis, le Penguin, le Joker, la Catwoman et le Riddler, sont rendus avec une grande fidélité et Burgess Meredith mérite bien un Oscar pour son interprétation du Penguin. Seul Robin a été mal choisi (trop âgé et jouant faux). Par contre, la psychologie de son rôle est bien conforme à la réalité du personnage ; en particulier, son amour pour Batman est très suffisamment suggéré (on sait qu'il ne s'agit nullement d'un attachement pédérastique mais d'une fixation d'adolescent sur son tuteur qui est aussi son héros).

On peut certes reprocher deux séquences parodiques visiblement inspirées par le *serial,* mais elles sont heureusement fort courtes. Les moyens mis en œuvre pour cette réalisation étaient suffisamment importants pour être convaincants, qu'il s'agisse de la Batmobile (auto à réaction des deux héros) du Batcopter (l'hélicoptère à ailes de chauve-souris) ou de la Batcave (leur laboratoire secret). Le climat science-fiction des aventures de Batman est également respecté : le super-crime de la Catwoman et de ses acolytes est un crime S.F. (êtres humains déshydratés réduits à l'état de poussière, puis recréés ailleurs par réhydratation), et c'est tout naturellement que le Penguin s'envole sur son parapluie à réaction au-dessus des toits de Gotham City.

Pour l'amateur de bandes dessinées, ce film est assurément la meilleure production de l'année.

Jacques SADOUL

TOUTE LA SCIENCE-FICTION A PARIS

Jusqu'au 26 février 1968, la gigantesque exposition générale de science-fiction de Berne, dont nous avons rendu compte dans le numéro 165 de Fiction, est présentée à Paris, au Musée des Arts Décoratifs.

Cette manifestation marque une date capitale dans l'histoire de la S. F. en France et ce au moment où les choses semblent « bouger », puisque de nouveaux talents se font jour aux U.S.A. et en Angleterre et que ces deux pays, à leur tour, accordent un intérêt nouveau aux expressions européennes du genre.

Pour présenter l'exposition de Berne, Pierre Versins écrivait : « Tout, absolument tout sera représenté dans les vastes salles, du jouet à l'affiche de cinéma, du livre à la musique, du timbre à la mode, à la publicité, de la peinture à la sculpture et à la bande dessinée, du manuscrit à l'illustration, du fanzine au magazine professionnel... On y pourra voir des films parmi les plus rares et des serials fabuleux, entendre des chansons et des sketches, on y pourra **toucher** des livres et des revues de tous les pays. Bref, c'est à la fois le monde de la science-fiction et la science-fiction dans le monde. »

L'exposition de Berne se retrouve à Paris sous une forme encore plus impressionnante, plus spectaculaire. En effet, de nouveaux éléments viennent chaque jour enrichir le domaine de la S. F. dont on peut difficilement fixer les limites, et les organisateurs, à commencer par Harald Szeemann, ont accompli des prodiges pour présenter une exposition à la fois complète et attrayante.

Livres en marge

GUIDE DE PARIS MYSTERIEUX, réalisé sous la direction de François Caradec et Jean-Robert Masson : Tchou, 45 F (un volume relié soie 10,5 x 21, 768 pages, 600 gravures et photos, 15 plans et cartes).

GUIDE DE FONTAINEBLEAU MYSTERIEUX par René Alleau : Tchou, 25 F (un volume relié 10,5 x 21, 288 pages, 200 gravures et photos, 9 cartes).

Les Guides Noirs — qui sont aux guides touristiques courants ce que la cuisine chinoise peut être au steak frites — continuent leur prestigieuse carrière. On connaît leur formule : passer systématiquement une région (ou une ville) au crible des légendes qui s'y rattachent, des souvenirs anciens, des traditions passées — surtout si ces légendes, ces souvenirs et ces traditions sont de nature magique ou mystérieuse. Les deux derniers parus témoignent une fois de plus de la réussite de cette entreprise. Celui sur Paris, notamment, permettra au Parisien amoureux de sa ville des itinéraires passionnants, au fil des rues connues ou inconnues. Présentation toujours aussi luxueuse et iconographie aussi remarquable. (Autres titres parus : **France mystérieuse, Bretagne mystérieuse, Provence mystérieuse, Versailles mystérieux.**)

LES CHEFS-D'ŒUVRE DU FANTASTIQUE : éditions Planète, 46,25 F (un volume relié 18 x 21, 480 pages, 70 illustrations).

Comme les millésimes des vins, les anthologies Planète se suivent et ne se ressemblent pas. Celle-ci fait plutôt partie des bonnes années. Comme toujours, un fourre-tout, mais l'hétéroclite parfois n'est pas sans charme. De l'ensemble, émergent de remarquables textes déjà lus ailleurs mais ici pour la première fois rassemblés : **Le professeur et l'ours en peluche** de Theodore Sturgeon, **Le principe de Yehudi** de Fredric Brown, **Le bazar bizarre** d'Idris Seabright, **Primevère du soir** de John Collier, etc. Au total, une cinquantaine de récits avec d'excellentes illustrations d'artistes fantastiques contemporains.

DICTIONNAIRE DES INJURES par Robert Edouard : Tchou, 49 F (un volume relié 16,5 x 25, 630 pages).

S'il existait un prix du livre le plus drôle de l'année, il faudrait sans conteste l'attribuer à ce monumental ouvrage. Le plan en trois parties donne une idée de l'ensemble : **I - Traité d'injurologie ; II - Répertoire analogique - 2.500 injures réparties en quatre tombereaux ; III - Dictionnaire encyclopédique des injures françaises - 6.000 injures accompagnées de ripostes.** L'auteur dresse les recen-

sements géographique, anatomique, alphabétique et autres de toutes les injures imaginables, avec l'art et la manière de s'en servir. Ainsi établit-il, avec un ton pince-sans-rire et un humour à froid des plus savoureux, un véritable savoir-vivre de l'injure, comprenant un répertoire codifié pour chaque circonstance. Ajoutons qu'il réalise le tour de force, sur un sujet pareil, de toujours désamorcer la grossièreté grâce à l'humour. Absolument délectable et recommandé à tout prix.

ET ON TUERA TOUS LES AFFREUX par Boris Vian, mis en images par Alain Tercinet : Eric Losfeld, 60 F (un volume relié 28 x 32, 100 pages en 4 couleurs).

Dans la même collection que **Barbarella, Jodelle** et **Lone Sloane,** paraît non pas une bande dessinée mais le texte intégral du célèbre roman de Boris Vian, avec des images en couleurs d'Alain Tercinet. Œuvre curieuse d'allure, d'inspiration « pop », qui frappe par le décalage entre la noirceur calculée du texte et la naïveté délibérée du dessin. Le style de Tercinet est injugeable ; disons en tout cas que son graphisme est très personnel. Cette même collection nous offrira prochainement une bande de science-fiction démente, promise à un grand retentissement : **Saga de Xam** de Nicolas Devil.

DICTIONNAIRE DE LA MORT par Robert Sabatier : Albin Michel, 39 F (un volume relié 16 x 22, 544 pages).

On ne saurait mieux définir ce pittoresque ouvrage qu'en donnant la liste complète de ses rubriques, qui tient sur une page entière du volume : « Epitaphes, mots historiques, dernières paroles, testaments remarquables, enterrements bizarres, ultimes dispositions, juridictions, rituels, condamnations, causes, statistiques, institutions, propositions philosophiques et paradoxes, sentences, maximes, proverbes, dictons, citations, pensées, devises, symboles, divinités, curiosités, célébrités, us et coutumes, traditions populaires, magie, rites, présages, sagesse, conseils, intersignes, croyances, malédictions, exorcismes, chiromancie, langage floral, clefs des songes, cartomancie, faits merveilleux incongrus ou fantastiques, deuils, décorations, crimes, supplices, martyloroges, sadisme, monstruosités, atrocités, héroïsmes, anecdotes, sottises, travers, rodomontades, supercheries, ambiguïtés, bouffonneries, médecines, calembours, rébus, traits, bons mots, jurons, étymologies, euphémismes, argots, métiers, épigrammes, chansons, complaintes, imageries, iconographies, bestiaires, herbiers, vergers, inscriptions, poèmes, et autres choses, pour tous les temps et tous les pays ». Robert Sabatier a accompli ici un original travail d'archiviste et d'historiographe, qui intéressera les amateurs d'insolite.

LE GUIDE DU VIN par Raymond Dumay : Stock, 20,10 F (un volume de 10,5 x 21, 388 pages, 50 illustrations, 12 cartes) ; Tchou, 30 F (le même, relié).

Les connaisseurs le savent, pour bien parler du vin, il faut savoir être lyrique et n'être point avare de grands mots. Raymond Dumay excelle en cet art. Il y a notamment dans son livre deux passages qui sont extraordinaires dans le genre, l'un (page 253-254) où il s'émeut sur le sort de la malheureuse gorgée perdue

et malaxée entre la langue et le palais du dégustateur professionnel, l'autre (page 376) où il décrit le vin comme un être vivant, en brodant sur sa faculté de « se souvenir » du rythme des saisons. On le voit, ce guide est donc bien autre chose qu'une sèche nomenclature : c'est un monument élevé à la gloire de Sa Majesté le Vin. Ce qui ne l'empêche pas de pulluler d'informations qui permettront à l'amateur le plus modeste (si ses moyens ne le sont pas trop) de devenir un œnologue distingué.

LES ASTRES ET L'HISTOIRE par André Barbault : Jean-Jacques Pauvert, 34,40 F (un volume 16 x 20, 344 pages, 42 croquis).

Désirez-vous connaître à l'avance toute l'histoire de l'humanité jusqu'en l'an 2000 ? C'est ce qu'André Barbault a essayé de calculer, en se basant à la fois sur les prévisions astrologiques et sur l'étude de la loi des séries et des répétitions cycliques au cours de deux siècles d'histoire. Les méthodes expérimentales appliquées à l'astrologie comme à une science exacte donnent de curieux résultats, et c'est avec intérêt qu'on peut lire les déductions que l'auteur en tire.

LES REVES ET LES MOYENS DE LES DIRIGER par Hervey de Saint-Denys : Tchou, 35 F (un volume relié 13,5 x 23, 400 pages).

Réédition d'un ouvrage quasi mythique paru en 1867. Une étonnante curiosité littéraire, qui annonce de façon parfois prophétique les travaux de Freud et les recherches de la psychologie moderne.

LE TAROT DES IMAGIERS DU MOYEN AGE par Oswald Wirth : Tchou, 59 F (un volume relié 16 x 20, 380 pages, 150 illustrations).

Le tarot est autre chose qu'un jeu de cartes à usage divinatoire. Il représente un système symbolique, un « blason » de l'univers. Mais, au cours des siècles, des graveurs ignorants ont contribué à la détérioration progressive des 78 compositions qui le constituent. Il fallait tenter d'en restituer le caractère primitif, ce que fit Oswald Wirth dans cet ouvrage paru en 1927 et bientôt épuisé. Devenu introuvable, jalousement conservé par les bibliophiles, il se présente aujourd'hui comme la seule synthèse en images de l'hermétisme. Sa présente réédition est enrichie d'un jeu complet (22 lames) redessiné par Michel Siméon et conforme à celui de l'auteur (quatre couleurs et un or).

L'ALCHIMIE ET SON LIVRE MUET (MUTUS LIBER) : Jean-Jacques Pauvert, 57,40 F (un volume relié 19,5 x 27, 144 pages dont 20 hors-texte).

Le **Mutus Liber** est un traité d'alchimie uniquement composé d'images cabalistiques, paru en 1677. Le présent volume en donne le fac-similé intégral, précédé d'une introduction et suivi de commentaires explicatifs sur chaque planche par Eugène Canseliet. Un livre rare, qui séduira par son aspect intrigant même ceux que les doctrines ésotériques laissent indifférents.

LE MUSEE DES SORCIERS, MAGES ET ALCHIMISTES par Grillot de Givry : Tchou, 54 F (un volume relié 13,5 x 23, 420 pages, 400 gravures).

La première édition du chef-d'œuvre de la philosophie hermétique contemporaine. L'auteur a rassemblé, sous une forme accessible au grand public, les images les plus rares des grands traités d'occultisme, de magie et d'alchimie. Un complément indispensable à **L'encyclopédie de la divination**, déjà parue il y a trois ans chez le même éditeur.

ARIANE ARAGON par Patrick Thévenon : Tchou, 26 F (un volume de 288 pages).

Voici le premier « roman-collage ». Son texte a été obtenu en juxtaposant des articles parus dans la presse française et anglo-saxonne à propos de vedettes de l'écran, mais en débaptisant celles-ci. Ainsi a été créée la figure composite d'Ariane Aragon, dont se trouve ici retracée la carrière exemplaire, et en qui l'on retrouve mêlés (et pour cause) des traits de Brigitte Bardot, Marilyn Monroe, Lana Turner, Ava Gardner et autres dizaines déesses de l'écran. Un étonnant témoignage sociologique sur notre époque.

LA CLE DES CHAMPS par André Breton : Jean-Jacques Pauvert, 24,70 F (un volume 13,5 x 21, 344 pages, 9 hors-texte).

Tous ceux qui sont intéressés par l'évolution du surréalisme et ses à-côtés historiques liront avec fruit ce recueil de trente-six textes d'André Breton : articles, lettres ouvertes ou polémiques dans les journaux, préfaces à divers ouvrages, manifestes, discours, etc. Au hasard des occasions, celui qui fut le chef de file du mouvement surréaliste précise, avec une lucidité et une rigueur intellectuelle constantes, sa position sur divers phénomènes littéraires et artistiques de notre temps.

CASSE-TETES par Juliette Raabe : Pierre Horay, 65 F (un album illustré 22 x 25, 256 pages, sous reliure à vis rigide plastifiée, trois encarts carton, deux encarts plastique, un casse-tête manuel en métal).

Ce livre a toutes les apparences d'un vrai livre, mais c'est un coffret magique, une boîte de jeux, un réservoir de gadgets, en un mot un musée des casse-têtes en tous genres : du puzzle au labyrinthe, du jeu d'erreurs aux charades, des énigmes aux rébus. On le défait feuille à feuille, comme avec un jeu de cartes. Un geste, et de la couverture en relief surgit un objet-miracle, mi-fil de métal mi-perles de bois multicolores, qu'il faut démonter sans l'abîmer ni le tordre. Un autre geste, et le livre se dévisse, se désarticule ; les vis qui maintiennent la couverture s'allongent et forment de petits piliers sur lesquels prendront place les sept disques rouges et bleus de la Tour de Hanoï qu'on a détachés, de même que cinq autres jeux, des feuilles de plastique incluses entre les pages. Ailleurs, ce sont des inscriptions secrètes cachées derrière des grilles apparemment infranchissables, des mosaïques venues jusqu'à vous du fond de quelque lamasserie thibétaine, des pages qui se déplient, enveloppes truquées cachant d'insolites images.

Le cadeau par excellence, original et dans le vent.

En bref

Pop-girls en survirée

Le 7 novembre dernier, par une humide soirée, Guy Peellaert, « M. Jodelle », avait convié la faune des dessinateurs, science-fictionnistes et assimilés ainsi que la presse à la présentation de la collection de mode qu'il lance. Ce fut l'occasion de visions ravissantes dans une ambiance particulièrement « in », avec fulgurations de floods colorées et accompagnement d'orchestre « psychédélic ». Les robes et maillots de Guy Peellaert sont d'une beauté très S. F. et auront peut-être du mal à s'imposer dans la rue mais formes et couleurs, dans le cadre d'une ruelle du vieux Saint-Germain des Prés, pouvaient laisser croire un instant que de mignonnes conquérantes venaient de surgir de quelque faille temporelle. Et lorsque trois d'entre elles, dévêtues en « Pravda la survireuse », ôtèrent leur ceinturon, chacun comprit à quel point la bande dessinée est une belle chose.

Rendez-vous en 1970

Le Congrès Mondial de la Science-Fiction se tiendra désormais, une fois tous les quatre ans, hors d'Amérique. Pour 1970, Heidelberg avait posé sa candidature mais, pour des raisons d'ordre pratique, se désistera sans doute en faveur de Francfort-sur-le-Main. Le Président du Comité siégeant en Amérique : Fred Lerner, 98 B The Boulevard, East Patterson, New Jersey 07407, USA, aimerait connaître le point de vue des « fans » européens et recevoir des lettres (nombreuses, si possible) à ce sujet. Il souhaiterait également recevoir des exemplaires des divers fanzines. De plus, le Président du Comité pour l'Allemagne : Heinrich R. Arenz, D6 Frankfurt, Postschliessfach 5002, voudrait entrer en relations avec des fans que le projet intéresse : Heidelberg-Frankfurt 1970 - 28th World SF Convention.

Pour les passionnés d'astronautique

Chez Marabout, *La conquête de l'air* de A. van Hoorebeeck est une chronologie de l'aérostation, de l'aviation et de l'astronautique, depuis les précurseurs, les premières études, les premiers essais jusqu'au 1er janvier 1967. La partie consacrée à l'astronautique est d'une précision qui coupe le souffle. Jour par jour, tout est relevé. Vous apprenez ainsi que le 14 juin 1965 Early Bird a transmis l'électrocardiogramme d'un passager du France, que le 28 septembre 1963 a été lancée une fusée postale italienne, etc., etc.

Le catalogue Lollini 1968 (*Conquête de l'espace*) ne se borne pas à répertorier toutes les émissions de timbres consacrées à la conquête spatiale. Tous les satellites importants, même ceux qui ne firent pas l'objet d'une émission, figurent à leur date, avec le maximum de caractéristiques techniques et scientifiques. De même les vols des cosmonautes et les projets encore à réaliser.

Bibliographie des essais sur la science-fiction (suite)

Nous avions publié dans notre numéro 161 (page 148) une liste d'ouvrages en langue anglaise consacrés à des études sur la science-fiction. Grâce à l'érudition de notre ami Albert van Hageland, nous sommes en mesure de compléter aujourd'hui cette liste par les quatre nouveaux titres suivants :

— Reginald BRETNOR : *Modern science-fiction : Its meaning and its future*, Coward-McCann Inc., New-York, 1953.
— Lloyd Arthur ESHBACH : *Of worlds beyond : The science of science-fiction writing*, Fantasy Press, Reading, Pennsylvania, 1947.
— Sam MOSKOWITZ : *Explorers of the infinite : Shapers of science-fiction*, The World Publishing Company, Cleveland and New York, 1963.
— Sam MOSKOWITZ : *Seekers of tomorrow : Masters of modern science-fiction*, même éditeur que le précédent, 1966.

Courrier des lecteurs

Il y a quelques années, on pouvait lire sur la couverture de Fiction les mots « Revue littéraire de l'étrange ». Cette mention a aujourd'hui disparu, mais j'ose croire que son esprit demeure. Et dès lors, je m'élève contre la publication dans votre revue de novelettes comme La révolte des mâles (n° 160) ou Hommes de la Lune (n° 165). Car l'étrange, c'est le fantastique et la science-FICTION ; et Hommes de la Lune, ce n'est pas vraiment de la S.F., c'est de l'anticipation à court terme. En tout cas, c'est dépourvu de la moindre étrangeté, de la moindre poésie ; et dès lors, cela n'a pas sa place dans votre revue. Quant à La révolte des mâles, si c'est empreint d'un peu de fantaisie, je conteste absolument qu'on puisse parler d'étrange (et encore moins de poésie) pour cette nouvelle vulgaire et de mauvais goût.

Dans cet ordre d'idées, je tiens à vous féliciter pour avoir publié, entre les médiocres numéros 165 et 167, un extraordinaire numéro 166. A mes yeux en effet, et mis à part le mémorable numéro 157, il y a des années que Fiction n'a plus présenté un numéro de cette classe. Les rubriques étaient passionnantes comme d'habitude et la chronique de Gérard Klein pleine de bon sens et de vérités bonnes à dire qui auront, je l'espère, désarmé tous les imbéciles, adversaires de la S.F. française. Mais surtout les récits, sauf le médiocre Un homme en morceaux, peuvent tous être regardés comme de complètes réussites, car ils possèdent les deux qualités qui font la bonne S.F. : ils donnent la sensation de l'étrange et ils sont remplis de poésie.

Evitez donc à l'avenir la « politique-fiction » et l'anticipation à couleur « réaliste », évitez Walter Miller, William Tenn et Avram Davidson et donnez-nous du véritable étrange et de la poésie. Pour ma part, mes préférences vont à Jack Vance, Roger Zelazny, Thomas Disch, Norman Spinrad, Kit Reed et Zenna Henderson (pour l'Amérique), ainsi qu'à Lino Aldani, Daniel Walther, Michel Demuth et Nathalie Henneberg (pour la France et l'Italie).

Dans un autre domaine, un grand bravo aussi pour la découverte de Mario Sarchielli. Depuis la grande époque de Forest, il est, à mes yeux, le seul de vos illustrateurs dont les couvertures soient vraiment chargées d'étrange et de poésie. Celle du numéro 160 représentant une belle au bois dormant cosmique reposant dans sa gangue de glace et gardée par un robot acéphale est une pure merveille. Et celles des numéros 163 et 168 sont aussi très belles. Mais, à part celle du numéro 164, qui ne manque pas d'allure, les autres couvertures ne me semblent pas convenir pour votre revue, les numéros 161, 165 et 167 étant même fort laids.

Enfin, avant de clore ma lettre, je voudrais faire quelques remarques d'ordre général concernant les Galaxiales, le C.L.A., les anciens numéros et le courrier des lecteurs.

1° Vous n'auriez jamais dû commencer la publication des Galaxiales avant que Michel Demuth ait écrit toutes les nouvelles de la série. Ainsi, vous auriez

pu les publier régulièrement à raison d'une tous les deux ou trois numéros... tandis que maintenant !

2° Vous commettez, me semble-t-il, une erreur en ne publiant que de l'inédit (ou presque) au C.L.A. Ne pourriez-vous y rééditer certains ouvrages parus naguère au Rayon Fantastique **et aujourd'hui introuvables ? Je pense à des œuvres de Merritt, A.C. Clarke, Theodore Sturgeon et (surtout) aux aventures de Northwest Smith de Catherine Moore.**

3° Il serait regrettable que vous repreniez dans vos colonnes actuelles d'anciennes nouvelles. Cela ne plairait pas aux vieux lecteurs et, de toute façon, ce serait beaucoup trop épisodique. D'autre part, il ne faut surtout pas consacrer des numéros spéciaux à d'anciens récits ; il y en a beaucoup trop de passionnants qui attendent encore d'être traduits et publiés. La seule solution valable est celle proposée par M. Fischbach (numéro 167) : la réédition intégrale **de vos anciens numéros portant la mention « réimpression ».**

4° Le courrier des lecteurs serait beaucoup plus intéressant si, à la suite des lettres publiées, vous répondiez en détail aux arguments qui y sont développés. Ainsi, si ma lettre devait être publiée, j'aimerais qu'à sa suite, vous commentiez les quatre remarques qui s'y trouvent.

J.-C. LAFONTAINE
Bruxelles

Désir exaucé, puisque dans ce numéro nous reprenons les réponses aux lettres insérées.

1°) Michel Demuth avait effectivement, au moment où nous avons entamé la publication des *Galaxiales*, de nombreux textes en chantier. Seulement voilà, l'année d'après, il lui est arrivé une chose qui selon les points de vue peut être considérée comme tout à fait bénéfique ou tout à fait catastrophique : il est entré à la rédaction de ***Fiction*** et ***Galaxie*** ! Il faudrait savoir dans quelles circonstances parfois inhumaines nous travaillons pour comprendre que la productivité d'un auteur est, de la sorte, forcément ralentie. Et Dieu sait pourtant à quel point Demuth peut être prolifique. Ajoutons que l'infortuné s'est découvert en plus des problèmes de forme et qu'il passe son temps, à l'heure actuelle, à récrire des nouvelles déjà achevées. Nous avons beau lui objecter que les *fans* piétinent d'impatience, il reste intraitable !

2°) Le C.L.A. a déjà publié, sur douze volumes, une réédition complète et cinq rééditions partielles. Trois ou quatre autres rééditions complètes sont prévues en 1968 et 1969. (Quels titres ? Que la curiosité des amateurs s'aiguise...)

3°) La réédition d'anciennes nouvelles semble à peu près exclue et nous n'avons en ce moment aucun projet de cet ordre.

⁂

Chaque fois qu'un lecteur ou un de vos chroniqueurs « maison » écrit pour déplorer que la science-fiction française ne figure pas plus souvent à vos sommaires, ils développent le même argument : « Le métier ne s'improvise pas. Il s'apprend. » **(Gérard Klein,** Fiction **n° 166). Il faut donc ouvrir largement les pages de vos revues aux bébés-auteurs qui pourront s'y ébattre tout à leur aise pendant que les lecteurs compréhensifs attendront qu'ils grandissent, avec l'espoir que de la couveuse sortira un nouveau van Vogt. Seulement, pour tous ceux qui ont lu les « bancs d'essai » qui parsemaient** Fiction **vers les numéros 80, l'argument n'est absolument pas convaincant ; mais alors pas du tout. En effet on ne leur fera jamais croire que de cette masse de ratages intégraux, sans la moindre petite idée originale ou plutôt sans le moindre embryon d'idée même rebattue, on aurait pu tirer l'impression qu'un de ces débutants serait capable d'écrire une nouvelle de science-fiction digne de ce nom.**

Après que le « banc d'essai » se fut englouti corps et biens, on vit proliférer une engeance nouvelle : les auteurs féminins à tempérament sentimentalo-baroque, aux histoires stéréotypées du style « J'attends mon fiancé sous la pluie. Il ne vient pas. Que faire ? La pluie me plante dans le sol, je m'enfonce, je me dissous dans l'asphalte. Sensation de bonheur indicible. La ville a digéré ses habitants, les délivrant du fardeau des soucis. » Et vive la symbiose ! Après cela, vous comprendrez qu'une certaine réticence envers les auteurs nationaux se soit installée. D'autre part, quand Gérard Klein affirme que les œuvres de jeunesse des grands auteurs américains sont illisibles, il déforme singulièrement la vérité ; j'invite les anglicistes à lire le livre édité par Damon Knight, First flight : Maiden voyages in space and time, où sont réunies les premières histoires publiées de quelques-uns des meilleurs auteurs de S.F. Ils pourront s'apercevoir que ces « essais de débutants » sont bien souvent des coups de maître. Qu'on en juge : That only a mother de Judith Merrill, Life-line de Robert Heinlein et surtout Black destroyer de A.E. van Vogt (plus tard arrangé et compressé afin de former la première partie de La faune de l'espace). Cette dernière novelette peut indiscutablement être qualifiée de chef-d'œuvre.

Il faut donc bien se rendre compte qu'aucun magazine professionnel aux U.S.A. n'accepterait une histoire qui n'ait pas à sa base une idée susceptible d'intéresser le lecteur ; qu'ensuite cette idée soit bien ou mal développée, voilà où le « métier » entre en scène. Et puis parlons même des vedettes de la science-fiction française ; n'ont elles pas toutes débuté par une œuvre intéressante ? Carsac (Ceux de nulle part), Ferrer (...en beauté), Wul (Retour à 0), Battin (Un jour comme les autres), etc. En résumé, vive la renaissance de la science-fiction en France, mais que ce ne soit pas le prétexte pour encombrer les pages de Fiction et de Galaxie avec des balbutiements de jeunes auteurs précocement gâteux, comme vous avez fâcheusement tendance à faire dans le cas de la « nouvelle vague anglo-saxonne ». A ce propos : est-ce que M. Disch est capable d'écrire quelque chose qui ne respire pas le pessimisme systématique, le fatalisme, la neurasthénie, etc. ? Chacune de ses nouvelles apporte sa dose de tristesse ; j'étais encore mal remis de La mort de Socrate quand Viens sur Vénus, Mélancolie fut bien près de m'achever. Un peu de courage, M. Disch ! Le monde n'est pas aussi mauvais que vous semblez le croire.

Parlons d'autre chose ; que diriez-vous de faire un grand référendum sur les meilleurs livres de science-fiction jamais parus en France ? Ce serait intéressant pour les lecteurs qui pourraient voir jusqu'à quel point leurs goûts diffèrent de la norme, mais aussi pour des nouveaux lecteurs comme M. Benveniste et ses amis en leur donnant un point de repère pour leurs recherches (ce qui ne leur serait peut-être pas d'un grand service, car allez trouver une Guerre aux invisibles à vous mettre sous la dent par ces temps de disette ; bien que j'aie vu un jour le numéro 29 de Galaxie ancienne série dans une poubelle !).

Encore deux petites choses : ne trouvez-vous pas qu'il est dommage de ne publier que des romans dans votre collection « Galaxie-Bis » ? Le lecteur français sera-t-il toujours privé de Stranger in the universe (Simak), Destination universe (van Vogt), Angels and spaceships (Brown), Robots have no tails (Kuttner)... ? Ce serait trop horrible !

Enfin, pourriez-vous me délivrer du doute qui me hante depuis des mois : vous disiez l'année dernière que Murray Leinster était décédé. Pourtant, les magazines américains parlent toujours de

lui au présent et continuent à publier ses œuvres, par exemple Stop-over in space dans Amazing, alors que quand Cordwainer Smith est mort, Galaxy et consort ont aussitôt fait un éditorial sur lui et son œuvre. Alors ?

Marcel THAON
Nice

Battons notre coulpe : sur la foi d'une information fantaisiste, malencontreusement prise par nous au sérieux, nous avions annoncé à tort la mort de Murray Leinster. Celui-ci, aux dernières nouvelles, se porte toujours bien et continue d'écrire. Ah ! si nous pouvions disposer d'une machine à voyager dans le temps pour aller quelques années en arrière rechercher Cordwainer Smith !

Référendum ? Pourquoi pas ? Nous y songerons.

Galaxie-Bis : peut-être un jour des recueils de nouvelles, si le succès de la collection le permet.

Thomas Disch n'est certes pas un joyeux drille. Mais pour être écrivain, a-t-on besoin d'être un humoriste ?

Quant à *Black destroyer*, comparé au van Vogt ultérieur, ce n'était quand même pas si génial, non ?

⁂

Je vous écris à la suite du mouvement de courrier traitant du vieillissement des auteurs français de S.F. La relève ne s'opère pas, c'est un fait. Diverses explications sont avancées qui toutes me paraissent n'expliquer qu'une facette du problème. Le nœud de la question est à mon avis ailleurs, dans le fait du vieillissement du public de S.F.

J'ignore comment se présente la situation en France, mais voici ce que j'ai constaté en Belgique. Il y a dix ans, sur près de cinq cents élèves dans l'établissement où j'enseigne, il s'en trouvait de soixante à soixante-dix qui lisaient de la S.F. Cela commençait en 6e par les Météor et Bob Morane, pour terminer en 1re avec le Rayon Fantastique ou Denoël.

Actuellement, sur sept cents élèves, les doigts des deux mains suffisent à compter les amateurs. Il y a dix ans, les romans de S.F. ne manquaient pas chez les revendeurs. Actuellement, et sauf quelques cas exceptionnels, on n'en trouve pas, car personne ne vient en vendre. Si ce n'est, de loin en loin, quelqu'un se débarrassant de sa collection.

Il y a là une situation assez inquiétante. Les anciens demeurent fermes sur leurs positions, mais il n'y a pas un apport de sang neuf. D'où manque de nouvelles vocations.

Pourquoi cette désaffection ?

Il y a d'abord un facteur prix. 42 F belges pour Fiction, c'est beaucoup pour un élève. De plus il n'y trouve pas de S.F. d'aventures et de mouvement. Elle disparaît même au Fleuve Noir.

Il y a la concurrence dans la bande dessinée. Astérix est un redoutable concurrent, et comme, malgré tout, le budget lecture reste limité, l'argent dépensé à acheter Pilote ou tel autre magazine crée un trou assez considérable.

Mais ce n'est pas tout. Il y a un désintérêt né des progrès de l'astronautique. Au départ on a dit : « C'est bien plus formidable que de la S.F. » (voyez les propos tenus par certains journalistes, vous en savez quelque chose). On s'est tourné vers l'astronautique. Un feu de paille. Au-delà du ciel a sombré, et actuellement les lancers, les réussites, se déroulent parmi la plus complète indifférence. Mes élèves autrefois déliraient à propos de la conquête spatiale. Maintenant ils l'ignorent, ils sont blasés.

Il y a là un phénomène très difficile à cerner, où se coudoient le fait que l'époque n'est plus capable dirait-on de s'étonner, la prédominance de la bande dessinée, le recul de la lecture devant la télévision (on n'a plus le temps de

lire), etc. Quoi qu'il en soit, et sans vouloir être pessimiste, je crois que des jours sombres pour la S.F. française sont encore à venir. Si rien ne change, on peut prévoir son extinction faute d'auteurs et faute de lecteurs.

Jacques VAN HERP
Bruxelles

Les propos de notre ami Van Herp reflètent-ils une certaine réalité ou sont-ils exagérément pessimistes ? Nous avons tendance, au vu de notre courrier, à penser que la situation en France n'est pas la même que celle qu'il décrit pour la Belgique. Il nous semble au contraire que de nouveaux jeunes amateurs viennent régulièrement à la SF, même si celle-ci leur pose parfois des problèmes d'adaptation (voir dans notre dernier numéro la lettre de Monsieur Benveniste). Nous aimerions consulter nos lecteurs à ce sujet et à l'occasion ouvrir un débat. Envoyez-nous vos lettres.

FICTION

Directeur : Daniel DOMANGE.
Rédacteur en chef : Alain DOREMIEUX.
Secrétaire de rédaction : Michel DEMUTH.
Rédaction et administration :
Editions OPTA, 96, rue de la Victoire, Paris-9ᵉ (744 87-49).
Vente et abonnements :
24, *rue de Mogador, Paris-9ᵉ* (874 40-56).
La rédaction ne reçoit que sur rendez-vous.
ÉDITION FRANÇAISE DE « THE MAGAZINE OF FANTASY AND SCIENCE FICTION »
Publié avec l'accord de Mercury Press, Inc. New York N. Y. (U. S. A.)
Le nº : France, 3 F ; Belgique, 42 FB ; Algérie, 345 F ; Maroc, 3,45 DH
ABONNEMENTS. — 6 mois : France, 16,70 F ; Etranger, 18,50 F
1 an : — 32,40 F ; — 36 F
C.C.P. 1848-38

REFERENDUM SUR LE FICTION SPECIAL 12

(S.F made in France)

1 — Qu'avez-vous pensé de cette anthologie ?

....

....

....

....

....

2 — Citez dans l'ordre vos six récits préférés :

....

....

....

....

....

....

3 — Que pensez-vous de la science-fiction française à l'heure actuelle ? Croyez-vous à son avenir ? Seriez-vous favorable à son développement dans nos numéros normaux ou spéciaux ?

....

....

....

....

....

....

....

....

....

....

....

NOM : ....

ADRESSE : ....

ENTRE LECTEURS

Rubrique de petites annonces strictement réservée aux recherches, échanges ou offres entre particuliers. LA LIGNE : 2 F. + 9,29 % de taxes. (3 lignes gratuites et remise 10 % pour tous nos abonnés.)

VENDS amiable *Galaxie* complet du no 1 au no 38 ; *Fiction* nos 97, 102, 105, 106, 108 à 110, 112, 113, 119 à 125, 127, 129, 132, 135 à 159 ; *Fiction* spéciaux nos 5, 6, 8, 9 ; nombreux romans S. F. parus chez Fleuve Noir, Présence du Futur, Rayon Fantastique, de bons auteurs (Simak, Henneberg, van Vogt, A. C. Clarke, etc.). Ecrire LEPAGE, 10 Av. Emile Zola, Bateau Jason, 92 BILLANCOURT. Donner n° téléphone pour prendre R. V.

VENDS *Planète* nos 3 et 5 à 29 inclus ; *Fiction* nos 3, 7, 10, 12, 14, 15, 17, 23, 24, 32, 34, 39, 46, 48 à 51, 55, 59, etc. numéros spéciaux 2, 3, 4, 5, 6 ; *Suspense* 24 numéros sur 25 parus (1958). Faire offre à J. TUPENOT, 43 bis bd Renard Benoît, 78 EPONE.

VENDS au plus offrant *Planète* nos 1 à 35 ; Fleuve Noir, collection complète, très bon état. RIVOIRE, 18 rue Maréchal Galliéni, 78 St-GERMAIN en LAYE.

VENDS plus offrant *Fiction* nos 2 à 22 et 24 à 100. Gérard BELTRAN SIMO, 11 rue Justin Godard, 69 LYON 4ème.

RECHERCHE 1er titre C.L.A. *Fondation*. Faire offre à J.-J. RENAULT, 12, rue Neuve St-Jean, 14 CAEN.

RECHERCHE *Fiction* nos 1 à 50 ; *Midi-Minuit Fantastique* no 8. Faire offre Eligio TADIOTTI, Via dall'Olio 6, VITTORIO VENETO, prov. de Trévise, Italie.

RECHERCHE, même mauvais état, *Fiction* nos 47, 48, 49, 51, 54, 64, 66, 76, 79, 81, 86, 91, 97, 104 ; *Hara-Kiri* nos 1 à 22 et surtout le no 50 ; *Lui* no 3 ; *Positif* nos 1 à 18, 30, 41 ; *Bizarre* nos 1 et 2 (ancienne série) et no 4 (les fous littéraires) ; *Midi-Minuit* no 8 ; *Fantasmagie* nos 1, 2, 5, 6, 12. Faire offre chiffrées même partielles à Gérard-Vincent IZARD, 09 AIGUES VIVES par LAROQUES-D'OLMES.

CHERCHE personne désireuse de correspondre sur sujets suivants : Sciences occultes, magie, sorcellerie, soucoupes volantes, événements bizarres, choses étranges, médecine spirituelle. S'adresser à M. GAILLON Y., 17 rue du Pilori, 27 LOUVIERS.

RESULTATS DU REFERENDUM SUR LE N° 167

1 — **Quelle est votre opinion sur ce numéro ?**

Excellent ou très bon : 22 %
Bon ou intéressant : 36 %
Assez bon ou moyen : 32 %
Médiocre : 10 %

Toutes les nouvelles ont de la tenue et semblent enfin s'adresser à des adultes (Marc DUMONT, Avon). Présentation matérielle toujours impeccable, sauf l'illustration de couverture. Textes assez mineurs dans l'ensemble. Partie critiques intéressante, mais trop réduite (pente fatale sur ce plan depuis plusieurs années). Démagogie au courrier des lecteurs (M. HENSCHEL, Grenoble). Peut-être le meilleur des 167 parus ? En tout cas, de loin l'un des mieux réussis ! Deux des cinq nouvelles sont de premier ordre (Roger MIALET, Saintes). Ça va, ça va, on a vu pire, on a aussi vu mieux, mais dans l'ensemble ça va (Georges ZORIO, Sartrouville). Il s'agit d'un numéro d'une qualité exceptionnelle, peut-être l'égal du célèbre numéro 62 ! La nouvelle la moins bonne aurait pu être première ou deuxième dans beaucoup de numéros récents (Francis BESSIERE, Boulogne-sur-Seine). J'étais un lecteur « par éclipse » de *Fiction* mais ce numéro, entre autres, m'a confirmé le bien que j'en pensais « parfois » et je suis résolu à l'acheter régulièrement (Jean-Claude MEYER, Paris). Nouvelles bien écrites. Impression de littérature « de valeur ». Par contre : trop de nouvelles longues, donc trop peu de récits différents. Deux ou trois nouvelles un peu obscures, difficiles à suivre (Guy JOLIET, Liège).

2 — **Qu'avez-vous pensé du dessin de couverture et, d'une façon générale, estimez-vous que nous devons continuer de faire appel à Philippe Druillet dans l'avenir ?**

a) Très bon : 18 %
Bon : 37 % (dont 7 % exprimant des réserves sur le sujet du dessin)
Assez bon ou moyen : 12 %
Médiocre : 4 %
Mauvais : 19 % (dont 6 % à cause du thème trop violent)
Indifférent : 10 %

b) Oui absolument : 49 %
Oui de temps en temps : 20 %
Non : 20 %
Indifférent : 11 %

D'accord pour Druillet. C'est actuel, cela évoque un peu *Flash Gordon* ou *Prince Vaillant*. Son style rappelle d'ailleurs un peu Burne Hogarth (Maurice NONDÉ, Villeneuve Saint-Georges). Dessin basé sur la violence, la puissance et le goût du meurtre... donc inacceptable ! Philippe Druillet pourrait faire de bons dessins mais en changeant de *thème* (Jacques LOUYS, Montbéliard). C'est un dessin qui ne m'a pas particulièrement frappé, mais préférable aux horribles « abstractions » de jadis (Agnès HILLAIRET, Noisy le Sec). Violence et vulgarité... Quel emballage désolant pour un contenu si estimable... Non au style bandes dessinées. Comparez avec le numéro 111... (M. HENSCHEL, Grenoble). Absolument sans importance... *Fiction* a toujours eu des couvertures minables et je ne l'aime pas moins pour cela (Roger MIALET, Saintes).

3 — **Citez dans l'ordre vos textes préférés pour ce numéro :**

Chasseur, reviens de Richard McKenna, 37 % des suffrages.
Vengeance pour Nicolaï de Walter M. Miller : 25 %.
La marche de l'agneau de Gabriel Deblander : 15 %.

4 — **Le choix d'une nouvelle à implications politiques telle que** Vengeance pour pour Nicolaï **vous paraît-il fâcheux ou non ?**
Oui : 14 %
Non : 62 %
Non si la nouvelle est bonne : 18 %
Non à condition de ne pas en abuser : 6 %

Continuez dans cette voie. Le mauvais accueil réservé à Kagan par vos lecteurs est simplement signe de sottise de leur part (Lucien LOGETTE, La Plaine Saint-Denis). La vague d'autocritique américaine est une des plus agréables surprises de la SF des années soixante (Pierre WOLF, Nancy). Il n'y a vraiment rien d'intéressant dans une telle histoire. Abracadabrant. Cela sent trop un « anti-américanisme » à la mode (Jean-Paul HUBERT, Epinay). La politique n'a pas grand-chose à voir dans cette nouvelle. Le thème principal en est « la mère », complexe du matriarcat américain (Germaine ROBERT, Paris). La science-fiction se doit de tout exprimer et, de toute façon, il y a tant de space operas bêtement pour l'*american way of life* (Annette CHAMBON, Lyon). Ce choix me paraît très fâcheux. Il faudrait, à mon avis, éliminer la « politique-fiction » et *aussi* la SF dite « réaliste » (Jean-Claude LAFONTAINE, Bruxelles).

5 — **Dans l'ensemble, trouvez-vous que** Fiction **est en progrès ou en recul par rapport aux numéros de l'année dernière ?**
En progrès : 52 %
En recul : 17 %
Stationnaire : 18 %
Ne se prononcent pas : 13 %

Progrès énorme, tant au point de vue contenu que présentation (plus de chic, textes plus soignés) (Marc DUMONT, Avon). Remarquable progrès par rapport à la « période des vampires en plastique » qui a failli me dégoûter de la revue (Roger MIALET, Saintes). Je trouve *Fiction* plus « commercialisé ». Je regrette un peu l'enthousiasme des premiers numéros. Je me réjouis de sa réussite (Jean-Paul HUBERT, Epinay). L'année 1966 aura été marquée par la parution de « Cugel l'Astucieux » de Vance. Rien de semblable cette année (Germaine ROBERT, Paris). Progrès certain, mais manque de fantastique et d'insolite. A quand un nouveau numéro spécial d'horreur ? (Patrick NATVEEFF, Marseille).

6 — **Etes-vous d'accord avec la tendance actuelle de** Fiction **(moins de fantastique et davantage de S.F. que dans le passé) ?**
D'accord : 60 %
Pas d'accord : 26 %
Peu importe : 14 %

La SF est un monde, le fantastique n'est qu'un parti pris (Augustin BERQUE, Issy). Le *bon* fantastique est rare... Gardez-lui une place s'il est de qualité (exemple Deblander), mais d'abord la SF (abbé AUJEAN, Chartres). Pourquoi ne pas laisser sa spécialité à *Galaxie* ? Tout cela manque quand même un peu d'insolite quoi qu'en dise votre couverture (Lucien LOGETTE, La Plaine Saint-Denis). A quelques exceptions près, le fantastique me paraît être un genre usé, vieillot, ce qui ne l'empêche pas d'avoir du charme à l'occasion (Francis BESSIERE, Boulogne-sur-Seine). Presque tous les textes marquants publiés ici dans le passé étaient de SF (Agnès HILLAIRET, Noisy le Sec). Déjà que la SF n'est pas répandue en France, si vous nous enlevez le peu de fantastique, que nous restera-t-il ? (Patrick NATVEEFF, Marseille).

REFERENDUM SUR LE Nº 170

1. Ce numéro vous a-t-il plu ?

OUI NON

2. Avez-vous aimé l'illustration de couverture ?

OUI NON

3. Citez par ordre de préférence les trois récits que vous avez aimés le mieux :

1. ....

2. ....

3. ....

4. Citez celui que vous avez le moins aimé :

....

5. Quelle chronique ou rubrique avez-vous lue avec le plus d'intérêt ?

....

NOM : ....

ADRESSE : ....

Table des récits parus dans "Fiction"

15e année (deuxième semestre 1967 : nos 164 à 169)

Nos			Mois
166	Aldani, Lino	Double psychosomatique	Septembre
164	Aldiss, Brian W.	Malheur aux vainqueurs	Juillet
168	» » »	La grève des cigognes	Novembre
168 bis	Battin, Marcel	Les vieux	Novembre
168	Brunner, John	Les Vitanuls	Novembre
168 bis	Bruss, B.R.	Le coupable	Novembre
168	Buck, Doris Pitkin	La plume bleue	Novembre
168	Chapman, Vic	Elena-bis	Novembre
168 bis	Cheinisse, Claude et Renard, Christine	Delta	Novembre
164	Clifton, Mark	Et ensuite, petit homme ?	Juillet
167	Clingerman, Mildred	Une passion incendiaire	Octobre
168 bis	Curval, Philippe	J'ai mal à la tête	Novembre
165	Davidson, Avram	La loi secrète	Août
167	Deblander, Gabriel	La marche de l'agneau	Octobre
168 bis	Dermèze, Yves	L'enfant	Novembre
168 bis	Deschamps, Alain	Le plaisir des yeux	Novembre
165	Dickson, Gordon R.	Rupture	Août
168	Disch, Thomas M.	La mort de Socrate	Novembre
169	» » »	Viens sur Vénus, Mélancolie	Décembre
168 bis	Dorémieux, Alain	Le temps de la vengeance	Novembre
169	» »	Cauchemar rose	Décembre
168 bis	Drode, Daniel	Ce qui vient des profondeurs	Novembre
168 bis	Ehrwein, Michel	Le Prince de Dalécarlie	Novembre
167	Elliott, George P.	Sandra	Octobre
168 bis	Ferrer, Jean-Michel	Intervention sur Halme	Novembre
169	» »	Journal d'un ambassadeur malheureux	Décembre
168 bis	Gerfaut, Bernard et Scovel, Guy	La vallée de hurle-grioche	Novembre
166	Gold, H.L.	Un homme en morceaux	Septembre
169	Greene, Graham	Une découverte dans les bois	Décembre
168 bis	Hardellet, André	Les acteurs	Novembre
166	Henderson, Zenna	Le retour	Septembre
168 bis	Henneberg, Nathalie C.	Les Maîtres de l'Heure	Novembre

Dépôt légal : 1er trimestre 1968 — Le Gérant : D. DOMANGE.
Imprimerie Riccobono - Draguignan (Var)